

# Kròn Pāli et rites de la maison

Par EVELINE PORÉE-MASPERO

(Suite)

## III. Erection de la charpente

### 1. Coutumes locales

Une fois préparés tous les éléments de la maison, on choisit une date propice pour les rites de la construction, celle-ci devant être, en principe, achevée dans le cours de la journée <sup>1</sup>. Je commencerai par décrire le cérémonial tel que je l'ai observé, ou tel qu'il m'a été résumé au cours de mes enquêtes personnelles.

M'étant fait bâtir une maison villageoise à Văt Türk Thlà, j'avais demandé que les rites fussent accomplis suivant les règles locales. L'*àcàr* Tār Loñ, de Kràn Puñror, officiait : il me donna quelques éclaircissements postérieurs, mais j'eus peine à les comprendre et ne pus tirer de l'observation des rites tous les renseignements que j'aurais voulus.

La veille de l'érection des colonnes eut lieu une cérémonie que, localement, on dit *thvo Kròn Pāli* « faire (offrande à) Kròn Pāli ». Etaient présentés : un plateau contenant quatre *slà còm* <sup>2</sup>, un bol de riz cru au centre duquel se dressait une bougie entourée de quatre cents <sup>3</sup>, deux paquets de cigarettes,

---

<sup>1</sup> La règle est encore suivie dans certaines localités, ce pourquoi 50 ou 60 hommes sont nécessaires (MCC. 83.003).

<sup>2</sup> Cet objet consiste en quatre feuilles de bétel roulées sur elles-mêmes et dressées autour d'une noix d'arec, le tout fiché dans un tronçon de cactus dit *damban ydk* « bâton de *ydk* » : ceci à Văt Türk Thlà, le support étant ordinairement en tronçon de bananier. On fabrique aussi, parfois, des *slà còm* beaucoup plus compliqués.

<sup>3</sup> Cette offrande est appelée tantôt *anhar cèi* « riz cru de la victoire », tantôt *anhar Práh Pīsndhàr*. En exposant mes observations et les résultats de mes enquêtes personnelles, je désignerai pour plus de commodité cette offrande sous le nom d'*anhar cèi* ; mais il faut bien entendre que, d'une part ce n'est pas toujours le nom local (on m'a le



Fig. 16. Yōn sur carré d'andrinople rouge, placé entre la poutre fattière et la colonne qui la soutient (quatre en tout).

un métrage de toile blanche, un paquet de baguettes d'encens ; un bol de bronze rempli d'eau ; un plateau portant dix plats de mets variés ; un plateau avec

plus souvent dit comment elle se composait sans la nommer), d'autre part l'*añkar ðei*, avec les mêmes éléments de base, peut souvent être beaucoup plus compliqué.

Dans N.P.C., sur la foi des premiers renseignements qui m'avaient été donnés, j'ai nommé *tiēn kōl* cette offrande. C'était prendre la partie pour le tout, le *tiēn kōl* étant une bougie spéciale, qui peut être dressée entre quatre pièces de monnaie dans un bol de riz cru, mais ne l'est pas toujours, l'*añkar ðei* pouvant, par ailleurs, être composé avec un autre genre de cierge.

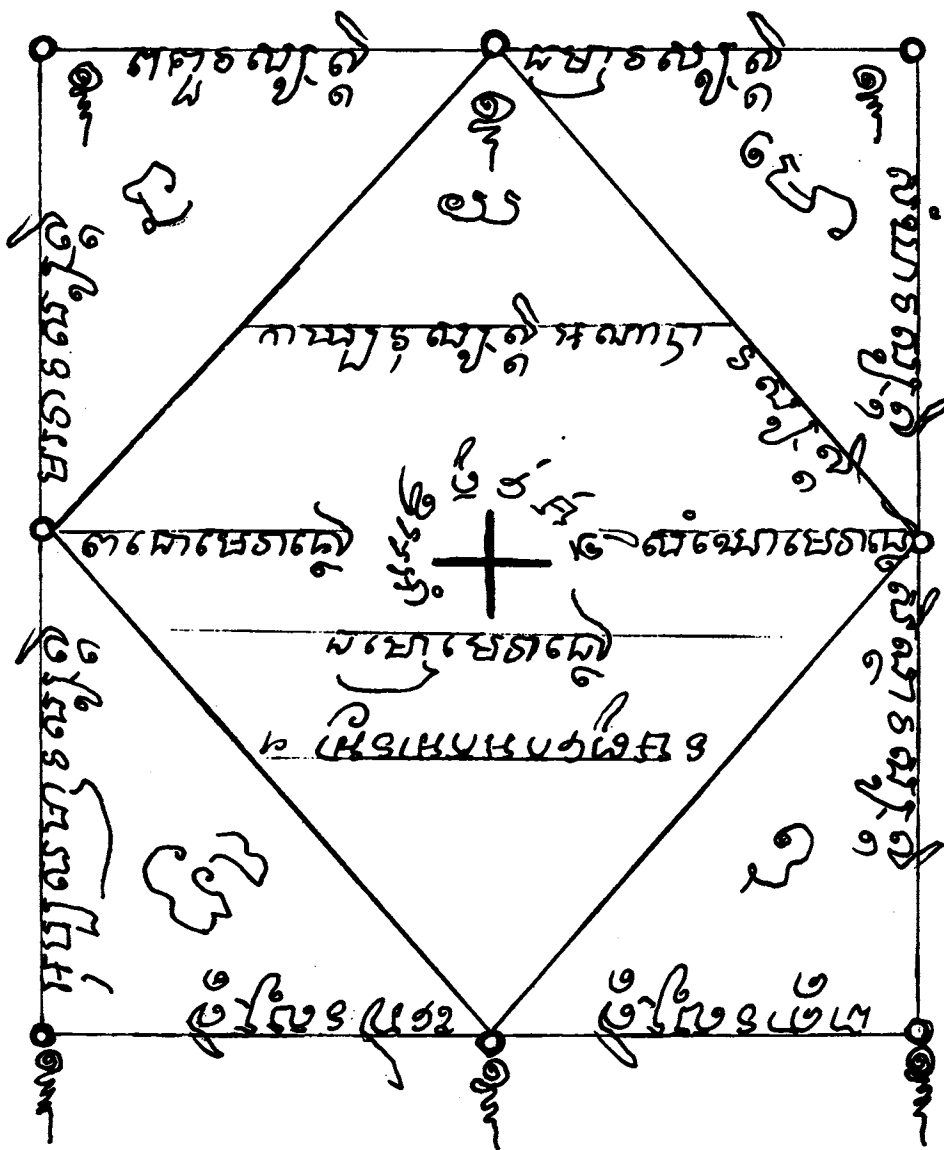


Fig. 16a. Yōn placé au milieu de la poutre faitière.

cinq plats de sucreries ; deux assiettes de riz cuit. Deux des colonnes étaient couchées de sorte que leurs « têtes » fussent dirigées vers le même point que la tête du *nāk*<sup>4</sup>, et sur l'une on avait posé trois métrages d'étoffe, deux bandes de feuille de bananier, un bouquet, une « main » de bananes. Les dés en ciment

<sup>4</sup> Théoriquement. Elles étaient, je crois, dirigées du Nord-Est au Sud-Ouest (donc vers le venin du *nāk* à l'époque), mais je ne saurais l'affirmer car il y a une faute certaine dans la copie de mes notes. Au moment où la cérémonie allait commencer, la colonne située le plus à l'Ouest (et sans offrande), fut déplacée pour être franchement dirigée vers le Sud.

qui devaient recevoir les piliers ayant été d'avance préparés, elles étaient allongées de part et d'autre de celui du Centre-Est. Là étaient posés un parapluie fermé, deux paquets de baguettes d'encens, un bouquet de fleurs, et des carrés d'andrinople rouge à formules magiques dont l'un devait être accroché au milieu de la poutre faitière, les autres posés au sommet des piliers de la rangée médiane <sup>5</sup>. A côté, sur le sol, se trouvaient deux *pé*, l'un carré, l'autre triangulaire <sup>6</sup> dit *pé čramūh čruk* « groin de cochon » et réservé à Krõn Pāli.

L'une des colonnes allongées sur le sol me représentait, paraît-il, et avait la primauté car elle devait donner asile à la divinité gardienne de la demeure. C'était une *sasar kanlõn* déterminée par la position du *nāk* à l'époque <sup>7</sup>; le dé couvert d'offrandes la recevrait. Quant à la seconde colonne, c'était la *sasar čamban* associée à mon mari.

La cérémonie devant commencer, on étale, dans l'espace au Sud du socle de la *sasar kanlõn* honorée, une natte qui, elle aussi, doit être orientée suivant la date : elle est dirigée vers le Nord-Est ; puis les offrandes sont placées près de sa « tête », c'est-à-dire la partie non colorée où l'on place toujours l'oreiller.

Des baguettes d'encens sont allumées et piquées à raison d'une par socle de pilotis, quatre pour chacun des *pé*, cinq pour le plateau portant *slà čom* et *aňkar čei*, une pour chacune des assiettes de riz. On place le parapluie ouvert sur la colonne la plus importante. Dans le *pé* « groin de cochon » sont mis une chique de bétel, une cigarette, un gâteau et une banane. Enfin, sur chacune des deux principales colonnes, quatre baguettes d'encens sont fichées dans des bananes et morceaux de gâteaux. L'*áčar* vient se placer sur la natte, face au Nord-Est. De l'autre côté des colonnes viennent s'asseoir les ouvriers et leur chef. L'*áčar* se met à réciter <sup>8</sup> :

« Divins Seigneurs, Assemblée précieuse, nous vous invitons, Práh Bāt Thotarot qui demeurez dans la région de l'Est, nous vous invitons Práh Bāt Virihalak qui demeurez dans la région du Sud, nous vous invitons, Práh Bāt Vilohapak qui demeurez dans la région de l'Ouest, nous vous invitons, Práh Bāt Kõvĩr qui demeurez dans la région du Nord, nous vous invitons, Práh Yõmmoráč qui demeurez au Nord-Est. Nous invitons l'ensemble des divinités, divinités des bois qui demeurez dans les ficus puissamment dressés, dans les ruisseaux, les rivières, les étangs, les lacs, le grand fleuve, la forêt de l'Himalaya. Venez, qu'il y ait gloire et félicité pour nous qui bâtissons une maison neuve, faites que tous les succès arrivent, en quantité, que nous acquérions les richesses de

<sup>5</sup> Voir fig. 16 ces carrés tels que me les a dessinés l'*áčar* Lorĩ.

<sup>6</sup> « A trois angles » est l'expression courante ; en réalité, le triangle a l'un des sommets tronqués.

<sup>7</sup> Voici comment j'ai compris l'explication, plutôt confuse, qui me fut donnée. Faisant face à la direction où se trouve la tête du *nāk*, la première colonne, après la colonne d'angle, que l'on trouve en allant vers la droite est celle du dimanche (ou du soleil) et la suivante, en allant cette fois vers le centre, est celle du lundi (ou de la lune, *čđn*) qui est la colonne (du) *lvěn čđn*. Ainsi, en faisant face vers le Sud, la seconde colonne vers la droite est celle du dimanche, celle du Centre-Est du lundi. Le choix, pour une maison de type habituel, avec les petits côtés à l'Est et à l'Ouest, se trouve restreint aux deux piliers centraux, celui qui est le plus à l'Ouest durant la première moitié de l'année, celui vers l'Est durant le second semestre.

<sup>8</sup> Plus tard il m'a dicté le texte : mais sa diction de vieillard édenté n'était pas facile à comprendre et il peut y avoir des erreurs.

*Nāki*

	<p><i>Queue de la nāki</i></p>	
<p><i>Ventre de la nāki</i> <i>Enlever la terre et l'entasser ici</i></p>	<p><i>Phalhūn ět, pissākh</i> <i>S'asseoir en se tournant vers la queue</i></p>	<p><i>Dos de la nāki</i></p>
<p><i>Venin de la nāki</i> <i>Enlever cette partie de terre avant de lever les colonnes</i></p>	<p><i>Tête de la nāki</i></p>	

<p><i>Venin de la nāki</i> <i>Creuser la terre avant de lever les matériaux et les colonnes</i></p>	<p><i>Est</i> <i>Ventre de la nāki</i> <i>Entasser la terre ici</i></p>	
<p><i>Tête de la nāki</i></p>	<p><i>Ĉēs, āsāth srāp</i></p>	<p><i>Queue de la nāki</i></p>
	<p><i>Dos de la nāki</i></p>	

	<p><i>Est</i> <i>Tête de la nāki</i></p>	<p><i>Venin de la nāki</i> <i>Creuser la terre avant de lever les matériaux et les cimes des colonnes</i></p>
<p><i>Dos de la nāki</i></p>	<p><i>Photrobōt āsdĕ kādĕh</i></p>	<p><i>Ventre de la nāki</i> <i>Entasser les mottes de terre ici</i></p>
	<p><i>Queue de la nāki</i> <i>Se tourner par ici</i></p>	

	<p><i>Est</i> <i>Dos de la nāki</i></p>	
<p><i>Queue de la nāki</i></p>	<p><i>Mikkosĕr bōs mākh</i></p>	<p><i>Tête de la nāki</i></p>
		<p><i>Venin de la nāki</i> <i>Creuser avant de lever les cimes des colonnes</i></p>

*On peut, en se conformant à la position de la nāki, obtenir bonheur et gloire, célébrer un mariage ou construire une maison.*

Fig. 17. D'après MCC. 48.001

l'enseignement de l'Auguste Maître de la Loi, nous tous ensemble jusqu'à notre mère et père le roi Práh Noròdõm, afin que nous soyons délivrés du péché, de la souffrance, de la douleur, de la maladie et de la crainte. Nous demandons que la pluie tombe, nous demandons que les choses heureuses se multiplient continuellement, que nous obtenions le séjour de la perfection et du bonheur continuellement. »

Puis les ouvriers prononcent avec l'*àcàr* ces paroles :

« O puissances ! Ce jour est un jour d'offrandes propice. Or Madame peut se bâtir une grande maison haut perchée. Nous invitons Práh Ēn, Práh Prohm, Práh Yommoráč, les Práh Čatòlòkbàl, Práh Kàl<sup>9</sup>, toutes les divinités de tous les cent mille lieux, Nāñ Koñhēñ Práh Thorni, le Nāk Tà Čàs Sròk, pour qu'ils accordent dorénavant bonheur et santé. »

Alors, l'*àcàr* rassemble dans un bol, à l'intention de Práh Phum et de Krõñ Pāli, du riz, des mets, des gâteaux, deux cigarettes et une baguette d'encens. Durant l'invocation qui suit, par trois fois, il jette du riz dans les *pé* : d'abord pour Práh Phum, ensuite pour Krõñ Pāli, enfin pour les deux ensemble ; mais avant de jeter la troisième poignée de riz cuit, il s'est prosterné face contre terre. Cependant, l'invocation est répétée, si besoin est, pour durer jusqu'à la fin de l'offrande :

« Ô avenant Práh Phum, Auguste Perfection<sup>10</sup>, Augustes Gardiens de la Terre<sup>11</sup>, prenez votre repas ! »

Ceci fait, l'*àcàr* et les ouvriers engagent le dialogue suivant :

- Tout d'abord, Messieurs, vous redoublerez le succès de cette entreprise heureuse !
- Réussite ! Félicité ! Bonheur !
- Ce jour est un jour d'offrandes propice, que prendra-t-on pour témoin ?
- On prendra la bouche.
- Que prendra-t-on pour témoin ?
- On témoignera en criant trois fois *hò* !

Tous alors, avec l'assistance, crient trois fois : *hò* ! cependant que le chef des ouvriers frappe sur un gong à coups redoublés.

Ensuite, l'*àcàr* va asperger d'eau les dés de ciment, tout en murmurant des paroles qu'il m'a dit être du pâli et qu'il ne comprend guère. Le début semble une formule magique : on le retrouve sur l'un des carrés d'andrinople rouge<sup>12</sup>. Puis viennent des louanges à la Loi du Buddha, au Clergé<sup>13</sup>, à la Doctrine, aux Dieux, à la Mort, le reste m'ayant été impossible à saisir. Pendant ce temps, un ouvrier attache aux colonnes des fils de coton écru. Enfin, les *slà čom* sont placés à chacun des coins du *pé* carré, on ferme le parapluie : la cérémonie est terminée.

Le lendemain, les colonnes doivent être dressées au moment où le soleil se lève. Des offrandes sont posées sur un plateau, l'*àcàr* et son assistant formu-

<sup>9</sup> Indra, Brahma, Yama-Roi, les Quatre Régents de l'Espace, le Temps.

<sup>10</sup> Práh Lakhana serait ici un autre nom de Krõñ Pāli.

<sup>11</sup> Práh Phumbàl. Je ne suis pas certaine du terme, mais on me glose par Práh Mé Phum : Auguste(s) Chef(s) du Sol.

<sup>12</sup> Fig. 16. A savoir : *ku mū ku nū ku ò a ò*.

<sup>13</sup> *Pòthithom nū satē, sañkhya nū satē...* etc.

lent des souhaits pour le bonheur de la maison <sup>14</sup> et les premières colonnes, côté Sud, sont dressées : l'une porte des bananes et un parapluie ouvert, l'autre, qui me représente, celle de la *mé phtāh* (mère de la maison), avec une tige de canne à sucre. Les colonnes restantes sont érigées ensuite.

Ces observations furent faites en décembre 1940 ; il ne me fut possible de les compléter par aucune autre. Je pus, néanmoins, assister en 1941 à l'érection des colonnes du pavillon bâti pour l'incinération du roi Monivong ; malheureusement, je ne pouvais songer à poser des questions sur le moment et il me fut, plus tard, impossible de me renseigner.

A l'Est se trouvait un autel à trois degrés, abrité d'un parasol rouge. Sur l'étage supérieur étaient disposés deux *bàysèi* <sup>15</sup>, un plateau à pied avec cinq bougies et des baguettes d'encens, deux *slà thor*, deux bouquets de fleurs ; chacun des étages inférieurs portait deux *slà thor*.

A droite (au Nord-Est) de l'autel se trouvait une offrande formée de trois pétioles de feuilles de bananier réunis par leurs sommets que rejoignaient des plateaux superposés, triangulaires, comme une série de *pé* « groin de cochon » et de taille décroissante, neuf en tout.

On prépara devant l'autel des plateaux à pied supportant des plats de mets divers, et l'un une tête de porc le groin tourné vers l'autel. En même temps, d'autres offrandes étaient disposées devant un autel situé au Sud-Ouest du terrain : deux plateaux de mets, deux *slà thor*, un (?) *bàysèi*, des fleurs, des baguettes d'encens. Sur l'autel même, au fond, une rangée de cinq bougies blanches et cinq rouges, un paquet de baguettes d'encens étant placé derrière chacune de ces dernières. Deux nattes, avec leurs oreillers, furent étalées devant l'autel, à gauche duquel se trouvait un *pé* à neuf enroulements, une baguette d'encens y étant piquée à chaque angle.

A l'autel de l'Est, on alluma bougies et baguettes d'encens. L'officiant s'agenouilla et salua, puis se mit à prier à voix basse. Deux *bàku*, derrière lui, firent mugir leurs conques trois fois. Puis l'orchestre se mit à jouer, cependant que l'officiant, prenant du *lāč* placé à sa droite, le jetait à la volée.

Alors, les ouvriers s'avancèrent vers la colonne principale dont un parasol rouge abritait la « tête ». Le rythme de la musique changea. L'officiant accomplit de nouveau trois saluts, et il y eut un nouvel air de musique pendant qu'étaient enlevées les offrandes.

A droite et à gauche de l'autel du Sud-Ouest (?) on attacha à des poteaux <sup>16</sup> deux ombrelles ouvertes, celle de droite étant une ombrelle de femme. Pendant ce temps, des femmes du palais s'installaient près de l'autel. Peu après arrivaient le nouveau Roi et le représentant de la France. A l'autel du Sud-Ouest, bougies et baguettes d'encens furent allumées tandis que l'orchestre jouait et que les conques sonnaient trois fois. Une corde aboutissant à la tribune officielle fut tirée, ce qui dressa la colonne au parasol rouge.

Tout imparfaites qu'elles soient, ces notes montrent que les rites royaux pour la construction ne diffèrent pas essentiellement de ceux du peuple.

<sup>14</sup> Mes notes de détail à ce sujet ont été perdues.

<sup>15</sup> Je ne sus alors déterminer de quelle variété.

<sup>16</sup> Peut-être une partie de la charpente.

Les renseignements que j'ai obtenus au cours de mes enquêtes complèteront ces observations et dégageront quelques détails nouveaux. Je commencerai par rapporter ce que j'apprends dans la région qui entoure Vāt Türk Thlā et qui se trouve au Nord et au Sud du Prék Thnot, aux environs de Kõmpoñ Kantūot.

Krõn Pāli est invité pour toutes les fêtes célébrées à Prei Sāmpār. Pour bâtir, le propriétaire suffisamment fortuné met de l'argent dans les fosses destinées à recevoir les colonnes lors de la cérémonie en l'honneur de Krõn Pāli. Sur l'une de ces colonnes sont attachés un *sāmpōt*, un parapluie, un plant de canne à sucre, qui doit être mis en terre, et, si l'on veut, un bananier. Les colonnes sont dressées le lendemain matin.

Les villageois de Sāk Sāmpou honorent Krõn Pāli, qui est *mčās dēi*, propriétaire de la terre, le soir qui précède l'érection des pilotis. Il faut présenter un *pé lèn*, qui est octogonal, et un *pé* « groin de cochon ». On prie Krõn Pāli d'accorder la santé à ceux qui habiteront la maison. Le lendemain matin, l'on revêt une des colonnes d'un *sāmpōt hól*<sup>17</sup> et d'une veste, on lui attache une canne à sucre et un bananier – qui ne seront pas plantés – et on l'abrite d'un parapluie ouvert. On m'explique que les colonnes furent des arbres de la forêt : en habillant la *sasar čambañ*, « colonne aînée », on en fait le surveillant des mauvais esprits.

Pour la cérémonie en l'honneur de Krõn Pāli, on présente, à Vāl Kandór, des offrandes consistant en un plateau de riz cuit et mets variés, un plateau de sucreries, un *pé lèn*, qui est formé de deux carrés concentriques, les angles du carré intérieur touchant au milieu des côtés de l'autre, enfin un *pé* « groin de cochon ». Après avoir invoqué Krõn Pāli, on lève les colonnes, parmi lesquelles une *sasar kanlòn* et la *sasar čambañ* sont habillées. On y attache également une colonie d'insectes à laque et une bague passée sur un fil de coton, mais pas de canne à sucre. Le but est d'obtenir *srēi suosdēi*, « félicité », et *monkōl*, « gloire ». Sous chaque colonne on place une feuille de *klèn koñ* et une feuille de *phnou*.

A Dòm Rürs, offrande est faite, le soir, à Krõn Pāli : il y faut un *pé lèn* et un *pé* « groin de cochon ». L'*àčār*, en récitant sa prière, dépose une poignée de sésame (*lno*), un peu d'huile, sur chaque *pé*. Le lendemain, on lève les colonnes, dont l'une<sup>18</sup> est habillée, avec un parapluie ouvert. On y attache en outre une canne à sucre et un bananier, qui seront plantés au Nord-Est : s'ils reprennent, c'est indice de prospérité pour la maisonnée. L'on doit également préparer un carré d'étoffe rouge, d'une coudée de côté, portant des formules magiques.

Le village voisin de Klèn Koñ célèbre, lui aussi, Krõn Pāli, offrant un *pé carré*, un *pé* « groin de cochon », deux plateaux de mets, deux plateaux de sucreries. Une colonne est habillée. On n'y attache pas de canne à sucre, mais une colonie d'insectes à laque.

A Čamkār Svày, l'on me dit que Krõn Pāli, *mčās tirk dēi*, « propriétaire de l'eau et de la terre », est célébré lorsqu'on bâtit, pose les *semā* des pagodes,

<sup>17</sup> Pièce de soie aux dessins polychromes dont les fils sont teints avant tissage.

<sup>18</sup> Je n'ai pas fait préciser s'il ne s'agissait que d'une seule, ou de deux.



accomplit l'*aphisèk Práh*<sup>19</sup>, accomplit les funérailles de plusieurs morts à la fois et, en général, toutes les cérémonies collectives. On lui offre un *pé* « groin de cochon ».

Les villageois de Trapān Rolùos, le soir précédant l'érection des colonnes, célèbrent Kròñ Pāli comme ils le font pour toute cérémonie de quelque importance. Pour cela, il faut préparer un petit *pé cèn*, qui est formé par deux carrés concentriques, tandis que le grand *pé cèn* est de trois carrés – les angles du plus petit venant toujours au milieu des côtés du carré plus grand –, un *ankar cèi* – la bougie étant entourée par douze cents –, quatre *slà còm*. En outre, on offre à Kròñ Pāli de la poudre, un peigne, un miroir. L'*àcār*, tout en récitant son invocation, jette du *lāc*, des *sandèk*<sup>20</sup>, du sésame, dans le *pé cèn*, de la nourriture dans le *pé* « groin de cochon ». Le lendemain matin, sans cérémonial mais à une heure faste, on revêt une quelconque des colonnes médianes, on lui attache un parapluie, mais pas de canne à sucre.

Il y en a une, mais que l'on ne plante pas, lorsqu'au Phum Práh Thāt, le soir même de la cérémonie en faveur de Kròñ Pāli, on attache vêtements et parapluies sur une colonne. Deux *pé* carrés, un *pé cèn*, un *pé* « groin de cochon » doivent être présentés.

Dans Phum Svày, l'offrande à Kròñ Pāli est faite, comme ailleurs, le soir précédant l'érection des colonnes. Alors on présente un *pé*, de forme indifférente, un *sampôt hól* et un parapluie. Le matin, à l'une des *sasar kanlòn* est attachée une étoffe rouge à formules magiques, mais point de parapluie. On y attache aussi un *cram*<sup>21</sup> contenant des bananes et un peu d'eau, qui est destiné à la *thnān phiāh*. Les colonnes sont dressées au son des gongs.

Plus près de Phnom Péñ se trouve Dañkor où, naguère, toutes les cérémonies devaient être précédées d'une offrande à Kròñ Pāli, ce que l'on fait encore pour les grandes fêtes. Lui sont présentés quatre *còm*, cinq bougies, cinq baguettes d'encens, un *ankar Práh Pīsndkār*, « riz décortiqué de Viṣṇu-karman », deux coudées d'étoffe et vingt cents. « L'orchestre khmèr »<sup>22</sup> joue l'air de Kròñ Pāli. On doit prendre soin d'officier la tête tournée dans la même direction que celle de Kròñ Pāli, qui change avec les jours. En outre, comme celui-ci change de forme suivant les mois, il faut consulter les traités pour connaître les offrandes particulières à chacune de ces formes. On y ajoute des fruits lorsqu'il s'agit de la construction d'une maison. Une *sasar kanlòn* est habillée, on y attache une ombrelle, un rejet de bananier, une plante de canne à sucre. A la *sasar cāmban*, qui représente le maître de la maison, est attaché un *slà thor*<sup>23</sup>.

<sup>19</sup> Intronisation d'une statue du Buddha.

<sup>20</sup> Terme générique pour les pois et haricots.

<sup>21</sup> Corbeille d'offrande à forme d'entonnoir, terminant un bâton : cet objet sert presque uniquement aux rites agraires.

<sup>22</sup> Les Cambodgiens distinguent « l'orchestre siamois », *phlén siem*, à nombreux instruments, de « l'orchestre khmèr », *phlén khmèr*, formé d'un ou deux tambours de terre (*sko arākh*, « tambour des esprits »), d'un violon bicorde (*tro*), d'une guitare (*čàpèi*) et de flûtes.

<sup>23</sup> Les *slà thor* vont d'habitude par paires ; j'ignore où l'on mit l'autre, s'il n'y a pas d'erreurs dans mes notes.

Pour le Nord-Ouest de Phnom Péñ je ne possède que des renseignements pris en deux villages jumeaux portant le nom de Samròñ, l'un étant au Sud (*tbòñ*), l'autre au Nord (*khàñ còm*). Dans le second, la veille du lever des pilotis, on place un *slà thor* à chacun des huit points de l'espace, puis on creuse les trous. A Kròñ Pāli sont offerts un *pé* quadrangulaire, un *pé* formé d'un cercle entouré d'un carré ; à Práh Phum est présenté un *pé* « groin de cochon ». Dans les deux derniers *pé* sont mis du riz cuit et des mets en sauce, des gâteaux, des bananes. Le lendemain matin, on attache à deux colonnes, choisies suivant le mois, *sampòt*, bananier et parapluie. Pour ce qui est de Samròñ Tbòñ, je sais seulement qu'il faut offrir à Kròñ Pāli deux mètres d'étoffe, une piastre, quatre *slà còm* et quatre gâteaux.

En amont de Phnom Péñ, Prék Lāp, Svày Črom, Bāk Khèn sont situés au bord du Mékong, sur la rive droite. Dans le premier village, Kròñ Pāli est célébré le soir : on l'invoque en lui présentant un *pé* « groin de cochon », un *pé* formé d'un cercle inscrit dans un carré, des mets variés, des sucreries. Le lendemain matin, deux des piliers de la rangée médiane sont revêtus d'un *sampòt*, parés de bijoux et protégés d'un parapluie ouvert. On y attache également un bananier et une canne à sucre, que le propriétaire plante sitôt les colonnes dressées. Dans Svày Črom, Kròñ Pāli est également honoré le soir. Un *pé* « groin de cochon » lui est présenté ; pour Práh Phum, on a fabriqué un *pé* consistant en deux carrés l'un dans l'autre et entourant un cercle. Une tête de porc, une poule, des mets variés, sont également offerts. Ils sont disposés à droite et à gauche d'une natte sur laquelle sont placés un oreiller recouvert d'une étoffe blanche et un bol d'eau parfumée. En outre, si la maison est importante, un *slà thor* est posé sur l'emplacement de chacune des colonnes. L'une d'elles, au matin suivant, est vêtue, parée d'or et d'une bague, protégée d'un parapluie ouvert. Dès les colonnes dressées, un bananier est planté, qui n'avait pas été lié à un pilier.

Enfin, à Bāk Khèn, les rites du soir n'ont lieu que si la construction est importante. Dans ce cas, les offrandes sont nombreuses : *añkar cèi*, paire de *slà thor*, paire de *bàysèi pakčam*<sup>24</sup>, un *pé* formé d'un cercle inscrit dans un carré, destiné à Kròñ Pāli, un *pé* « groin de cochon » destiné à Práh Phum. On présente également des accessoires de toilette : poudre, huile, parfum, miroir et peigne. Un plateau de mets en sauce, un autre de sucreries, ont été préparés. Cinq baguettes d'encens, cinq bougies, sont allumées, puis on invoque Kròñ Pāli, Práh Thorni. De la nourriture est mise dans les *pé* qu'on enterre. Au matin, l'une des colonnes centrales et l'une des colonnes d'angle sont vêtues, avec *sampòt*, veste, bague et parapluie ouvert. En outre, on y attache canne à sucre et bananier qui seront plantés. Les prières dites, les colonnes sont aspergées d'eau parfumée.

Sàrikà Kèv se trouve sur la rive gauche du Mékong, presque à l'opposé de Phnom Péñ sur les Quatre Bras. Dans ce village, pour célébrer Kròñ Pāli, on doit dresser un autel (*rān tévodà*) à trois degrés où sont placées toutes espèces

<sup>24</sup> Les *bàysèi* sont des cônes, en tronçon de bananier entouré de rangées de triangles de feuille : les *bàysèi pakčam* comportent une seule rangée, vers le sommet.

de *slà thor* <sup>25</sup>. Pour Práh Phum un *pé* « groin de cochon », pour Kròñ Pāli un *pé* carré portant un *kantòn*. L'une des colonnes est habillée, protégée d'une ombrelle. On y attache aussi un rejet de bananier que le maître de maison doit planter – sans qu'on sache la raison de cette coutume.

A Prêk Êñ, toutes les fêtes sont précédées par un *sèn Kròñ Pāli*. On offre un *pé* « groin de cochon », un *pé Práh Phum*, qui est un cercle dans un carré, du riz cuit blanc et rouge, ce dernier étant cuit dans du sucre et enveloppé de papier rouge. Une natte est étendue, avec un coussin recouvert d'une écharpe qui déborde vers l'extrémité opposée et sur laquelle on pose un service à bétel. A droite, on place un bol rempli d'eau, un plateau de mets en sauce ; à gauche, on place un plateau de sucreries. La natte est étendue devant un autel (*rān tévodà*) à trois étages, protégé d'un parasol, et sa direction varie suivant l'époque. Quant aux cérémonies de construction même, je ne trouve rien à leur sujet dans mes notes.

Vers l'Est de Phnom Péñ, se trouve Kien Svày Knòñ ; on y célèbre Kròñ Pāli le soir, en lui offrant bougies, baguettes d'encens, un *pé* « groin de cochon », un *pé* carré, un *eram*, un *bàysèi pram thnàk* <sup>26</sup>, de l'étoffe. Le matin, à l'heure propice, les piliers sont levés. L'un des plus hauts est paré d'un beau *sampôt*, d'une bague et d'un collier. On lui attache un parapluie ouvert et un rejet de canne à sucre. Cette colonne représente la *mé phtāh* ou *thnān phtāh*. Quand les arbres sont dans la forêt, ils sont la demeure de *bānbāt* qui restent dans les colonnes, et la *mé phtāh* est leur chef. La canne à sucre n'est pas plantée. Tant que la maison n'est pas achevée, l'on y doit tenir allumée une petite lampe pour que les *tévodà* la protègent <sup>27</sup>.

A Čoñ Êk, je pus recueillir des renseignements nombreux. La cérémonie pour Kròñ Pāli a lieu, comme ailleurs, vers le soir. Quatre *slà čom*, deux *slà thor*, deux bols d'eau parfumée, un pot avec bétel et arec, deux mètres d'étoffe blanche sur laquelle on place vingt cents, un *ankar čei*, cinq baguettes d'encens et cinq bougies, des *sanđek* et du sésame, du paddy, du riz décortiqué, de la farine, un miroir, un peigne, de la poudre pour le visage, un *pé Práh Phum*, quadrangulaire, un *pé čèn* formé d'un cercle dans un carré : telle est la liste des offrandes. L'*àčar* prie Kròñ Pāli et, lorsqu'il a terminé, met de la nourriture dans le *pé čèn*. Il pose dessus le *pé Práh Phum* où il jette la poudre et l'huile parfumée : les objets de toilette sont pour Práh Phum, qui est femme. Enfin, sur le tout, il met les *slà čom* et emporte l'ensemble à l'Est. Si la lune est décroissante, les *pé* sont retournés.

Ayant fait, l'*àčar* oint d'huile la *sasar kanlòn* réservée à la *čnān phtāh*, lui noue des fils de coton, tout en demandant : *loa mèn loa* (est-ce bien ou non ?) L'assistance répond *loa* (bien). Trois fois sont dites question et réponse. L'*àčar*, alors, demande : *yok èi thvor bantāl* (que prendra-t-on pour le témoigner ?) à quoi l'assistance répond trois fois : *hó!*

<sup>25</sup> Il y a peut-être erreur dans mes notes car je ne connais qu'une forme de *slà thor* usuelle.

<sup>26</sup> *Bàysèi* à cinq rangées.

<sup>27</sup> De même pour ma maison de Văt Tũk Thlà.

Le lendemain, on s'assure de quel côté se trouve la tête du *nāk* pour savoir de quel côté rejeter la terre en creusant les fosses. Deux colonnes, l'une de la ligne médiane, l'autre d'angle, sont vêtues de soie, abritées d'un parapluie ouvert. On y attache canne à sucre et bananier. Ces deux colonnes représentent une femme et un homme, et le rite est accompli en vue d'obtenir bonheur et félicité (*srēi suosdēi*). On attache un *čram* à la colonne associée à la *čnāñ phtāh*. Dans les fosses, on place des feuilles de *phnou*, de *klèn koñ*, de *kantrók*, puis on dresse les colonnes, en commençant par celles qui se trouvent du côté de la tête du *nāk*.

Nous voici maintenant à Setbó, où la cérémonie précédant l'érection des pilotis est dite *sèn Kròñ Pāli*. On étend une natte et dispose à droite des vêtements de femme, à gauche des vêtements d'homme. On place, en outre, un plateau de mets, un plateau de sucreries, un bol d'eau parfumée, une boîte à bétel, cinq chiques, cinq cigarettes. On ajoute, pour Práh Pīsñòkar, cinq coudées d'étoffe blanche, quatre *slà čom*, un *añkar čei*, une bougie et une piastre, cette dernière étant destinée à l'*àčār*. Il y a un *pé Práh Phum*, qui est un *pé* « groin de cochon » à trois enroulements, et un *pé Kròñ Pāli* formé par deux carrés concentriques, l'extérieur à trois enroulements, l'intérieur à un. Sur le *pé Práh Phum* sont mis des gâteaux, un *slà čom* qui porte sept feuilles de bétel enroulées autour de sept noix d'arec. Sur le *pé Kròñ Pāli* sont mises des bananes débarrassées de leur peau et enduites d'huile ; l'une représente Kròñ Pāli, l'autre un singe, la troisième une tortue d'or (*andòk mās*) monture des *yāk* : ce sont les trois formes que Kròñ Pāli prend en dormant. L'*àčār*, faisant face au même point de l'espace que le *nāk*, c'est-à-dire Kròñ Pāli, l'invite à venir.

Le lendemain matin, on étend une natte et, dessus, une étoffe blanche sur laquelle on place un bol d'eau parfumée. Des mets variés sont mis sur le *pé Kròñ Pāli*, du riz cuit et de la viande sur le *pé Práh Phum*. Si l'on est en période de lune croissante, le *pé Kròñ Pāli* est posé à l'endroit ; si l'on est en lune décroissante, il est renversé. Deux colonnes, choisies suivant le mois, sont habillées : la *sasar čambañ* de vêtements féminins, de bijoux d'or, la *sasar kanlòn* d'un *sampòt* d'homme, de lingots de monnaie dits *prāk no*. On y ajoute parapluie et bananier. Ces colonnes représentent le mari et la femme ou, si l'un des conjoints est mort, le survivant et un enfant.

A Bà Phnom, dans la province de Prei Vèn, on fabrique un *pé* à deux carrés. On pose un *slà thor* à chaque angle et, dans un ordre déterminé, de l'arec, du bétel, des cigarettes, du riz cuit et des gâteaux ; au centre, une image en argile de Kròñ Pāli, avec des produits de beauté : poudre et huile de cocò. Le tout est mis, avant l'érection des colonnes, sur une natte surmontée d'un coussin, et on le protège d'une ombrelle. Puis on appelle Kròñ Pāli à venir prendre les offrandes et donner sa protection aux habitants. Une *sasar kanlòn* ou *lvén čàn* est vêtue d'un *sampòt* et on y attache canne à sucre et parapluie. Jamais on ne prépare ainsi deux colonnes à la fois. On offre des bananes, des bougies et des baguettes d'encens. On choisit, suivant le mois et le jour, une colonne plus petite, à laquelle on attache du fil de coton. Mes notes sont mal prises à cet égard, mais il semble que la première colonne soit assimilée à Práh Phum, l'autre associée à la *čnāñ phtāh*.

Dans les environs immédiats de la ville de Prei Vên, j'ai fait quelques enquêtes rapides. A Krakor, le soir, pour le *sên Krôn Pâli* est présenté un *pé* carré sur lequel on place un *pé* « groin de cochon ». Le lever des piliers a lieu à l'aube. Une *sasar kanlôn* est habillée, parfois une *lvên càn*. On dit que la colonne est l'âme de la maison, et c'est en elle que réside la *thnân phtâh*, une *srêi krûp lâkh*, « femme de toutes les qualités ». On y attache une bague, de l'argent et une canne à sucre. A Bârây Lič, le *sên Krôn Pâli* a lieu le soir : il y faut un autel à trois étages, un *pé Krôn Pâli*, qui est un carré d'une coudée de côté, un *pé* « groin de cochon » dit *pé Prâh Phum*. Le matin, sont érigées les colonnes dont une *sasar kanlôn* est vêtue ; on lui attache un bananier et une canne à sucre, que l'on doit ensuite planter. Cette colonne est celle de la *thnân phtâh*, la gardienne de la maison. A Čoň Tŕk, on fait, le soir, offrande à Krôn Pâli d'un *pé cên* surmonté d'un *pé* « groin de cochon », de *bàysëi*, d'un métrage d'étoffe, de mets et desserts, d'une piastre. L'*àcâr* doit choisir (d'après les traités) le point où il se met pour rendre hommage. Le lendemain, on habille une *sasar kanlôn* suivant les règles des *hòrà* (astrologues) : par exemple, au mois de *kàdèk*, on doit prendre la colonne du Sud-Est. On lui attache des bananes et un plant de bananier ou de canne à sucre qui, mis en terre, indique la prospérité future de la maisonnée, s'il pousse bien. A Prei Kantien, on ne célèbre pas de cérémonie en l'honneur de Krôn Pâli ; à côté de la *sasar kanlôn* qui doit être levée en premier, on place des vêtements, à la colonne on attache un bananier qui doit être planté : s'il prospère et porte fruits, ce sera la prospérité de la maison. A Thnâl Čei, Krôn Pâli est honoré, le soir, d'un *pé Prâh Phum* sur lequel est posé un *pé* « groin de cochon », de nourriture, de gâteaux, etc. Durant la cérémonie, on doit tenir compte du « souffle de mort ». Le lendemain matin, l'on met des vêtements et un parapluie ouvert à une *sasar kanlôn* se trouvant du côté du « souffle de vie ». Cette colonne est la *thnân phtâh* ou *mé phtâh*, c'est celle où l'on fait entrer les divinités des autres points cardinaux. On y attache soit un bananier, soit une canne à sucre, que les uns plantent, les autres pas, certains mangeant la canne à sucre. A Svây Sakhor, Krôn Pâli est honoré, le soir, d'un *bàysëi* à trois rangées, de cinq bougies, cinq baguettes d'encens, de nourriture, d'un *pé* carré à trois enroulements ayant une coudée de côté, et d'un *pé* « groin de cochon ». Le matin, pour « lever les colonnes », une *sasar kanlôn* et une *lvên càn* sont habillées : un parapluie ouvert et un bananier sont attachés à la seconde.

Nous passons maintenant à la province de Siem Răp, dans les environs d'Aňkor. Suivant ma principale informatrice, dans la ville de Siem Răp on prépare une paire de *bàysëi pakčam*, une paire de *slà thor* qui sont déposés sur un autel en l'honneur de Prâh Ěn (Indra). Il n'y aurait pas de *pé* « groin de cochon », celui-ci étant réservé aux *prây*<sup>28</sup> et *năk tà*. On étale une natte, qui doit porter une étoffe blanche et deux plateaux de mets et sucreries. Avant de lever les colonnes, on place dans les fosses des plaques d'or et d'argent : les pauvres les remplacent par des feuilles de « plante qui a des feuilles d'or », *dòm măn slèk mäs*, et de « plante qui a des feuilles d'argent », *dòm măn slèk prăk*, qui,

<sup>28</sup> Génies féminins dangereux qui habitent certains arbres.

si je ne me trompe, sont des crotons au feuillage particulier. Ce faisant, on prie ainsi : « Je demande permission à Prāḥ Ēn, je demande bonheur en ce jour qui est un jour propice ». Parfois on crie, parfois on frappe du gong après la prière. Les colonnes levées, on y attache une étoffe rouge à diagramme magique. Il n'y a ni vêtement, ni parapluie, ni rejet de bananier ou de canne à sucre.

On semble se conformer mieux à la tradition dans Pradāk où, pour toutes cérémonies d'inauguration de canal, de construction, pour les mariages, les funérailles et, jadis, pour le labourage, on accomplit un *pīthi Kròñ Pāli*. On fabrique un *pé* carré dans lequel se trouve un cercle, le tout à un seul enroulement. Dans le cercle est posée l'image de Prāḥ Thorni que l'on recouvre de safran et de poudre et que l'on entoure (toujours à l'intérieur du cercle) de sésame, patate et taro cuits, paddy, banane, canne à sucre, et *saṇḍək*. Le *pé* est dit de Kròñ Pāli. L'*àçàr* qui me renseigne ignorait s'il fallait assimiler Kròñ Pāli à Prāḥ Thorni, ou s'il était mari, père, ou mère, de Prāḥ Thorni. L'image de celle-ci est abritée d'une ombrelle. Outre le *pé*, on fabrique deux *slà thor*, deux plats de mets et sucreries. Une natte et un oreiller, cinq coudées d'étoffe blanche, des vêtements neufs, sont préparés. Quand la prière en pāli, dite *thor añçorñ Nāñ Thorni*<sup>29</sup>, est terminée, l'on creuse dans le sol un petit trou rond mesurant un empan pour le diamètre comme pour la profondeur. On soulève le fragment de feuille de bananier qui recouvre le cercle intérieur du *pé* avec tout ce qui se trouve dessus, image de Nāñ Thorni, sésame, etc., et on le met dans le trou. On « fait le *sèn* » en jetant dessus un peu de chaque aliment, puis on place le *pé* sur le trou, à l'endroit pendant la quinzaine claire, à l'envers durant la quinzaine sombre. Pour dresser les colonnes, le chef des ouvriers indique, d'après les livres et pour le bonheur de la maison, quelle est celle qui doit être habillée. Mon informateur pensait que ce n'était pas la colonne où réside la *mnāñ phtāḥ*, car celle-ci demeure dans un des piliers médians, tandis que la colonne habillée doit être d'angle. On lui met des vêtements neufs, des bijoux si l'on est riche, on y attache une ombrelle, un plant de bananier et un rejet de canne à sucre. S'ils poussent bien, c'est signe que les récoltes seront prospères.

A Thnāl, on « fait la fête de Kròñ Pāli », *thor bòn Kròñ Pāli*, le soir, en disant des prières, après quoi l'on met à la *sasar çambañ*, choisie par l'*àçàr* suivant le mois, des vêtements neufs, des bijoux si l'on est riche, un parapluie, une canne à sucre et un bananier. Pour offrandes, une paire de *slà thor*, quatre *çom*, des pièces de monnaie ancienne qui représentent vingt-cinq cents, cinq coudées d'étoffe blanche ; deux plateaux portant mets et sucreries sont placés à droite et à gauche de la natte. Un assistant tient une ombrelle ouverte au-dessus de l'*àçàr* officiant. Il y a un *pé* formé par deux cercles concentriques retenus par deux bâtons en croix : on y place un morceau de feuille de bananier portant une image en farine de Nāñ Prāḥ Thorni. Après le *sèn*, on place l'image, ainsi que des aliments, dans le trou qui a été creusé sous le *pé*, que l'on replace en couvercle, mais retourné si l'on est en quinzaine sombre. L'*àçàr* me dit que Kròñ Pāli était un roi d'autrefois, que la cérémonie (*sèn*) était en son honneur,

<sup>29</sup> Prière (du sanskrit *dharma*, « loi ») pour inviter Dame Terre.

que l'on demandait à Práh Thorni la permission de creuser la terre pour bâtir. La *mnāñ phiāñ* et Práh Phum sont la même chose. La canne à sucre et le bananier sont plantés au Nord-Est de la maison.

Aux renseignements recueillis personnellement, il me suffira d'ajouter quelques extraits des textes appartenant à la Commission des Mœurs et Coutumes du Cambodge. Voici d'abord ce que dit un informateur de la région de Čuk, province de Kampöt.

Lorsque tout est prêt, l'on cherche le jour propice et, vers dix-sept heures ou dix-sept heures trente on invite des bonzes à réciter des *mantra* sur le terrain. Lorsqu'ils ont fini, l'on choisit trois colonnes. L'une, dite *sasar kanlòñ*, est la colonne qui doit se trouver au Sud, près de la colonne de l'angle Ouest ; les deux autres sont des colonnes secondaires. On relève l'une des extrémités des colonnes qui doivent supporter la toiture et les pose sur des « pattes de daim », *čon romāñ*<sup>30</sup>, pour qu'elles soient légèrement relevées. Puis on procède à la cérémonie en l'honneur de Kròñ Pāli. Les offrandes comportent quatre *čom*, quatre *ihlèm*<sup>31</sup>, un plateau de mets, une paire de coupes contenant des cigarettes et des chiques de bétel, un *sampòt* et une veste de soie neufs, un miroir, un peigne, une timbale pleine d'eau, un *pè* carré d'une coudée de côté, un *pè* triangulaire d'une coudée de côté<sup>32</sup>, chacun contenant du *bày bāk* et du *bày čèn*, c'est-à-dire du riz cuit blanc et du riz cuit rouge, et du *nām phlā*<sup>33</sup>. On les pique de bougies et baguettes d'encens allumées. Un *ččar* dit les formules qui appellent Kròñ Pāli Práh Phum Nāñ Kāñhèn à recevoir des offrandes et demandent le terrain pour la construction de la maison, en même temps que bonheur et prospérité. Ceci fait, on enterre les *pè* dans une fosse, profonde de quatre emfans, creusée à trois coudées au Sud du terrain qu'on veut construire. Ces *pè* sont en position naturelle pendant la quinzaine claire mais renversés si l'on est en quinzaine sombre. Puis on pique des baguettes d'encens aux emplacements des colonnes qui y sont transportées dès le soir. Le lendemain, à l'aube, on creuse les fosses et dresse les trois colonnes dont il a été question, commençant par la direction qui, suivant les traités, est propice au mois où l'on se trouve<sup>34</sup>.

Un informateur de Prei Vèn décrit une cérémonie originale, qu'il nomme *khvèn phum*<sup>35</sup> et qu'il dit très ancienne. Cinq personnes sont désignées pour représenter Naissance, Pouvoir, Avoir, Surabondance et Plénitude<sup>36</sup>, qui vont se placer près des colonnes des points intercardinaux et du centre<sup>37</sup>. Un sixième personnage vient, lui aussi, se tenir sur l'emplacement de la future maison ;

<sup>30</sup> Etais formés par deux bois liés vers le tiers de leur hauteur.

<sup>31</sup> D'après une note de l'auteur, chaque *ihlèm* consiste en un bol de riz, quatre gâteaux, une paire de bougies, un tical d'argent et un « pli » d'étoffe blanche.

<sup>32</sup> Je n'ai point vu de *pè* « groin de cochon » d'aussi considérables dimensions.

<sup>33</sup> Tronc de bananier haché ou pilé, arrosé d'eau de *prahđk* (saumure de poisson).

<sup>34</sup> MCC. 48.008.

<sup>35</sup> *Khvèn* signifie « croiser, se croiser ». L'auteur ne précise pas le moment, disant simplement qu'on attache canne à sucre, bananier et parapluie ouvert à une colonne *kanlòñ*. Les rites semblent devoir se dérouler immédiatement après l'érection des colonnes.

<sup>36</sup> *Kòt, bàn, mām, koñ, pčñ*.

<sup>37</sup> Le texte, qui a nommé dans l'ordre ci-dessus les personnages, indique ensuite la position de chacun, mais en intervertissant Pouvoir et Avoir. La suite n'est compréhensible qu'en les remplaçant sur la rose des vents suivant l'ordre de la première énumération : Naissance au Nord-Ouest, Pouvoir au Nord-Est, Avoir au Sud-Est, Plénitude au Sud-Ouest, Surabondance au Centre.

il tient un gong. Pouvoir, qui se trouve au Nord-Est, interpelle Naissance, près du pilier Nord-Ouest, qui répond au troisième appel, et le dialogue s'engage :

- Que pouvez-vous faire naître ?
- Paddy, riz, sésame, haricots, louches, marmites.
- Que prenez-vous pour proclamer la victoire ?
- Les cris.

Aussitôt, le gong est frappé, l'assistance pousse des cris. A son tour, Naissance appelle par trois fois Pouvoir, qui répond *bàn*, « cela se peut », et qui, le dialogue engagé, promet gongs de Phnong, gongs de Laotiens, sabres de Japonais, dignités royales, fortune de Mohà Sethéi. « Est-ce vrai ou non ? » demande Naissance, et Pouvoir répond : « c'est vrai ». Ceci est dit trois fois, puis, comme auparavant, pour proclamer victoire sont choisis les cris, aussitôt poussés par l'assistance et ponctués de coups de gong. Alors Surabondance, qui est au Sud-Ouest, interroge Avoir, au Nord-Est<sup>38</sup>, sur ce qu'il a. « Tout sans exception, paddy vieux et paddy neuf, bœufs et buffles, qui répondent très largement aux besoins », répond Avoir, et le dialogue se conclut encore par cris et coups de gong. A son tour, Avoir interroge Surabondance, qui promet or, argent, bœufs, buffles, enfants, petits-enfants, et tous les biens d'une maison. Enfin, le dialogue s'engage entre Surabondance et Plénitude, qui dit remplir tout jusqu'au bord, d'or, d'argent, de sorte que l'on aura toujours de quoi dépenser. Quand les cris et coups de gong ont résonné, la construction commence, afin que la maison puisse être inaugurée le soir même<sup>39</sup>.

Les rites de construction d'une pagode paraissent être les mêmes que pour une maison, à en croire le seul document dont je dispose. La veille de l'érection des colonnes, des offrandes sont disposées sur le « nombril » du terrain, et le chef des *àčār* présents récite par trois fois une invocation en l'honneur de Prāḥ Phum, Prāḥ Thorni, Prāḥ Sròk, maître(s) de l'eau et de la terre, et du riz et des mets sont versés sur le sol. Puis on emporte les offrandes pour honorer Kròñ Pāli près du pilier qui doit être levé en premier. Ceci fait, l'*àčār* met du riz dans le *pê Prāḥ Phum* et noue des fils de coton à la colonne, qu'il arrose d'eau de *sambuor* ; le lendemain, au moment propice, il attache de nouveaux fils à la colonne, que l'on protège d'une ombrelle<sup>40</sup>.

## 2. Positions du nāk

Des renseignements réunis il est possible de dégager les données communes. On s'aperçoit rapidement que les notions sur Kròñ Pāli, le *nāk*, Prāḥ Phum, Prāḥ Thorni, sont vagues, mais qu'il s'agit de propitier la divinité, quelle qu'elle

<sup>38</sup> On voit qu'il y a eu déplacement des personnages, Avoir étant passé du Sud-Est au Nord-Est, Surabondance du Centre au Sud-Ouest. Malheureusement, l'auteur n'indique pas si Pouvoir passe alors au Centre et Plénitude au Sud-Est, ce qui me paraît vraisemblable, ni quelle est la situation de Surabondance et Plénitude lors du dernier dialogue. On a vu (supra, p. 230 s.) que le Nord-Est est la voie d'accès du divin à la terre, d'où, je pense, les déplacements, Naissance demeurant, semble-t-il, à sa place et faisant naître les biens qui pénètrent dans la maison.

<sup>39</sup> MCC. 48.028.

<sup>40</sup> MCC. 85.031.



soit, qui est propriétaire du sol. De même si, dans la plupart des localités, on doit fabriquer pour la cérémonie un *pé* « groin de cochon » et un *pé cèn*, l'on ne s'accorde pas sur les personnages à qui ils sont destinés. Il y a liaison entre les colonnes habillées et la divinité du sol ou la déesse gardienne de la maison, d'une part, le ou les propriétaires de la dite maison, d'autre part. Il y a rapport entre la croissance du bananier et de la canne à sucre attachés aux colonnes et l'accroissement de la prospérité des habitants. Je laisserai momentanément de côté ces questions, pour les étudier en même temps que les notions des Cambodgiens sur Krôn Pâli et sur la *thnân phîäh*.

Les renseignements recueillis en diverses régions nous ont appris que l'orientation du *nāk* importait soit pour choisir les colonnes qui devaient être habillées, ou levées en premier, soit pour connaître la façon dont l'officiant devait se placer, soit pour rejeter dans la direction convenable la terre enlevée des fosses où seront plantées les colonnes.

Les traités indiquent trimestre par trimestre les positions du *nāk* avec les prescriptions rituelles qui en découlent, le bonheur qui résultera de leur observation. Tous les textes que je connais sont d'accord <sup>41</sup>, sauf un <sup>42</sup>, les positions étant ainsi données :

<i>phalkün</i> <i>çèt</i> <i>pissàkh</i>	}	tête à l'O. queue à l'E. ventre au N. dos au S. venin au N.O.					
<i>çés</i> <i>àsàth</i> <i>sràp</i>		}	» au N.	» au S.	» à l'E.	» à l'O.	» au N.E.
<i>photrobòt</i> <i>àsòç</i> <i>kàdèk</i>			}	» à l'E.	» à l'O.	» au S.	» au S.
<i>māksēr</i> <i>bòs</i> <i>mākh</i>	}			» au S.	» au N.	» à l'O.	» à l'E.

On voit que le venin est projeté au point intercardinal intermédiaire entre deux positions successives de la tête du *nāk*. C'est en ce point que l'on doit commencer à creuser la terre et c'est là que doit être la colonne levée en premier <sup>43</sup>, dite « aînée » par quelques textes. Suivant les versions, la cime doit être inclinée vers cette direction soit franchement, soit en l'ayant dirigée d'abord vers la tête du *nāk* <sup>44</sup>. Les déblais sont rejetés vers le ventre.

<sup>41</sup> Manuscrits Ieñ Ros et de l'*âlâr* du Palais; MCC. 48.001, 54.025, 83.015, 99.013.

<sup>42</sup> E.K., p. 146-147, qui intervertit les indications relatives aux trimestres occupant les deuxième et troisième places, et se montre fantaisiste quant aux prescriptions rituelles.

<sup>43</sup> MS. Ieñ Ros, *âlâr* du Palais. MCC. 54.025 notant par ailleurs que l'on doit construire aussi loin que possible du venin, il semble que cette colonne doive protéger la maison contre les dangers de celui-ci.

<sup>44</sup> Je ne pense pas qu'il s'agisse de toutes les colonnes: les textes ne donnent aucune indication qui pourrait le faire croire, et à Vât Tũk Thlà c'étaient les deux colonnes habillées qui, durant l'offrande à Krôn Pâli, devaient être pointées vers la tête du *nāk*.

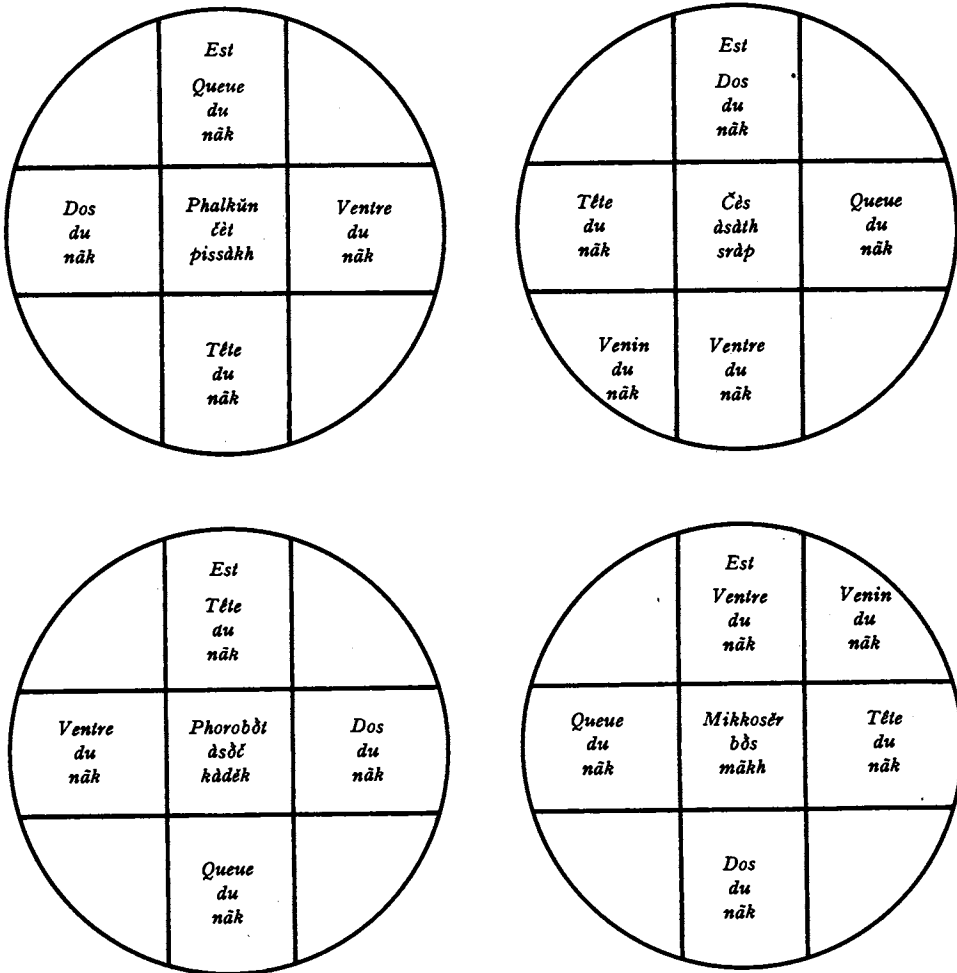
*Nāk*

Fig. 17a. D'après MCC. 48.001

Un détail intéressant, qui se retrouve dans la plupart des écrits, est la façon d'indiquer les positions. Pour le premier trimestre donné, il est dit que la tête du *nāk* est à l'Ouest, sa queue à l'Est, que le *nāk* femelle (ou *nāki*) a le ventre tourné vers le Nord, le dos vers le Sud et crache son venin vers le Nord-Ouest. Il n'est plus ensuite question que de *nāk*, mais le Cambodgien ne faisant pas la distinction des genres, il se peut qu'il soit alors question de la femelle. Les diagrammes reproduits fig. 17 donnent par trimestres les positions d'un nāga et d'une nāgi. C'est avec celle-ci que sont données les indications relatives aux rites de construction ; en outre, une note dit que l'on peut, si l'on tient compte des positions de la *nāki*, obtenir bonheur et gloire en célébrant un mariage ou construisant une maison. Un document plus explicite spécifie que les positions trimestrielles à observer sont celles de la nāgi quand on bâtit, car elle est maîtresse du foyer, les positions du mâle n'ayant d'importance que si

l'on part en voyage ou en guerre <sup>45</sup>. Un autre observateur dit que, pour construire, on doit consulter l'*àcàr* afin de connaître jour, mois et moment propices, positions du « feu qui perce », de l'*àràk thom*, du « souffle de vie », de la tête et la queue de la *nāki* <sup>46</sup>.

Ce dernier texte fait certainement allusion aux positions quotidiennes du *nāk* indiquées dans les graphiques, tels ceux de la fig. 18, en même temps que les secteurs où sont la « mort violente », *amrīttīyuv*, le « feu qui perce », *akné cāk*, le « dieu puissant », *tépà thom*, le « génie puissant », *àràk thom*, le « souffle de vie », *danhòm ros* et le « souffle de mort », *danhòm slàp*, ainsi que « félicité », *suos*. Pratiquement, seul a de l'importance le « souffle de vie », toujours à l'exact opposé du « souffle de mort ». Nous avons vu qu'à Thnāl Ćei, on s'en inquiétait tant pour l'offrande à Kròñ Pāli que pour le choix de la colonne à vêtir.

On tient compte des positions quotidiennes du *nāk* (c'est-à-dire de la *nāki*) pour le mariage, guère pour la construction. Les trois documents dont je dispose ne sont pas d'accord, ainsi que le montre leur confrontation <sup>47</sup> :

dimanche :	tête à l'E.	à l'E.	au N.
lundi	»	au S.E.	au N.
mardi	» au S.	au S.	à l'E.
mercredi	» au S.O.	à l'O.	au N.E.
jeudi	» à l'O.	au S.O.	au S.
vendredi	» au N.O.	au N.O.	au S.O.
samedi	» au N.	au N.	

Il est clair que la version correcte est celle du manuscrit Ieñ Ros dont on peut facilement réparer l'oubli pour le lundi, où la tête du *nāk* se trouve au Sud-Est, le mouvement étant, pour la semaine comme pour l'année, dans le sens du *pradaksīna*.

### 3. Positions et formes de Kròñ Pāli

Comme le *nāk*, Kròñ Pāli change régulièrement de place : les traités indiquent ces changements suivant les mois et les jours.

« Au mois de *ĉèt*, Kròñ Pāli est couché tournant la face vers le Sud. Si on lui sacrifie, on doit s'asseoir en tournant la face vers le Sud-Est, le dos vers le Nord-Ouest : alors il prendra les aliments du sacrifice.

Au mois de *piysāk*, Kròñ Pāli s'assied tournant la face vers le Sud-Ouest. Si on lui sacrifie, on tourne le dos vers le Nord : alors il prendra les aliments du sacrifice.

Au mois de *lēs*, Kròñ Pāli est assis tournant la face vers l'Ouest. Si on lui sacrifie, on s'assied en tournant la face vers l'Ouest : alors il prendra les aliments du sacrifice. »

<sup>45</sup> MCC. 83.015.

<sup>46</sup> MCC. 83.011.

<sup>47</sup> En première place le manuscrit Ieñ Ros ; en second les indications de MCC. 40.001, le seul à ne pas donner les déplacements sous forme de figures ; en troisième colonne, les indications de MCC. 54.025 reproduites fig. 13.

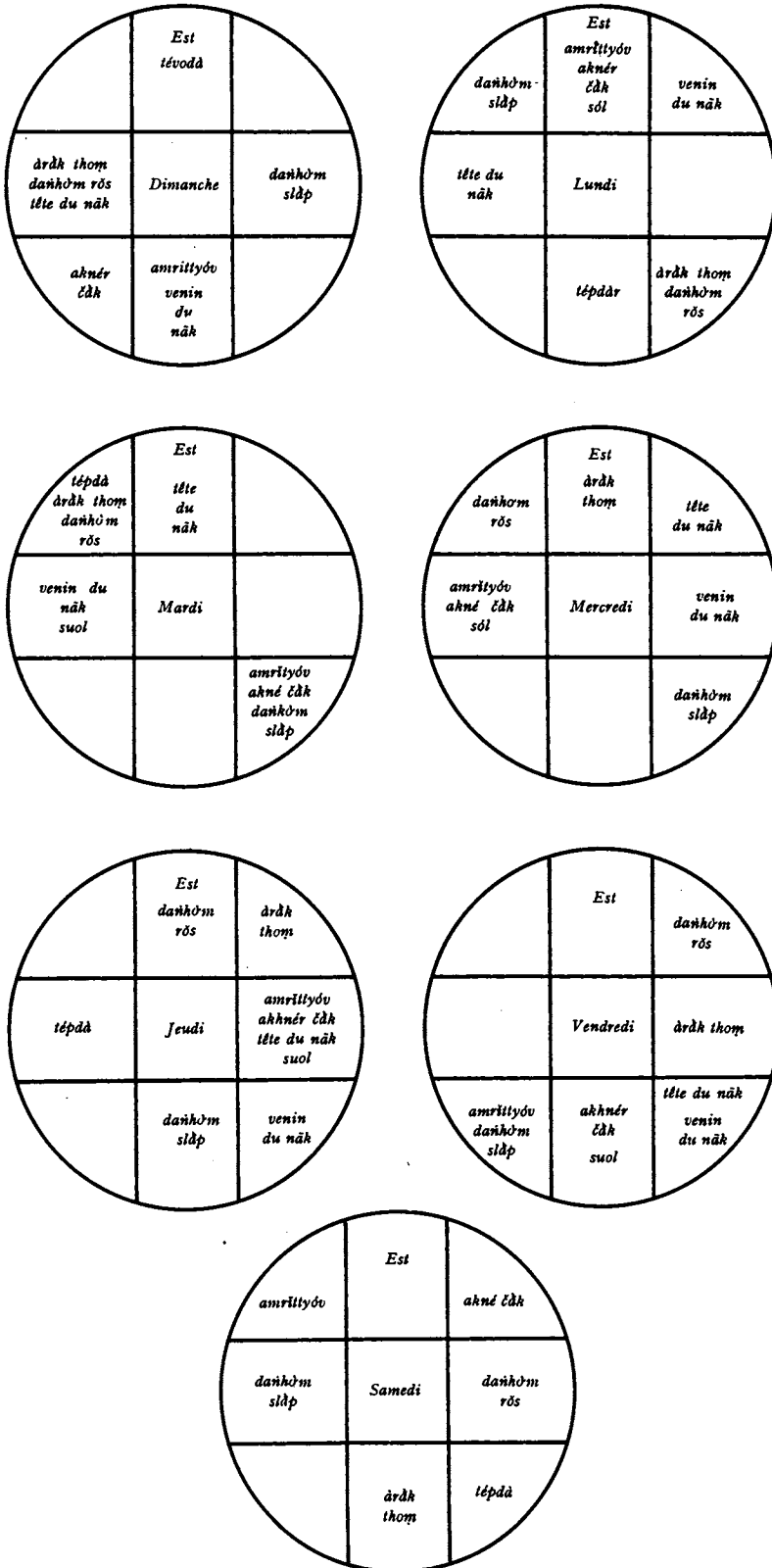


Fig. 18. D'après MCC. 54.025.

Le texte du manuscrit Ieñ Ros procède ainsi mois par mois. Puis il donne les positions suivant les jours :

« Dimanche, Kròñ Pāli est couché en tenant la tête vers l'Est, les pieds vers l'Ouest. Si on lui sacrifie, on s'assied à la pointe (de ses) pieds, alors il prend le sacrifice.

Lundi, Kròñ Pāli est couché en tenant la tête vers le Sud-Est, les pieds vers le Nord-Ouest. Si on lui sacrifie, on s'assied à la pointe (de ses) pieds, alors il prend le sacrifice. »

Et ainsi de suite pour tous les jours de la semaine, puis le texte continue :

« Au mois de *lét*, Kròñ Pāli change de forme, il est un *γḍkkh* qui se tient debout sur les richesses, il n'accorde rien.

Au mois de *piysàh*, Kròñ Pāli change de forme, il est un vieux *tàbà khau*, il garde les richesses, il donne l'aumône.

Au mois de *lés*, Kròñ Pāli change de forme, il est un tigre, il est un buffle, il est un rhinocéros debout sur les richesses, il n'accorde rien. »

Mois après mois les transformations de Kròñ Pāli sont ainsi données. On peut aussi les indiquer en même temps que les déplacements du personnage <sup>48</sup>.

Si la façon d'énoncer les déplacements de Kròñ Pāli, et corrélativement la position que doit prendre en un mois donné l'officiant, ne change guère d'un texte à l'autre, il n'en est pas de même quant au fond. Je dispose de sept documents, dont la comparaison est instructive. Voici d'abord les postures de Kròñ Pāli suivant les mois <sup>49</sup> :

<i>lét</i>	couché (A, D, Fa)	debout (Cb, Fb)
<i>piysàkh</i>	assis (A, B, Ca, D, Fa, G)	
<i>lés</i>	» (A, B, Ca, D, Fa)	» (Cb)
<i>àsàth</i>	» (A, B, Ca, D)	
<i>sràp</i>	debout (A, B, Ca, D, E, Fa)	
<i>photrobòt</i>	couché (A, B, Ca, D, Fa, G)	» (E)
<i>àsðé</i>	» (A, B, Ca, D, Fa, G)	
<i>kàðèk</i>	» (A, B, Ca, D, G)	assis (Fa)
<i>māksér</i>	» (B, Ca, Fa, G)	» (A, D)
<i>bðs</i>	» (A, B, Ca, D)	» (Fa, G)
<i>mākh</i>	» (A, B, Ca, D, Fa, G)	
<i>phalkün</i>	» (A, Fa)	

Quant aux directions vers lesquelles sont tournés Kròñ Pāli ou l'officiant, les textes se contredisent les uns les autres, sauf pour *lés*, *sràp*, *photrobòt* <sup>50</sup> et *kàðèk*. Il m'a semblé plus simple de concrétiser par des schémas (fig. 20) les diverses indications.

<sup>48</sup> MCC. 47.035 par exemple.

<sup>49</sup> Pour plus de commodité, chaque texte sera désigné par une lettre : MCC. 99.040 (A), 47.008 (B), 99.035 (Ca, Cb) et 47.005 (D) du même informateur mais présentant de notables différences, 47.002 (E) ; man. Ieñ Ros (Fa, Fb), man. de l'*àlár* du Palais (G). Le MCC. 99.035 et le man. Ieñ Ros donnent d'abord (Ca et Fa) les postures de Kròñ Pāli, les directions vers lesquelles il tourne la face, celles vers lesquelles l'officiant doit tourner le dos, puis ensuite (Cb et Fb) les transformations. MCC. 47.002 (E) donne seulement les positions de l'officiant, sauf pour *sràp*, *photrobòt*, *àsðé*. Lorsqu'un document n'est pas nommé, c'est qu'il ne dit rien en l'occurrence.

<sup>50</sup> A l'exception de E, qui dit qu'en *photrobòt* comme en *sràp* Kròñ Pāli, debout, fait face aux huit points de l'espace.

Les métamorphoses de Krõn Pāli <sup>51</sup> sont données par six textes <sup>52</sup> et peuvent se résumer ainsi :

<i>ĕt</i>	tigre, buffle (A, D, I) <i>yāk</i> (Cb, Fb, H)
<i>pissākh</i>	<i>bākhau</i> (A, Cb, Fb, I) ou <i>tabaḥ khau</i> (I) <sup>53</sup> <i>bāk</i> (H)
<i>ĕs</i>	tigre, buffle (A, D, I) » » rhinocéros (Fb) » » » cerf (Cb, H) » » » <i>prāy</i> (I) <sup>54</sup>
<i>āsāth</i>	<i>tévodā</i> (Cb, Fb, D, I) <i>bāk ĕāk</i> (H) <sup>55</sup>
<i>srāp</i>	crocodile (A, Cb, D, Fb) <sup>56</sup>
<i>photrobōt</i>	<i>yāk</i> (A, Cb, D) <i>āsōrā</i> (Fb) <i>pithyāthor</i> (I) <sup>57</sup>
<i>āsōĕ</i>	<i>pithyāthor</i> (A, Cb, D, Fb, H) <sup>58</sup> <i>propāy ĕhmuōñ</i> (I) <sup>59</sup> .
<i>kādēk</i>	le Vent (A, Cb, Fb, H) <i>prāy</i> (D) singe (I)
<i>māksēr</i>	petit enfant (Cb) <sup>60</sup> singe (Fb, D, H) Tosamūkh <sup>61</sup> , <i>tabaḥ khau</i> (I)
<i>bōs</i>	ascète (A, D) <i>bākhāv</i> (Fb) petit enfant qui ne dort pas (I)

<sup>51</sup> Elles sont le plus souvent indiquées par la formule : *prē rub ĕā*, « change de forme (pour) être ».

<sup>52</sup> A, Cb, D, Fb, auxquels il faut ajouter des indications écrites à mon intention par un *āĕār* de Bāti (H) et le MCC. 40.001 (I). Ce dernier, qui traite des rites du mariage, ne fait aucune distinction entre *nāk* et Krõn Pāli.

<sup>53</sup> *Bākhau*, aussi écrit *bākhāv* est traduit « seigneur » par GUESDON. M<sup>me</sup> Pēĕ Sāl m'a défini *bākhāv* par « un vieillard vêtu de blanc ». *Khau* selon GUESDON serait un messager, un envoyé ; le *tabaḥ* ou *tabas* est celui qui pratique l'ascèse (sanskrit *tapas*).

<sup>54</sup> Peut-être y a-t-il confusion graphique entre le cerf *trāy* et le *prāy*, qui est un esprit féminin généralement dangereux.

<sup>55</sup> Le *ĕāk* est un oiseau aquatique, *anas casarca* selon GUESDON. *Bāk* est probablement ici l'équivalent de *baksēi*, « oiseau ».

<sup>56</sup> Cb et Fb ont la même indication supplémentaire qui mérite d'être notée : ce crocodile disparaît en se transformant en eau.

<sup>57</sup> Sanskrit *asura* et *vidyādhara*.

<sup>58</sup> H écrit : *pūḥ pyāthor*.

<sup>59</sup> *Propāy* pourrait être mis pour *Prāḥ Pāy*, le Vent. Mais *ĕhmuōñ* ayant le sens de « commerce », on peut songer à *prapāy* « vendre en criant ».

<sup>60</sup> Le texte de A dit : *komḥāñ*, « secret, mystère ».

<sup>61</sup> Dix Faces, surnom de Rāvaṇa.

<i>mākh</i>	petit enfant (Fb, D)
	<i>tévodà</i> , vieillard qui a la foi (I)
<i>phalkūn</i>	<i>tévodà</i> (Cb, Fb, D)

Les déplacements quotidiens de Kròñ Pāli me furent oralement donnés par l'*àcār* Khlót d'Anloñ Romîet. D'après lui, le dimanche la tête est à l'Est, le lundi elle est au Sud-Est, et ainsi de suite jusqu'au samedi où elle est au Nord, la queue étant toujours exactement à l'opposé de la tête. Les textes, eux, parlent des pieds de Kròñ Pāli, toujours dans le secteur opposé à celui de la tête, et notent que l'officiant doit s'asseoir à leur pointe. Voici quels sont les déplacements de la tête durant la semaine <sup>62</sup> :

dimanche	E.	E.	E.	E.	N.
lundi	S.E.	S.E.	S.E.	S.O.	S.E.
mardi	S.	S.	S.	S.	S.
mercredi	S.O.	S.O.	S.O.	S.O.	S.O.
jeudi	O.	O.	O.	O.	O.
vendredi	N.O.	S.E.	S.E.	S.E.	S.E.
samedi	N.	N.	S.	N.	N.

Un *àcār* de Setbó m'a parlé de métamorphoses quotidiennes de Kròñ Pāli qui, le dimanche, prend la forme de Nāñ Òmà Phôvôdêi <sup>63</sup> ; on lui offre de la poudre et de l'huile. Lundi, Kròñ Pāli est Ęysëi Kmén <sup>64</sup> ; on lui présente du *lāč* et du miel. Mardi, c'est un *yāk* et on lui donne de la viande grillée ; mercredi, Kròñ Pāli prend la forme d'un bœuf, on lui présente de l'herbe tendre. Pour les jours suivants, l'*àcār* n'a pu retrouver quelles métamorphoses avaient lieu.

#### 4. Positions et formes de Prāḥ Phum

Le manuscrit Ieñ Ros indique les déplacements de Prāḥ Phum, que voici :

<i>čët</i>	tête à l'Est
<i>pissākh</i>	tête au Nord, face à l'Est
<i>čës</i>	tête au Sud, face à l'Est
<i>àsāth</i>	tête au Sud-Ouest, face au Sud
<i>srāp</i>	tête à l'Ouest, face au Sud-Ouest
<i>photrobòt</i>	tête au Sud, face à l'Ouest
<i>àsòč</i>	tête au Nord, face au Nord-Ouest
<i>kāděkh</i>	tête au Nord-Est, face au Nord <sup>65</sup>
<i>phalkūn</i>	il va en rond en aller et retour.

<sup>62</sup> De gauche à droite : *àcār* Khlót, textes B, F, C, H.

<sup>63</sup> Umā Bhāgavatī, l'épouse de Çiva.

<sup>64</sup> Ermite (ou Çiva) enfant.

<sup>65</sup> Le texte oublie *māksér* et *bòs*, passant directement à *mākh thom* pour lequel il ne donne pas d'orientation. Il indique une relation avec Prāḥ Thorni par deux phrases dont je ne vois pas la signification : *khè čët prāḥ phum prè tbón tou bór phdār prāḥ thorney*, « au mois de *čët* Prāḥ Phum tourne la tête vers l'Est honorer (?) Prāḥ Thorni » ; et : *khèh māk thom prāḥ phum prè tbón tóv tul knòñ truñ prāḥ thorney*, « au mois de *māk thom*, Prāḥ Phum tourne la tête aller saluer dans la poitrine de Prāḥ Thorni » (?).

En outre, le manuscrit énumère les métamorphoses journalières de Práh Phum, corroborées par un second document <sup>66</sup> :

« Le jour un <sup>67</sup> Práh Phum est Práh Rāč Kumà <sup>68</sup>, l'honorer avec bananes et canne à sucre.

Le jour deux Práh Phum est Òmàvotēiy <sup>69</sup>, l'honorer avec de la poudre de santal parfumée.

Le jour trois Práh Phum est un yākkhs, l'honorer avec du poisson et de la viande.

Le jour quatre Práh Phum est un tābās, l'honorer avec des instruments de retraite, du miel, du sésame, des haricots.

Le jour cinq Práh Phum est le Grand Ermite <sup>70</sup>, l'honorer avec du sésame, des haricots, de la nourriture de retraite.

Le jour six Práh Phum est un bœuf, l'honorer avec de l'herbe tendre.

Le samedi, Práh Phum est un rāčlosēi, l'honorer avec de la viande. »

On peut noter que les métamorphoses journalières de Práh Phum sont à peu près les mêmes que celles de Kròñ Pāli, les rapports de ces dernières avec les jours étant sujets à caution, puisque l'*āčār* était fort hésitant et, de son aveu même, avait une mémoire défaillante.

### 5. Les fosses des colonnes

Les déplacements de Kròñ Pāli, ceux de la *nāki*, conditionnent la position de l'officiant et la direction de la natte où il se place, le choix de la colonne première levée, l'orientation de ceux qui creusent les fosses des piliers, la direction où jeter la terre enlevée. Cela ne suffit point, car on met tout en œuvre pour que l'érection des colonnes se fasse dans des conditions heureuses.

C'est ainsi que les noms des hommes chargés de creuser les fosses, le bois du manche de leur *čab* <sup>71</sup> sont indiqués par certains traités :

Un homme nommé	Proṃ	tient un manche de	<i>lvā</i>	au Nord-Est
»	»	Tōl	»	à l'Est
»	»	Kēv	»	au Sud-Est
»	»	Pūth	»	au Sud
»	»	Péč	»	au Sud-Ouest
»	»	Prēi	»	à l'Ouest
»	»	Čān	»	au Nord-Ouest
»	»	Kāṃ	»	au Nord <sup>72</sup>

<sup>66</sup> Qui est le MCC. 47.005 (texte D).

<sup>67</sup> Dimanche. Les jours sont désignés nommément par D qui donne ici la métamorphose en *rāčphumonā* (?).

<sup>68</sup> Roi jeune homme.

<sup>69</sup> D : Òmmār Phòkkovottēi (= Umā Bhāgavatī), honorée par des fleurs, de l'huile parfumée, du santal (*kračēh duon čānt*).

<sup>70</sup> Mohā Eisēi, titre souvent donné à Čiva. D : *tabās rāčsēi*, offrir haricots, sésame, miel.

<sup>71</sup> Sorte de pelle dont le fer allongé est concave, sa partie supérieure formant un anneau du même diamètre, dans lequel on introduit un manche très court, les Cambodgiens piochant accroupis.

<sup>72</sup> MCC. 48.025.



Ou bien :

Un nommé	Proṃ	tient un manche de	<i>pnou ċrūm</i>	au Nord-Est
»	Sëittonà	»	<i>ċān</i>	à l'Est
»	Pūt	»	<i>lvā</i>	au Sud-Est
»	Moñkol	»	<i>rāċ pis</i>	au Sud
»	Kèv	»	<i>pó bày</i>	au Sud-Ouest
»	Krai	»	<i>kanthot prei</i>	à l'Ouest
»	Péċ	»	<i>rāċ réċ</i>	au Nord-Ouest
»	Mān	»	<i>ċā</i>	au Nord <sup>78</sup>

Les noms que doivent porter les hommes <sup>74</sup> sont évidemment propices, ou ont un sens particulier convenant à l'orientation. Proṃ signifie « frontière », et le Nord-Est est le secteur par où communiquent ciel et terre. Kèv signifie « joyau », Puth est le Buddha, Péċ signifie « diamant » ou « précieux ». Prëi « aimé, chéri » est remplacé dans le second texte par Krai, « puissant ». ċān, « lune » ou « santal », est le nom de l'homme qui tient un manche de santal, et il est probable que l'idée de lune est représentée dans le nom correspondant du second texte <sup>75</sup>. Au Nord se tient un certain Kām, « soutien » qui, dans la deuxième version, est appelé Mān, « avoir ».

Dans les deux listes les noms d'arbres se suivent dans le même ordre, sauf une permutation entre *ċān* et *phnou* <sup>76</sup>, indice probable que les divergences, qui portent avant tout sur les rapports entre bois et orient, sont dues à un décalage des points de départ sur la rose des vents <sup>77</sup>. J'aurais tendance à donner raison au manuscrit Ieñ Ros puisque le *phnou* est l'arbre de Çiva, qui est régent du Nord-Est <sup>78</sup>.

Les prescriptions sont probablement tombées en désuétude, car je n'y ai jamais entendu faire allusion et les documents relatant les coutumes en usage ne les mentionnent pas non plus.

Les trous qui reçoivent les bases des colonnes doivent être triangulaires ; les creuser quadrangulaires serait amener la mort <sup>79</sup>.

Durant que le sol est creusé, on observe – ou observait – les présages. Une personne portant un *sampōt* bleu, qui arriverait alors par le côté Ouest du

<sup>78</sup> Man. Ieñ Ros, où les noms des hommes sont précédés par l'appellatif A. Celui-ci n'est pas employé dans le texte H, identique, sauf que Sëittonà devient Sürt, *rāċ pis* devient *rāċ ċhpriés* et que le nom du bois est oublié pour le Nord-Ouest.

Dans E. K., p. 149, il est question de quatre hommes nommés Indra (Ēn), Brahmā (Prohm), Victoire (Ĉei) et Joyau (Kèv), les bois employés étant soit du *ċho ċntv*, « arbre d'Indra », soit du *rāċ*. M. BITARD pense que les hommes creusent tous ensemble le trou de la colonne principale ; mais il y a quatre *sasar kanlón* (terme que M. B. cite en note) et il s'agit ici de la ligne médiane des piliers. Quant à la colonne « des esprits vitaux » dont il est également question, la note montre qu'il s'agit de la colonne médiane (*sasar trun*) la plus proche du *hāb* de façade.

<sup>74</sup> Peut-être simplement pour la cérémonie, comme c'était le cas supra, p. 562.

<sup>75</sup> Sürt ou Sūrta représenterait le sanskrit *sita* qui veut dire « blanc, clair, brillant ».

<sup>76</sup> Les noms *ċċ pis* et *rāċ pis* désignant un même arbre ; *rāċ* et *rāċ réċ* ne correspondent peut-être pas.

<sup>77</sup> Pour plus de clarté, j'ai donné aux deux listes le même point de départ ; en réalité la seconde commence avec l'Est.

<sup>78</sup> Il est de règle de planter le *phnou* au Nord-Est de la maison, cf. infra, p. 595.

<sup>79</sup> MCC. 48.025.

terrain, présage la venue (?) du maître de la maison. Une personne vêtue d'un *sampôt* rouge, ou tenant des fleurs d'argent, annonce que la maison sera incendiée, si elle arrive par l'Est. Si un bipède ou un quadrupède fait irruption, ou si quelqu'un en apporte qui soit tué, le maître de la maison<sup>80</sup> aura de la fortune. En apportant du feu, on annonce des maladies nombreuses. Si un chien arrive par l'Est ou le Sud, on vivra dans le bonheur ; s'il pénètre par le Sud-Est, on ne vivra pas longtemps dans la maison. S'il arrive un chat, ou qu'on en apporte un, c'est un signe de prospérité mais aussi qu'un voleur viendra s'offrir à votre service et que l'on devra être sur ses gardes. Si une femme pénètre dans le terrain par le Nord-Est, on aura beaucoup de fortune<sup>81</sup>.

Les idées qui ont déterminé l'énoncé de ces présages ne sont guère difficiles à saisir. Le bleu est la couleur de Saturne, astre dangereux, et l'Ouest est le côté des morts. Le *sampôt* rouge et les fleurs d'argent figurent vraisemblablement le feu et les étincelles et c'est à l'Est que paraît le soleil, feu par excellence. La richesse, au Cambodge, consistait pour une grande part en animaux, d'où le présage sur leur apparition. Si le feu que l'on apporte signifie maladie, c'est sans doute à cause de la fièvre, si fréquente dans le pays. Le chat est associé à la maison, mais ses propensions au vol sont connues. Les raisons qui déterminent les présages sur l'arrivée d'un chien sont obscures. Quant au présage de fortune qu'est l'arrivée d'une femme, il est dû à ce que le même mot *srēi* désigne la femme et la Fortune.

Des pronostics peuvent également être déduits de ce qui est mis à jour pendant le creusage des fosses. Découvre-t-on de l'argile, on obtiendra le bonheur pourvu qu'on verse un peu de miel dans le trou. Si l'on voit du cuivre rouge, le maître de maison possèdera éléphants et chevaux ; des pierres présageant qu'il sera un homme riche ou puissant (*sēthēi*), du charbon ou du bronze qu'il sera malade, et si l'on voit de l'argent, il mourra. Une pierre précieuse est de très bon augure, tandis qu'un serpent présage que le propriétaire sera un *sēthēi*. Le *cho phlorñ*, « bois de feu », annonce l'incendie, le cuivre (jaune) le bonheur, le fer la mort, le *toñvā* les tourments et la mort<sup>82</sup>.

Je ne vois pas les raisons de ces pronostics, sauf pour le « bois de feu » où elle est évidente.

On a vu qu'à Siem Rāp étaient placées au fond des fosses des feuilles d'or et d'argent qui pouvaient être remplacées par des feuilles d'arbustes ayant la couleur de ces métaux précieux ; qu'à Prei Sampār on plaçait de l'argent dans les fosses, qu'on y déposait des feuilles de *phnou* et de *klèn koñ*, de *kantrók* à Čoñ Ek, des feuilles de *klèn koñ* et de *phnou* à Vāl Kandór. Les prescriptions des traités sont plus compliquées. Tel texte veut que soient mises dans toutes les fosses une feuille de lotus, une de *klèn koñ*, une de *bās*, une de *phnou*, une de *lvā*, une de *smēir*, une de *sanḍek bāy*, du paddy de la variété dite *nāñ kōñ* et

<sup>80</sup> L'expression *mēds phīāh* désigne aussi bien la maîtresse de la maison, ou le maître et la maîtresse à la fois : cette remarque vaut pour les pages qui suivent.

<sup>81</sup> MCC. 48.025. E. K., p. 152, donne des indications analogues, mais les associe à l'érection des colonnes.

<sup>82</sup> MCC. 48.025. On trouvera dans E. K., p. 149-150, une liste différente, avec quelques prescriptions rituelles. Je n'ai pas jugé utile de la reproduire ici.

du sucre blanc <sup>83</sup> ; tel autre dit qu'on doit absolument placer dans les fosses du paddy *kōñ* ou quelque objet portant le nom de *kōñ*, synonyme de richesse (une feuille d'arbre *slèn kōñ*, par exemple), ainsi qu'un morceau de courge, symbole de fraîcheur <sup>84</sup>. Suivant les pentes du terrain doivent être enfouis :

du bronze si le terrain est bas à l'Est ; cela donnera bonheur complet ;  
 du fer si le terrain est bas au Sud-Est : l'on aura esclaves, bœufs et buffles ;  
 du *nüp* <sup>85</sup> si le terrain est bas au Sud ; l'on aura titres et esclaves ;  
 des défenses d'éléphant <sup>86</sup> si le Sud-Ouest du terrain est bas : l'on aura prospérité et bonheur ;  
 des pierres si le Nord-Ouest est bas : l'on recevra du Roi des présents et vivra dans le bonheur <sup>87</sup> ;  
 des acides <sup>88</sup> et du sésame noir si le terrain est bas au Nord-Est : on aura chance, bonheur et santé <sup>89</sup>.

D'après un troisième document, selon que la partie basse est en tel ou tel secteur, on doit mettre sous les colonnes :

Si c'est à l'Est, du fer : on aura domestiques et troupeaux.  
 au Sud, de l'or : on aura de la grandeur.  
 au Sud-Ouest, de l'argent : on aura prospérité, bonheur.  
 à l'Ouest, du bronze : on aura le bonheur.  
 au Nord-Ouest, des gemmes : titre donné par le Roi et bonheur.  
 au Nord, deux fleurs : on aura le bonheur.  
 au Nord-Est : du plomb : on aura le bonheur <sup>90</sup>.

Trois des matières citées sont les mêmes qui, dans le premier texte, étaient de sinistres présages : bronze, cuivre rouge, argent. Il est possible que ces métaux soient utilisés comme contre-poisons magiques.

## 6. Erection des colonnes

Si, la plupart du temps, le choix des colonnes rituellement importantes est déterminé par la position du *nāk* lors de la construction, d'autres règles peuvent être suivies. A Tà kèv, les colonnes médianes <sup>91</sup> doivent être de quatre bois différents coupés dans l'ordre suivant : *phččk*, *rāñ phnom*, *sòkram* et *kakòh*, les colonnes de côté devant être taillées ensuite. On écrit les noms des bois sur quatre feuilles de papier, que l'on place dans une coupe lors de la cérémonie en l'honneur de Krōñ Pāli ; la maîtresse de maison prend l'une de ces feuilles, et la colonne ainsi désignée par le sort est « l'aînée ». On attache à sa « tête » une colonne d'insectes à laque et, le lendemain, on la dresse en premier <sup>92</sup>.

<sup>83</sup> MCC. 48.025.

<sup>84</sup> MCC. 48.028.

<sup>85</sup> Des cornes molles ?

<sup>86</sup> *Čè damrèi* : défenses avortées d'éléphant.

<sup>87</sup> Le texte n'indique rien pour le Nord.

<sup>88</sup> *Mčur*. Ce mot désigne les condiments acides, le suc de fruits acides.

<sup>89</sup> MCC. 48.006.

<sup>90</sup> MCC. 54.025. Le Sud-Est a été oublié.

<sup>91</sup> *Sdam* ou *kanlòn*.

Ailleurs, on fait subir au pilier dressé en premier un traitement spécial qui varie suivant l'année cyclique où l'on se trouve <sup>93</sup> :

L'année du bœuf, attacher un tronc de bananier, de *pōṇ*, cinq *kaṇṭōṇ* de riz cuit, (asperger) d'une timbale d'eau.

L'année du lièvre, envelopper le faite de feuille de *sēṇ prā*, de bananier et d'une pièce de tissu.

L'année du nāga, broyer sur la colonne des feuilles de benjoin, essuyer avec des feuilles d'agrumes.

L'année du serpent, attacher au faite une lanière de cuir longue d'une coudée et un empan, une feuille de *ēḍḍh*, une feuille de *ēār*, et faire une offrande de trois *kaṇṭōṇ*, bougie(s) et baguettes d'encens, avant de lever la colonne.

L'année du cheval, balayer trois fois la colonne de la cime à la base avec des feuilles de *sēṇ prā*, puis la dresser au moment où chante un coq.

L'année de la chèvre, (les morceaux de) trois troncs d'aréquiers mâles, deux feuilles de *ēār*, deux feuilles de gingembre, trois poignées de sable, doivent être placés dans la fosse.

L'année du singe, enrouler le matelas <sup>94</sup> et allumer trois bougies.

L'année du coq, mettre une étoffe dans la fosse et oindre trois fois d'huile la base de la colonne.

L'année du chien, mettre dans la fosse des fleurs, des feuilles de *smey*, du safran.

L'année du porc, mettre dans la fosse des feuilles de *phnou* et de *smēir* <sup>95</sup>.

Je ne saurais indiquer les raisons de ces prescriptions, mais elles doivent obéir à des principes de magie. En effet, les agrumes, *krōḷ*, dont on emploie les feuilles pour balayer la colonne en l'année du nāga sont redoutables, semble-t-il, aux crocodiles (qui sont des *nāḱ*), car on badigeonne de jus du citron à peau rugueuse les pirogues que l'on monte dans les lieux infestés par ces animaux <sup>96</sup>. On aura noté qu'à la colonne dressée en l'année du serpent, on attache une lanière de cuir qui pourrait être une image du reptile.

L'année à nom d'animal détermine également les textes sacrés à réciter <sup>97</sup>.

Lorsqu'au moment où sont dressées les colonnes un animal quelconque arrive sur le terrain, c'est le signe qu'on aura des domestiques des deux sexes ; si quelqu'un y apporte du poisson, cela présage des bœufs et des buffles pour le maître de maison, si l'on apporte du feu, c'est indice de maladies ; s'il arrive une

<sup>93</sup> MCC. 83.011. Un passage très obscur de E. K., pp. 145-146, est intitulé « choix des colonnes » mais il est impossible de savoir en quoi il y a « choix », et si je suppose que le rite précède l'érection des piliers, c'est uniquement à cause de la place du texte. Il y est dit qu'une vierge doit coller aux quatre colonnes médianes un papier ou une feuille de métal portant les noms de Diamant, Bonheur, Satari (?) et Brahmā, les colonnes étant respectivement enveloppées d'étoffe rouge, noire, jaune et blanche. Je crois comprendre que Brahmā et Diamant sont les colonnes *centrales*, avec Brahmā vers l'entrée, Bonheur étant en façade et Satari à l'extrémité opposée.

<sup>94</sup> En réalité, le texte n'est pas très explicite, mais il semble bien qu'une seule colonne soit en cause.

<sup>95</sup> Qui a servi durant l'offrande à Krōṇ Pāli ?

<sup>96</sup> MCC. 48.025, qui a omis les années du rat et du tigre ; il est seul à donner ces règles.

<sup>97</sup> Cf. R. A.

<sup>98</sup> MCC. 54.025 fait suivre les prescriptions relatives à l'érection des colonnes par la liste de ces textes, qui seraient destinés à conjurer les malheurs. La liste peut, néanmoins, n'avoir aucun rapport avec ce qui la précède, d'autant que les bonzes participent rarement au cérémonial de la construction. Par contre, l'usage de réciter tel ou tel texte sacré suivant l'année cyclique est fréquent, quoiqu'il y ait des divergences à cet égard ; cf. Cycle.

personnes vêtue d'un *sampôt* noir, le maître de maison mourra bientôt. Quand on lève les colonnes, il ne faut pas qu'elles déclinent vers l'Est, le Sud-Ouest ou le Nord-Est, ces trois directions étant celles d'où viennent bonheur, gloire, prospérité, longévité, fortune ; le maître de maison vivrait dans la misère et pourrait même mourir <sup>98</sup>. Selon un autre document, les colonnes s'inclinant lorsqu'on les dresse présagent le feu quand c'est vers l'Est, la mort du maître de maison si elles penchent vers l'Ouest, mais vers le Sud c'est la fortune. S'inclinant vers le Nord, elles présagent des querelles de famille, vers le Nord-Est, la chance et la fortune, vers le Sud-Ouest, beaucoup de chance, vers le Sud-Est, la mort et vers le Nord-Ouest, un grand pouvoir <sup>99</sup>. De plus, le document énumère les cas de chute de colonnes au moment où on les dresse : si elles tombent à l'Est, cela est propice ; au Sud-Est, il y aura incendie ; au Sud cela porte malheur ; au Sud-Ouest, les enfants seront malades. L'Ouest est une très mauvaise orientation qui amène la mort, au Nord-Ouest et au Nord correspondent les disputes, les malentendus. Au contraire, le Nord-Est est très propice ; qui vivra dans la maison sera entouré de serviteurs et servantes <sup>100</sup>.

Le maître de maison <sup>101</sup> mourra si l'un des tenons d'une colonne casse au moment où on la dresse ; de même si un corbeau, ou un vautour, vient se poser sur une colonne déjà debout pendant qu'on en lève d'autres <sup>102</sup>. Il est interdit de retourner une colonne qu'on a dressée, sinon le maître de maison serait très malheureux <sup>103</sup>.

Des stances doivent être récitées pendant qu'on remblait les fosses ; d'autres ont été dites quand on a ouvert la terre et quand on l'a enlevée <sup>104</sup>. Lorsqu'on remet la terre, on ne doit pas en faire glisser sous les colonnes, sous peine de maladie <sup>105</sup>.

#### IV. Entrée dans la maison neuve

##### 1. Rites locaux

Tant que l'on n'est pas solennellement « monté dans la maison neuve », *lòñ phtáh thmèi*, ni femme, ni bonze ne peut y entrer <sup>106</sup>.

<sup>98</sup> MCC. 54.025.

<sup>99</sup> E. K., pp. 150-151, concorde à peu près avec ce texte, sauf qu'il indique la chance pour le Sud-Est et dit ne rien savoir quant au Sud-Ouest. Pour l'Ouest, il donne la maladie, et particulièrement le choléra.

<sup>100</sup> MCC. 48.006.

<sup>101</sup> Pour éviter de constantes redites, j'ai écrit « maître de maison » mais il ne faut pas oublier qu'il peut aussi bien s'agir de la femme (qui, en fait, paraît être le véritable propriétaire de la demeure), ou des deux époux.

<sup>102</sup> MCC. 48.025. E. K., pp. 151-152, indique les pronostics à tirer suivant les directions quand, au cours de l'érection des piliers, apparaissent (je cite dans l'ordre donné) : vautour, serpent, tourterelle, arc-en-ciel, coucou, frelon, abeille, fausse-aigrette ou milan.

<sup>103</sup> MCC. 48.025.

<sup>104</sup> MCC. 54.025, qui donne ces formules.

<sup>105</sup> MCC. 48.025.

<sup>106</sup> L'interdiction faite aux femmes est absolue. Celle aux bonzes paraît moins générale ; elle est donnée par MCC. 48.009.

Le rite d'entrée ne présente pas d'importantes variantes locales et il est suivi dans ses grandes lignes, quoiqu'avec tout le faste nécessaire, lorsqu'un nouveau roi est installé dans son palais. Je ne décrirai pas la cérémonie royale <sup>107</sup> et, pour les coutumes populaires, procéderai, comme dans les chapitres précédents, en rapportant d'abord les renseignements de mes enquêtes personnelles, puis ceux que j'aurai pu trouver parmi les documents de la Commission des Mœurs et Coutumes du Cambodge.

J'ai vu deux fois une « montée dans la maison neuve » : pour l'inauguration de la demeure de ma servante Khim à Phnom Péñ, et pour celle de notre paillette de Văt Türk Thlà. Les voisins et amis de Khim firent trois fois le tour de la construction tenue à main droite puis, s'arrêtant au pied de l'escalier, interpellèrent l'*àcār* qui se trouvait à l'intérieur, disant qu'on venait de Lañkā, portant de nombreuses richesses pour le nouveau propriétaire. Le dialogue fini, tous montèrent. Des bonzes avaient été invités pour des récitations sacrées, mais ce n'est point obligatoire.

Pour notre demeure de Văt Türk Thlà, qui fut inaugurée le 24 décembre 1940, il fallait que la cérémonie fût fastueuse, et l'orchestre villageois avait été commandé. Lorsqu'il fut arrivé, l'on s'aperçut qu'on avait oublié le parapluie qui devait donner toute sa dignité au fils de l'*àcār*, qui personnifiait « l'homme riche de Ceylan ». Pendant qu'on le cherchait, ce personnage se revêtit du pantalon noir et de la veste qu'on m'avait conseillé de lui payer. Il lançait aux assistants mille plaisanteries, donnant grande importance à un carnet où il avait, disait-il, inscrit toutes les richesses qu'il apportait. Puis on s'aperçut qu'il lui manquait un chapeau, et cela aussi était nécessaire pour montrer sa richesse ; on le chercha de tous côtés et enfin, coiffé d'un feutre noir, abrité d'un parapluie, le « richard » fut prêt. La procession s'ébranla, orchestre en tête, « richard » suivant, puis moi-même et ma servante, mon mari et notre cuisinier, enfin les villageois qui portaient les objets ménagers, dont le fourneau qui avait été allumé.

Ayant accompli le triple *pradaksina*, toute la procession s'arrêta devant l'entrée, où l'*àcār* était installé sur le seuil. L'orchestre se tut et le « richard » s'écria : « Hé ! Monsieur de la maison ! » Il fallut plusieurs appels pour distraire de sa méditation le *lòk phitāh*. Alors s'engagea un dialogue auquel l'assistance et, particulièrement, le chef des ouvriers – qui était muni d'un gong – participait de temps en temps. Le riche Singhalais expliquait comment les *tévodā* lui avaient confié telles ou telles richesses, l'*àcār* lui disait à qui appartenait la maison. Cela se termina par un coup de gong et des vivats. Aussitôt, l'homme de Ceylan monta l'escalier. On voulut me faire suivre, mais le chat rituel avait été oublié. On l'eut bientôt et quand j'eus suivi, tous se bousculèrent pour monter.

Les bonzes, assis dans l'angle Sud-Ouest, attendaient. On nous fit installer, mon mari et moi, sur une natte, face à l'Est et tournant le dos aux moines, à l'*àcār* et au « richard », au plateau d'offrandes. Il est donc probable que notre place et notre orientation importaient plus que tout. L'*àcār*, le « richard » et les

<sup>107</sup> Voir GUY PORÉE et EVELINE MASPERO, *Mœurs et Coutumes des Khmers*, pp. 141-142.

ouvriers appelèrent les *tévodà*, puis l'*àcàr* continua son invocation, posant une part de mets préparés dans un bol qu'il aspergea de quelques gouttes d'eau. De mains en mains le bol fut passé jusqu'au pied de l'escalier, où l'offrande fut déposée. Puis on nous fit tenir ensemble, mon mari et moi, une coupe de cuivre où se dressait le *bày pralièrñ*, « riz cuit des esprits vitaux »<sup>108</sup>, pendant que l'*àcàr* murmurait ses prières. Cela faisait partie, paraît-il, des rites du *čan dai* tel qu'il se pratique pour le mariage, qui aurait dû se terminer par une ligature de fils de coton à nos poignets ; mais l'*àcàr* n'osa les accomplir en entier. La cérémonie se termina par les litanies des bonzes<sup>109</sup>.

Lorsqu'à Prei Sampār on inaugure une maison, les gens prennent paquets et ustensiles de ménage pour le *pradakṣiṇa*. Puis ils demandent à l'*àcàr* qui se trouve à l'intérieur, à qui est la demeure. Ils disent que le Roi de Chine apporte des présents, qu'il est suivi d'Argent, d'Or, de Pouvoir et d'Avoir<sup>110</sup>, et de deux femmes, Pierre Précieuse et Collier<sup>111</sup>, qui seront des serviteurs et des servantes. Une femme enceinte monte, tenant un chat. Elle est suivie d'un personnage portant un sac de riz décortiqué, et d'un autre portant un sac de paddy. Dans la maison a lieu le rite « d'attacher les bras », *čan dai*, des propriétaires.

A Dòm Rürs, on tourne trois fois autour de la maison en portant un rouet, un sabre et divers objets. Doit être présente une femme enceinte, appelée pour l'occasion Srëi Krüp Lākḥ, Femme de toutes les Vertus, qui doit porter un chat tricolore. On dit venir de Chine. On fait aux propriétaires le *čan dai*.

A Vāl Kandór, ayant fait le tour de la maison, l'on annonce à l'homme qui se trouve à l'intérieur, qu'on a fait naufrage, que l'on apporte de l'or, de l'argent pour le maître de maison. Puis on procède à la ligature des poignets des propriétaires. Ensuite, quelqu'un<sup>112</sup> frappe d'un maillet une colonne en criant : Victoire ! Félicité ! Bonheur !<sup>113</sup> ce à quoi l'assistance répond : Hô ! On procède ainsi trois fois.

Ceux qui inaugurent une maison de Sāk Sampou disent venir d'un royaume lointain, *nokor čhñai*. La ligature des poignets a lieu ; on se souvient aussi qu'il faut enfoncer un coin dans une colonne, mais l'*àcàr* étant absent, on ne peut me dire comment.

A Phum Prāḥ Thāt, le *pradakṣiṇa* est accompli par une femme enceinte qui tient un chat, et des amis portant divers paquets. On dit venir de Nokor Rāč Krürs<sup>114</sup> d'où l'on apporte de l'argent, de l'or, des richesses. On noue des

<sup>108</sup> Voir : C.A.E.V.

<sup>109</sup> J'ai donné la description de cette fête, car elle permettra de mieux se représenter les renseignements suivants. Mais, dans l'agitation et le bruit, beaucoup de détails m'échappèrent, et je ne pus revenir assez tôt sur les lieux pour les contrôler. Ainsi, du fil fut noué à la colonne de la *čnāñ phüäh*, où des offrandes avaient été attachées dans un *čram* : je ne sais quand cela se fit.

<sup>110</sup> Prāk, Mās, Bān, Mān.

<sup>111</sup> Kèv = cristal, gemme. Je n'ai pas écrit le nom donné pour Collier.

<sup>112</sup> Probablement le chef des ouvriers.

<sup>113</sup> Čei añ, suor añ, sòk añ.

<sup>114</sup> Rājagṛha.

fil de coton aux poignets de la *mé phtāh* et l'on attache (à une colonne) des insectes à laque en disant : Argent ! Or !

Les gens de Svày Sakhor prétendent venir de Nokor Òdar Kalò Tvip <sup>115</sup>. On noue des fils aux poignets du maître et de la maîtresse de maison ainsi qu'aux trois plus hautes colonnes.

Une femme enceinte portant un chat noir précède la procession des amis chargés de paquets, pour le *pradakṣina* que font les habitants de Trapāñ Rolúos. Ils disent apporter de l'or, de l'argent, du coton, etc., mais n'indiquent pas d'où ils viennent. Une fois montés, la cérémonie du mariage est accomplie. Ensuite, on attache une colonie d'insectes à laque à la colonne *čambāñ*. Pour cela, quelqu'un demande : « La colonne a-t-elle de la vertu ? » et l'assistance répond : « En vérité ! » <sup>116</sup> Ainsi trois fois. Puis on prend la colonie, on frappe trois fois d'un marteau la colonne, et l'on attache le nid d'insectes. Le même rite est accompli avec un coin qu'on enfonce au marteau.

Pour tourner autour d'une nouvelle demeure, les habitants de Setbó doivent porter un panier de paddy, un ciseau, *banlāk*, avec le maillet pour l'enfoncer, quatre *slà čom*, un bol de riz cru avec de l'argent et une bougie, enfin un sac pour paddy, dans lequel on a mis des briques et qui doit être déposé au pied de la *sasar kanlòn*. Une femme enceinte tient un chat. Le reste de l'assistance porte les ustensiles de ménage, meubles, valises, etc. L'*àčar* en charge demande s'il y a quelqu'un, et lorsqu'on lui répond, annonce qu'il est un *tévobòt* qui apporte toutes sortes de richesses. Puis on monte dans la maison, honore Práh Phum Práh Kàl <sup>117</sup>, et on attache des fils de coton aux poignets des propriétaires.

A Kien Svày Knòñ ceux qui accomplissent le *pradakṣina* disent venir de Nokor Rāč. On doit apporter dans la maison un « chat de toutes les vertus », *čhmà krúp lākh*, c'est-à-dire un chat de trois couleurs. On ligature les poignets des propriétaires en souhaitant bonne chance pour la maison.

A Sarikà Kèv, quelques personnes feignent de jouer aux cartes dans la maison. Les amis apportent aux propriétaires or, argent, etc., et ceux-ci nouent des fils de coton à leurs poignets, puis on leur fait de même <sup>118</sup>.

Pour leur *pradakṣina*, les habitants de Prék Lāp, portent des valises et un chat. Ils sont des voyageurs d'un pays riche qui cherchent une demeure et y apportent leurs effets. Le *čan dai* termine la fête.

Les habitants de Svày Črom arrivent en procession, portant des objets divers, soie, or, argent, enroulés dans des nattes. A la différence de tous les villageois que j'ai interrogés, ils ne tournent pas autour de la maison et engagent

<sup>115</sup> D. C. s. v. *Òttar* donne *Òttar Karò Tvib* comme une forme défectueuse de *Òttar Kuru Tvib*, nom d'un grand « continent » au Nord du mont Sénérú. Il s'agirait donc de l'Uttarakuru des textes de l'Inde. Comme les Cambodgiens de la campagne ont tendance à prononcer *lo* pour *ro*, je pense que j'ai mal entendu Karò-tvip. Dans MCC. 83.015, le porte-parole du cortège dit venir d'Uttara Kàro Thvip.

<sup>116</sup> *Sasar mán lākh* — *Mèn*.

<sup>117</sup> Ma note est peut-être fautive : il me semble qu'il doit s'agir de Práh Phum Práh Kar (et Práh Thorni).

<sup>118</sup> Ainsi en est-il lorsqu'on reçoit des voyageurs.



aussitôt le dialogue avec qui est à l'intérieur. Leur porte-parole dit venir de Kapēilophos Bórēi <sup>119</sup>, apportant or et argent. Une fois qu'on est monté, on noue des fils de coton écriu aux poignets du maître et de la maîtresse de maison qui, à leur tour, en attachent à l'homme de Kapēilophos.

Avant toute chose, les paysans de Čoñ Ęk montent dans la maison deux sacs de paddy qui sont placés à l'endroit où sera le grenier. Puis ils s'organisent en procession. En tête marche un homme qui tient un sabre, puis doivent suivre ceux qui portent : un panier de paddy dans lequel on a mis un marteau et un ciseau ; quatre *slà čom*, un bol de riz cru avec bougie centrale et quatre sous ; un rouet ; un chat tricolore. Il faut qu'il y ait dans la procession une femme enceinte de son premier enfant. Les trois tours faits, le porteur de sabre, qui personnifie le patron d'un bateau, appelle l'habitant de la maison, sans recevoir de réponse. Il appelle une seconde fois et l'*àčar* répond que le propriétaire dort, qu'il ne faut pas ainsi faire du bruit. Le navigateur appelle une troisième fois et le maître de maison paraît enfin, demandant ce qui se passe. Je viens de Nokor Rāč Krřh <sup>120</sup>, lui est-il répondu, et j'apporte de l'or, de l'argent... (etc.). Si vraiment vous apportez cela, dit le propriétaire, montez !

Une fois qu'on est entré, l'on noue du fil aux poignets du maître et de la maîtresse de maison, auprès de qui ont été placés un plateau de mets, de riz cuit, etc., après avoir appelé trois fois le bonheur sur eux. Ensuite, l'*àčar* attache des fils de coton aux colonnes. Puis il fait mine d'enfoncer le ciseau avec le marteau, demandant : « Est-ce bien ou non ? » L'assistance répond : « Pas bien. » Il recommence un peu plus haut, l'assistance répondant encore que ce n'est pas bien. Il recommence plus haut encore, et cette fois la réponse est : « Bien ! » Toute l'assemblée crie *yo hó!* par trois fois tandis que le ciseau est enfoncé. On me dit que ce rite est accompli pour empêcher que les revenants, *kħmòč*, viennent habiter la maison.

Un rouet, jadis, était indispensable à Saṃròñ Khàn Čoñ, mais actuellement il suffit de porter en *pradakšina* du paddy, les ustensiles ménagers, un chat. Puis s'engage l'inévitable dialogue, où le porte-parole des arrivants dit que son navire a coulé, qu'il vient de Nokor Rāč Krřh, qu'il a entendu dire que telle femme a fait construire une grande maison <sup>121</sup> et qu'on lui apporte en cadeau de l'or et de l'argent. Celui qui se trouve dans la maison demande : Est-ce du bon ou du mauvais or ? S'il est mauvais, vous ne monterez pas, s'il est bon, vous monterez. Mon or et mon argent sont très forts, très puissants, lui est-il répondu, ce sera bien pour la *měds pħiāh*. L'autorisation d'entrer est alors accordée. La maîtresse de maison et son mari ont revêtu leurs plus beaux atours : des fils de coton sont liés à leurs poignets ; le voyageur de Rājaḡṛha leur présente ses vœux de bonheur et leur fait don d'or et d'argent.

A Saṃròñ Thón la fiction est que l'on vient de Loñkà et que le bateau s'est « cassé » : l'on veut confier aux propriétaires des quantités de richesses. Des fils sont noués aux poignets des maître et maîtresse de maison.

<sup>119</sup> Kapilavastu.

<sup>120</sup> Rājaḡṛha.

<sup>121</sup> Ce détail confirme une hypothèse que je n'ai malheureusement pu vérifier par des enquêtes, selon quoi le véritable *měds pħiāh* serait la femme.

Doivent être portés, à Bā Phnom, le fourneau, la marmite, un rouet, un chat. On vient de Kadararô (?) Tvip. Une fois entré, l'on place entre les deux colonnes hautes dites *lvén ãn*, des bols de soupes, de riz, des gâteaux, mis sur un plateau à pied et agrémentés de baguettes d'encens, à côté d'une natte où l'on dispose un *sampōi*, une veste, un collier. Ce sont les offrandes à la *ñnān phtāh*. On invoque Prāh Phum, *ñnān phtāh*. Puis l'*àcār* attache aux poignets des propriétaires des fils de coton, avec le même cérémonial que pour le mariage.

Ce sont des messagers des dieux qui, dans le village de Krakor, viennent apporter leurs présents aux nouveaux propriétaires, à qui des fils sont noués après qu'on a attaché une colonie d'insectes à laque à la colonne principale.

Lorsqu'on est à Bārāy Lič, on doit faire face au « souffle de vie » pour commencer le triple *pradakṣina*. Une femme enceinte et un chat doivent faire partie de la procession. Quelqu'un doit interpellé qui se trouve dans la maison et quelqu'un répondre qu'il est couché, qu'il dort. A la troisième fois on dit venir d'une ville dont mes informateurs ne retrouvent plus le nom, qui est ancien. Tous montent présenter les paquets apportés, ajoutant qu'ils amènent femme(s) et serviteur(s). On procède au *ñān dai* en faisant face au « souffle de vie » et noue des fils à la colonne principale.

Les villageois de Čorñ Türk représentent des gens venus d'Òdar Kolor Tvip. On noue des brins de coton aux poignets des propriétaires et aux quatre colonnes principales qu'on nomme Avoir, Puissance, Vigueur et Bonheur <sup>123</sup>.

A Prei Kantien, c'est Prāh Ĕn (Indra) qui envoie des présents, c'est de sa part que l'on offre or et argent aux propriétaires. Puis celui, ou ceux, qui les ont apportés, attachent aux colonnes des fils de coton, disant qu'auparavant elles habitaient la forêt, mais que maintenant elles doivent protéger la maisonnée et lui donner la richesse <sup>123</sup> ; des liens ont été préalablement noués aux poignets des propriétaires.

A Thnāl Čei, un chat tricolore doit faire partie de la procession. Si l'on peut se procurer certain animal sauvage que je n'ai pu identifier <sup>124</sup>, on amènera de grandes richesses dans la maison. Les visiteurs viennent de Nokor Òdar Kaló Tvip. Quand on est entré, on procède à la cérémonie du mariage et l'on noue ensuite du fil de coton aux colonnes principales.

Une informatrice de Siem Răp m'a dit qu'en cette ville on invitait des bonzes la veille de l'inauguration et, si l'on en avait les moyens et le désir, on offrait à ses concitoyens des spectacles, tel le théâtre d'ombres. Pour la montée, on place l'escalier dans la direction propice. De nos jours, on ne s'occupe plus comme jadis d'avoir en procession un chat porte-bonheur. On n'engage plus un dialogue comme naguère, où il avait lieu entre deux vieillards, qui se trou-

<sup>123</sup> *Mān, bān, koñ, sđh*.

<sup>123</sup> J'ai gardé le pluriel que j'avais employé pour mes notes, mais il ne s'agit peut-être que d'une colonne, celle où loge la *mñān phtāh*, à qui me paraît s'adresser le discours.

<sup>124</sup> Je n'en ai pu saisir le nom et la description n'était pas suffisamment claire pour m'aider, mais il m'a semblé que ce devait être soit une civette, soit plutôt une mangouste. Ce dernier animal est, dans la tradition indienne, le symbole de Kuvera, le dieu de la richesse.

vaient dans la maison, et le couple de propriétaires, qui disaient chercher la demeure d'Une Telle et d'Un Tel (en déclinant leurs noms). Les vieillards répondaient que c'était bien la maison cherchée. Nous venons de loin pour l'habiter, disaient les propriétaires, et les vieux répondaient qu'ils en étaient les gardiens et allaient la quitter. A la colonne choisie est attaché un *čram*, qu'on remplit d'aliments en appelant la *mnān phtāh* pour qu'elle vienne manger et apporter le bonheur.

Les habitants de Pradāk tiennent également à inviter des bonzes pour la récitation de *mantra*. La procession varie un peu suivant les gens, mais doit comprendre trois chats, du paddy, des clochettes de bœufs qu'on agite au moment de monter, toutes sortes d'objets tels que vêtements, nattes, etc. On place un *dēn*, sorte d'herminette, ou plutôt son fer, sur le panier de paddy : symbolisant le fer, il remplace, au besoin, tous les instruments de métal dont on pourra faire usage et qui n'auront pas été portés en cortège. Le chef des ouvriers est en tête de procession, et des gens qui se trouvent dans la maison – ils peuvent être deux, trois ou cinq, mais aucune femme ne doit être parmi eux – l'interpellent pour savoir d'où il vient. J'amène ma suite pour venir habiter cette maison, qu'on m'a dite bien construite, très belle, semblable à un palais (*phimān*) et j'apporte tels et tels objets, répond-il. S'il est vrai que vous apportez tout cela, montez ! lui dit-on. Alors, on entre dans la maison, où l'on accomplit un *sēn* pour avoir le bonheur. On noue des fils de coton aux poignets du mari et de la femme, ainsi qu'à la colonne de la *mnān phtāh*, disant alors qu'on lie Prāh Phum<sup>125</sup>. On a mis un *čram* à l'une des *sasar kanlōn* : on y attache les fils, on y met des aliments, une bougie et des baguettes d'encens allumées en demandant à la *mnān phtāh* de venir et d'apporter le bonheur. L'*àčār* qui me renseignait ignorait ce qu'était exactement la *mnān phtāh*.

A Thnól, le chef de la procession appelle par trois fois ceux qui se trouvent dans la maison et qui ne doivent pas avoir de femme parmi eux. Il vient de Nokor Rāč Krūh. Dès que l'on est monté, l'on accomplit le *čān dai* ; en outre, on attache du coton au faite de l'escalier et à la *sasar kanlōn* que doit habiter la *mnān phtāh*. Là est placé un *čram* et, en nouant les fils on dit : Que Prāh Phum nous protège, nous donne toutes sortes de bonheurs, argent et or en quantité. La *mnān phtāh* et Prāh Phum sont la même chose.

Dans le village de Pisēi (Cochinchine), l'assistance se charge de toutes sortes de paquets, valises, nattes, oreillers, etc. mais un chat n'est pas indispensable. Tout en tournant autour de la maison, l'on en vante les qualités. Ceux qui se trouvent à l'intérieur interpellent ceux qui sont à l'extérieur et qui disent venir d'un pays lointain, posséder beaucoup de bateaux chargés de richesses et chercher un endroit où mettre celles-ci. Voyant une maison neuve, ils les confient à ses habitants. Les gens qui se trouvent à l'intérieur s'émerveillent et invitent les étrangers à monter. Une fois qu'ils sont entrés, on attache des fils aux poignets des propriétaires. Les offrandes qui ont été préparées pour la cérémonie reviennent aux ouvriers. S'il arrive qu'ils soient mécontents, ils peuvent ficher un clou dans l'une des grandes colonnes et en

<sup>125</sup> *Čān Prāh Phum*.

casser la tête. Khim me raconte l'histoire d'un *mé cān* (chef des ouvriers) qui, par suite d'un malentendu, s'était fâché. Il se repentit et fit changer la colonne où se trouvait le clou, mais il mourut après, parce que le *yāk* patron des *mé cān* s'était retourné contre lui.

## 2. Variantes

Lorsqu'on me décrivait les rites d'inauguration, seuls m'étaient rapportés les détails considérés comme essentiels. D'autres peuvent avoir été oubliés, mais les quelques documents dont je vais reproduire les descriptions montrent que l'on ne dut pas omettre les faits les plus importants.

L'un de ces textes envoyés de Čuk (Kampöt) donne une longue énumération de ce que l'on porte en cortège, qui est intéressante car elle comprend, avec des offrandes, tout ce qui fait la richesse du paysan cambodgien. Ont été réunis : un plateau de mets, un plateau de sucreries, un sac de paddy, un sac de riz, des légumes, des fruits, un métier à tisser, des instruments agricoles (couteles, faucille, corbeille, etc.), des effets d'habillement (*sampöt*, vestes, une malle, un chapeau, un parapluie, des bijoux et des objets en argent), des produits pour la toilette (huile, poudre, miroir, peigne, ciseaux, rasoir), la literie (nattes, matelas <sup>126</sup>, oreillers, moustiquaires), chiques de bétel, cigarettes, service à bétel, coupe supportant le *bây praličn*, une pierre, un chat. Les assistants portent chacun l'un de ces objets et font la triple circumambulation de la maison. Dans celle-ci, des vieillards sont installés qui demandent d'où l'on vient si nombreux que l'air est rempli de voix. Nous venons de loin, répond-on, et nous apportons des bijoux... (etc.)... car nous avons entendu dire qu'il y a par ici une maison vacante. Nous voudrions nous y installer dans le bonheur, le pouvons-nous ? A quoi les vieillards acquiescent, et tous montent. Lorsqu'on est installé, des offrandes sont présentées aux ancêtres et à Prāḥ Phum. Puis on met au maître et à la maîtresse de maison des bracelets de coton humecté d'huile et frotté de poudre, en formulant des souhaits de bonheur et de prospérité. La nuit venue, des bonzes viennent réciter des textes. L'inauguration doit avoir lieu un jour propice <sup>127</sup>.

Un informateur de Phnom Péñ écrit que, le temps faste ayant été déterminé, la coutume est de faire entrer en premier dans la maison un chat, un rouet, une moustiquaire, un arc, une natte et un coussin, qui sont des objets de bonheur, les autres objets, d'importance secondaire, devant être portés après eux en procession. La triple circumambulation faite, l'on accomplit ainsi l'*ḍbbakēč* : « Hé ! les gens d'en-haut », demande-t-on, « cette maison a-t-elle des propriétaires ? » De la maison vient cette réponse : « Les propriétaires ne sont pas encore venus habiter ici, nous ne sommes que les gardiens. » La procession demande à savoir le nom des propriétaires, et l'on répond que c'est Un Tel et qu'Une Telle est son épouse. D'en bas on dit : « Je suis Un Tel et Une Telle est mon épouse », à quoi les gens qui sont à l'intérieur demandent quelles preuves peuvent en être données. « Je n'ai que des mérites et les dieux

<sup>126</sup> Il s'agit de matelas minces que l'on peut rouler.

<sup>127</sup> MCC. 48.008.

m'ont donné des gemmes <sup>128</sup> pour capital » leur est-il répondu. Les « gardiens » reconnaissent la validité de ces preuves et rendent la maison à ses propriétaires ; lorsqu'ils y habiteront, l'or affluera comme si quelqu'un l'y versait, l'argent viendra comme si on l'y entassait, et ils connaîtront bonheur et prospérité <sup>129</sup>.

Un autre informateur, de Tbón Khmũm (Kõmpoñ Ćam), donne une longue liste des objets qui doivent être portés en procession : chat, rouet, égréneuse, tige de *trãn* utilisée pour carder le coton <sup>130</sup>, sac de paddy, sésame, *sandèk*, de préférence *sandèk rãc mãs* « pois (ou haricot) roi d'or », fourneau, marmite à riz, marmite à soupe, vaisselle, natte, oreiller, moustiquaire, vêtements dans un sac, deux couteaux dont un *phkãk sam an*, boîte à bétel ou *thãn rôn*. Le cortège vient d'Öttaro Kãro Thvip ; il apporte des pierreries, des bracelets, de l'or et de l'argent, des *sampõt*, vestes et écharpes. Il amène une Femme Gemme (*srëi kèu*), celle-ci étant la maîtresse de maison qui, parée jusqu'aux ongles, marche dans la procession. Une fois entrés, le maître et la maîtresse de maison sont bénis par l'officiant, qui leur noue au poignet des fils de coton et qui donne au maître de maison le chat, disant : « Voici un chat accompli, et votre femme est une femme-gemme. » Au moment de l'offrande qui précède les bénédictions, on invoque la *cinãn phitãh* et l'on place dans le *crãm*, qui le jour même a été attaché à la colonne de *lvên cãn*, un miroir, un peigne, de la poudre et du safran <sup>131</sup>.

Dans le *sròk* de Prei Ćho, on doit se munir d'un chat et d'un coq d'appeau pour entrer dans une maison neuve. Jadis, on veillait à ce qu'ils fussent accomplis (*krũp lãk*) ; de nos jours on ne s'en occupe guère. Si l'on possède ces animaux, il suffit de les emmener dans la nouvelle demeure. S'ils sont empruntés, il faut les garder trois jours dans la maison neuve, puis leur mettre de l'huile et de la poudre parfumée avant de les rendre à leur possesseur, à qui on demande de formuler des bénédictions pendant qu'on attache des fils de coton blanc au poignet du (ou des) propriétaire(s) de la nouvelle maison <sup>132</sup>.

Dans le *sròk* de Kañcrieč (Prei Vên), le cortège – où figurent un chat et un rouet – interpelle par trois fois un vieillard, qui se plaint d'être dérangé à l'heure où il dort. Lorsqu'il apprend qu'on veut lui offrir or, argent, gemmes, domestiques, bœufs, buffles, chevaux et éléphants, il souhaite bienvenue, et tous montent. Une fois dans la maison, des vieillards invitent le maître et la maîtresse de maison à se prosterner côte à côte, comme pour un mariage ; des fils de coton leur sont noués aux poignets, puis un *acãr* récite le *moñkol cãkravãl* pour conjurer le malheur <sup>133</sup>.

Ailleurs dans la province de Prei Vên, un homme richement vêtu <sup>134</sup>

<sup>128</sup> Ne pas oublier que les trois termes du credo bouddhique sont appelés les Trois Joyaux.

<sup>129</sup> MCC. 48.011.

<sup>130</sup> Les régions de la province qui sont en bordure du Mékong sont cultivatrices de coton et en fabriquent des couvertures connues.

<sup>131</sup> MCC. 83.015.

<sup>132</sup> MCC. 96.027.

<sup>133</sup> MCC. 48.029.

<sup>134</sup> Portant en jupe un *phãmũon*, paré de chaînes d'or, coiffé d'une écharpe en turban. On porte d'habitude disposé en une sorte de culotte le *phãmũon*, tissu de soie



Photographie Guy Porée

Vât Athvâr. Offrandes à Krõn Pâli. Au centre du *pê* posé sur un plateau de cuivre, image en farine de Prâh Thorni se tordant les cheveux. Masqué en partie par le plateau à pied portant les assiettes de dessert, un *phîl* en cuivre contenant l'eau de *sambuor*, avec bougie collée sur le bord. Devant l'oreiller couvert d'une étoffe blanche, assiette avec bananes et *nom ansòm*. A côté, *slà thor* piqué de 3 baguettes d'encens. Contre l'oreiller, sur une étoffe repliée, l'*anîkar ðei*.



a



b

Photographies Guy Porée

a) Vāt Pō Bantāy Čei (Siem Rāp). Cérémonie en l'honneur de Krõñ Pāli. Pendant la récitation des stances en pāli, l'image de Práh Thorni sur le *pē* est arrosée d'eau parfumée. La « tête » de la natte touche la fosse où le *pē* sera enterré.

b) Vāt Athvār (Siem Rāp). Cérémonie en l'honneur de Krõñ Pāli.

dirige le cortège formé de fillettes et de garçonnetts tenant une boîte à bétel, un chat, un rouet, des tambours, et d'autres objets. Après chaque tour de la maison, l'homme appelle le propriétaire, mais ceux qui sont à l'intérieur, feignant d'être absorbés par une partie d'échecs, poussent des exclamations de *ðk hā* (échec !). A la troisième fois, les joueurs demandent qui les appelle. Nous venons d'Òttaro Karotvib, leur est-il répondu ; ayant appris la construction d'une maison neuve, nous apportons bijoux, bâtons précieux <sup>135</sup>, corne pourrie <sup>136</sup>, placenta de chat <sup>137</sup>, cœur de bois de *rokàr*, corne de rhinocéros, et beaucoup de serviteurs, hommes et femmes ; mais nous voudrions voir la « qualité de la femme de bien » (*lākh srēi cār*). Le chef de cortège est invité à monter. Dès qu'il est entré, il demande à voir « la qualité de la femme de bien ». Vraiment on ne sait où elle se trouve, lui est-il répondu. Il feint de chercher partout, aperçoit un morceau de laque (*lākh*) collé sur une colonne médiane. D'une voix apeurée, il appelle le(s) maître(s) de maison ; il se protège les yeux de la main ; puis cueille la laque pour l'offrir au(x) propriétaire(s). Alors, faisant s'asseoir côte à côte le mari et la femme, il les asperge d'eau tout en prononçant des paroles de bénédiction <sup>138</sup>.

Dans le *srðk* de Tràh (Tàkèv), on attribue l'origine de la cérémonie d'inauguration à trois riches commerçants de Sàmbòk Sàmbór nommés Sòk, Mās et Prāk <sup>139</sup>, que l'on invite « en signe de prospérité » quand on a fini de construire. Une procession, qui doit comprendre un chat tricolore, une femme accomplie, deux jeunes vierges, et des gens portant des instruments de tissage, une pierre, un coco, un couteau, une armoire, une valise, etc., tourne trois fois autour de la maison. Au premier tour, lorsqu'on interpelle le propriétaire, il reste silencieux ; au second tour, il répond en demandant qui l'appelle et, comme il est occupé à jouer aux échecs, dit : *yok tuk kāt yok sēh bān*, qui peut s'interpréter de plusieurs façons <sup>140</sup>. Au troisième tour, quand on l'appelle, il demande qui sont ces gens qui apportent de volumineux présents. Nous venons d'un pays lointain, lui répond-on, nous sommes naufragés, et nous vous demandons

aux reflets changeants, la chaîne et la trame étant de nuances différentes ou de couleurs contrastées.

<sup>135</sup> Peut-être s'agit-il d'objets ainsi nommés, en feuille de palmier à sucre, employés pour certains rites d'exorcisme.

<sup>136</sup> *Kðy pūk*. D. C. définit *kðy* par « corne de rhinocéros » ; pourrie (*pūk*), la corne est chose remarquable, voir infra, note 159. D'après divers indices, la corne de rhinocéros me paraît amener ici la fertilité.

<sup>137</sup> Voir infra, p. 589.

<sup>138</sup> MCC. 48.028.

<sup>139</sup> Bonheur, Or, Argent.

<sup>140</sup> Mot à mot : « prendre bateau couper prendre cheval couvrir ». Les Cambodgiens nomment « bateau » et « cheval » les pièces d'échecs qui, pour nous, sont la tour et le cavalier. Les gens de la procession sont des naufragés qui amènent leurs biens avec eux, et il y a certainement ici une série de jeux de mots à valeur magique. Nous avons vu à propos de l'escalier un exemple de calembour entre *sēh* « cheval » et *sēs* « reste, surplus, surabondant ». Il peut y avoir jeu de mots pour *bān*, « couvrir, masquer », et *bān* qui signifie à la fois « bât » et « port de mer » ; par ailleurs, *kāt*, « couper » ou « séparer », est pris avec la valeur de « aller directement » lorsqu'il s'agit d'une route, d'un bateau, et peut, de plus, signifier « se décider, déterminer ».



l'hospitalité pour nos biens. Le patron acquiesce, et l'on bat le gong et le tambour en signe de joie <sup>141</sup>.

Dans le *sròk* de Prei Krabàs (Tàkèv), boîte à bétel, natte, oreiller, chat, paddy et riz sont transportés en cortège. La triple circumambulation faite, on monte dans la maison, où sont préparés les mets, les vêtements posés sur des coupes, et les fils de coton rituels. Une fois l'offrande faite par trois fois <sup>142</sup>, des fils sont noués aux poignets du maître et de la maîtresse de maison. Puis un homme désigné pour son éloquence vient, tenant un ciseau et un marteau, se placer debout près de la colonne choisie. Il y indique un point et demande s'il pourrait là faire un trou capable de contenir tous les biens de la maison. Sur une réponse négative, il montre un point plus élevé, pose à nouveau sa question, qui reçoit encore une réponse négative. Il recommence plus haut encore et, cette fois, on crie : « Victoire ! Félicité ! » Le trou est capable de contenir les biens des maîtres de maison, leur portera-t-il bonheur ? demande l'homme. Quand on lui répond par l'affirmative, il désire savoir ce qui servira de témoin, et tous se mettent à crier. L'homme prend alors, pour l'attacher à la colonne, une colonie d'insectes à laque (*lākh cūm kralān*) puis interroge : comment à cet endroit s'appellerait la laque (c'est-à-dire la qualité) ? La qualité de ruine, répond-on. Plus haut, il lui est répondu que cela serait le terme de la fortune (*còc lākh*), mais plus haut encore, que c'est la totalité de la fortune (*kròb lākh*) et tous crient : « Victoire ! Félicité ! » A ce moment, la colonie d'insectes est attachée à la colonne au moyen de fils de coton passés dans une bague d'or <sup>143</sup>.

A Tàkèv même, en attendant le moment propice, on allume un feu sous la maison et place dans le *lvén cān* un rasoir et une timbale d'eau. Le moment venu, l'*àcār* et des vieillards s'installent près du seuil et demandent à ceux qui font la triple circumambulation pourquoi ils transportent chat, rouet, dévidoir... Nous cherchons une maison neuve et possédons de la corne pourrie (*kòy pūh*), du placenta de chat ; nous, nous voulons savoir qui est propriétaire de cette maison. Le dialogue est formulé trois fois, puis le maître de maison monte, allume des bougies et des baguettes d'encens qu'il pique un peu partout, asperge d'eau le fourneau pour conjurer le malheur, et demande à sa femme d'allumer le feu pour avoir le bonheur dans la cuisine <sup>144</sup>.

Toujours dans la province de Tàkèv (dans Prei Krabàs), la personne qui se trouve en tête de la procession porte un chat qui « a de la qualité » (*mān lākh*) ; dans le dialogue habituel, on apprend que les gens du cortège débarquent d'une jonque et, ayant entendu dire qu'Un Tel et Une Telle ont construit une grande et vaste maison, leur apportent des richesses. Puis on monte, et pose le paddy au Nord-Ouest, le chat et les divers objets dans le *lvén cēi* <sup>145</sup>. Des

<sup>141</sup> MCC. 48.009.

<sup>142</sup> L'auteur ne dit pas à qui cette offrande est destinée, ni comment elle se fait.

<sup>143</sup> MCC. 38.002. L'informateur spécifie qu'avant de nouer les fils, on ne fait pas, comme pour nouer des liens aux poignets, les gestes qui, d'une part, écartent le malheur et, d'autre part, ramènent vers l'intéressé les esprits vitaux.

<sup>144</sup> MCC. 25.003.

<sup>145</sup> Sans indication sur le sens du terme.

liens sont formés aux poignets des maîtres de maison, auxquels on offre ce qui vient d'être apporté <sup>146</sup>.

Selon un autre texte, on aurait, dans la région de Svày Rieñ, coutume de placer au moment de l'inauguration le fourneau à l'Est, un parasol (ou parapluie) au Sud-Est, du riz et une marmite au Sud, les bonzes qui récitent des *mantra* au Sud-Ouest, de la ramie et sa fibre à l'Ouest, de l'ivoire et des objets de fer au Nord-Ouest, du paddy et des corbeilles au Nord, une femme enceinte, un chat, des objets en cuivre (jaune) et en cuivre rouge au Nord-Est, la literie et les armes au Centre. L'orientation des objets ne serait à observer que durant la cérémonie <sup>147</sup>. Si les informateurs font rarement allusion à semblable coutume, elle est spécifiée par les traités. On peut ainsi lire que, pour une maison ordinaire comme pour une construction royale, on doit choisir, pour apporter les présents, des femmes dont le nom est signe de prospérité ou, sinon, les baptiser ainsi pour l'occasion : Fortune portera un vase en bronze, Gemme une boîte de bétel, Félicité des parures, Faisceau la literie, Joyau les défenses d'éléphant, Victoire les bijoux et objets d'argent <sup>148</sup>. Une fois dans la maison, les objets doivent avoir des emplacements précis : le fourneau à l'Est, une ombrelle *tan yur* au Sud-Est, du riz et du tabac au Sud, des plumes de paon et une pierre dite *thmà bas thnàm* au Sud-Ouest, une image du Buddha à l'Ouest, une cruche d'eau neuve (?), une défense d'éléphant, du fer au Nord-Ouest, une corbeille de riz *kon* au Nord. La femme enceinte doit être assise au Nord-Est, et au centre de la maison doivent être mis les matelas, les nattes et les armes <sup>149</sup>. Un autre texte veut que, suivant la direction par où se fait l'entrée dans la nouvelle demeure <sup>150</sup>, ce qui doit y pénétrer en premier varie. Ce doit être la maîtresse de maison quand on entre par l'Est, et l'on obtient ainsi la puissance. Pour une arrivée par le Sud ce doit être un chat, qui amène la chance ; par le Nord une femme enceinte, et l'on aura dignités et fortune. Pour le Nord-Ouest, il faut d'abord du lait de vache <sup>151</sup> et de l'alcool, grâce à quoi l'on aura bonheur et fortune ; il faut aussi du lait de vache quand on arrive par le Nord-Est. Afin de conjurer le malheur, acquérir fortune et dignités, il faut placer au milieu de la maison une défense d'éléphant, une feuille de lotus et de l'herbe dite *smau čon kràs* <sup>152</sup>.

<sup>146</sup> MCC. 96.026.

<sup>147</sup> MCC. 83.003.

<sup>148</sup> Sěrei, Rotana, Suos, Kañ, Kèv, Čei. Il manque la porteuse de chat et celle qui, dans les rites royaux, porte une courge *traldě*, symbole de fraîcheur.

<sup>149</sup> MCC. 48.003. Un autre extrait du même traité donne une liste un peu différente, mettant une conque et les bonzes au Sud-Ouest, la ramie à l'Ouest ; on peut, après la cérémonie, placer les objets où l'on veut (MCC. 48.004).

<sup>150</sup> Dans les rites du mariage, pour que le jeune homme puisse entrer en faisant face au « souffle de vie », on place un escalier provisoire à l'endroit requis. Peut-être s'agit-il ici d'une coutume analogue, qui semble également suivie à Siem Răp (supra, p. 581).

<sup>151</sup> Ceci prouve l'ancienneté, au moins relative, du texte.

<sup>152</sup> MCC. 48.018.

### 3. Interprétation

Les cérémonies qui viennent d'être décrites suivent quelques principes très simples. Ce sont des dieux qui envoient leurs présents aux nouveaux propriétaires, ou des personnes venues de pays particulièrement propices et que le sort amène au bon moment avec leurs richesses. Ils viennent de Laṅkā, centre religieux du bouddhisme du Petit Véhicule, de Kapilavastu, ville qui vit naître le Buddha, ou Rājagṛha, une des villes saintes du bouddhisme. Ils viennent de Chine, et l'on sait que les Chinois sont riches. Ils viennent de pays lointains et donc amènent, doit-on penser, des présents rares.

Certains informateurs appellent *ḍbbakḥḥ* le dialogue qui doit s'engager entre les gens qui sont à l'intérieur de la maison et ceux qui sont dehors. Le mot est employé pour toutes sortes de dialogues – dont les demandes et les réponses, très souvent, sont faites par la même personne – à résultat magique. Ainsi, lorsqu'on veut prendre, en tout ou en partie, une plante médicinale, on fait l'*ḍbbakḥḥ* en demandant à la plante permission de s'en servir, et en répondant pour elle que la permission est accordée, que l'on guérira. Ainsi l'on fait un *ḍbbakḥḥ* lorsqu'on veut s'approprier, par exemple, des sous mis parmi des offrandes abandonnées, en demandant que les génies accordent ces biens à un pauvre homme et en répondant pour eux de les prendre. Les dialogues engagés entre les « gardiens » de la maison et ceux qui se trouvent à l'extérieur me semblent donc être destinés à obtenir des génies, ou esprits, qui pourraient s'y être logés, leur consentement pour que les propriétaires puissent y demeurer en paix. Il est évident que si l'on se présente chargé de mérites, pourvu par les *tévodà* d'incomparables joyaux, qui sont peut-être les Trois Joyaux du bouddhisme, les génies sont dans l'impossibilité de refuser, pas plus qu'ils ne peuvent renvoyer des gens qui viennent de Kapilavastu, Rājagṛha ou Laṅkā.

On aura noté que ceux qui se trouvent dans la maison commencent par ne pas entendre ceux qui les appellent du dehors. Il faut les appeler par trois fois. Tripler une prière ou un geste est habituel au cours des rites cambodgiens, et je ne pourrais, n'ayant point fait de recherches à ce sujet, en affirmer la raison ; cependant, le nombre trois représente, pour beaucoup de Cambodgiens, le passé, le présent et le futur, et le rite serait ainsi rendu valable pour tous les temps<sup>158</sup>. Mais on ne doit pas uniquement attribuer au souci de répétition le refus d'écouter opposé par les occupants, car alors tout le dialogue devrait être prononcé trois fois. Je crois, pour ma part, que l'on force magiquement les esprits à se montrer propices. La magie joue un grand rôle dans les cérémonies d'inauguration. Si l'on donne à des jeunes filles, pour qu'elles entrent dans la demeure, le nom d'Avoir, de Pouvoir, d'Or, etc., c'est qu'avec elles la richesse, la puissance, l'or et l'argent entreront véritablement ; de même si l'on baptise ainsi les colonnes, c'est que la demeure sera véritablement soutenue par

<sup>158</sup> Certains Cambodgiens voient en trois le symbole des Buddha du passé, du présent et du futur, d'autres veulent que le nombre représente le Buddha, la Loi et l'Assemblée. Pour des rites anciens, la triade pourrait être Brahmā, Çiva et Viṣṇu.

la richesse, la puissance... En s'émerveillant des « présents » que la procession apporte, on fera que les biens afflueront.

Une idée semblable fait à n'en pas douter que, souvent, des vieillards doivent se trouver dans la maison où l'on va monter : comme eux, ceux qui viendront demeurer là parviendront à la vieillesse. De même, la femme enceinte amène la fécondité pour le couple <sup>154</sup>. C'est la raison pourquoi l'on attache à une colonne une colonie d'insectes à laque <sup>155</sup>, ces animaux étant très prolifiques ; de plus le mot pour désigner la laque, *lāk*, est homonyme, ou presque, du mot qui signifie perfection ou prospérité, *lāk* <sup>156</sup>. Pour certains, le *lākh cūm kralāñ* représente la vertu de la maîtresse de maison <sup>157</sup>.

L'explication, d'ailleurs assez confuse, de Khim sur le *čhà krūp lāk* donne la raison pourquoi un chat <sup>158</sup> doit être introduit dans une maison neuve, car elle l'a comparé à une *srēi krūp lāk*. La « femme de toutes les perfections » me paraît être Lakṣmī, dont le nom a la même étymologie que *lāk* et qui est la déesse de la Fortune, Çrī, ce dernier mot étant devenu *srēi* en cambodgien. On sera fortuné si une chatte abandonne délivres ou placenta en mettant bas dans la maison <sup>159</sup> ; car ils sont nommés *sḍk* et chacun sait que cela signifie « bonheur ». Mais, comme une chienne mettant bas dans la maison y amène le malheur, le jeu de mots ne suffit pas à expliquer l'heureuse influence d'une chatte, encore moins son assimilation à Lakṣmī <sup>160</sup>.

Un chat *krūp lāk* est tricolore ; il peut aussi être entièrement noir avec les quatre pattes blanches, ou tout blanc à pattes noires <sup>161</sup>.

Quant au coq d'appeau – qui lui aussi doit être *krūp lāk* – l'informateur qui signale son emploi dit que, lorsqu'il a les qualités requises, non définies par lui, un coq d'appeau cache son maître aux yeux des animaux féroces qui pourraient lui nuire <sup>162</sup>.

Lorsque l'on est entré dans la maison, a lieu la cérémonie du *čañ dai*. Ce rite, que j'ai décrit ailleurs <sup>163</sup>, permet de retenir les esprits vitaux des per-

<sup>154</sup> La maison est surtout bâtie pour un nouveau couple : c'est pourquoi, sans doute, dans l'une des localités il faut que la femme enceinte le soit de son premier enfant. Le fait que la femme enceinte doit se placer au Nord-Est confirme ce que j'ai dit supra, pp. 230 et 563 sur la valeur de ce secteur.

<sup>155</sup> *lāk cūm kralāñ*, « insectes à laque rassemblés en rond ».

<sup>156</sup> On écrit généralement *lākhkh* le mot qui signifie « perfection », mais la graphie *lākhkh* est fréquente.

<sup>157</sup> MCC. 83.011. Celui-ci dit qu'on en trouve mention dans *trai phét*, *trai phum* et *robār khsāt*. Les deux premiers traités paraissent avoir tant de variantes que cette référence n'a pas grand intérêt. Je ne connais pas le *robār khsāt*.

<sup>158</sup> Ou plutôt une chatte, mais on ne spécifie généralement pas.

<sup>159</sup> MCC. 96.024 donne pour raison à la coutume d'introduire un chat (ou plutôt une chatte) dans la maison, un dicton à propos de corne pourrie et de placenta de chat, l'une étant une chose par-dessus tout remarquable, l'autre apportant paix, gloire, bonheur.

<sup>160</sup> Je signalerai que, d'après une légende, la première chatte provint des menstrues d'une femme. MCC. 96.026 mentionne une croyance selon quoi, si une chatte pleine sautait par-dessus un cadavre, celui-ci se redressait comme un vivant, mais retombait aussitôt après ; ou bien il s'étirait ou faisait entendre un gémissement.

<sup>161</sup> MCC. 96.026.

<sup>162</sup> MCC. 96.027.

<sup>163</sup> C.A.E.V., p. 145 sq.

sonnes intéressées. Attacher des fils de coton écru permet également de lier entre elles diverses personnalités : un administrateur au génie du territoire, un paysan à ses bêtes <sup>164</sup>. Lors de la montée dans la maison neuve le *čan dai*, que les Cambodgiens assimilent à celui du mariage <sup>165</sup>, lie le couple ou resserre les liens qui l'unissent déjà. Dans plusieurs villages – en d'autres on peut avoir simplement oublié de mentionner la chose – des fils de coton, aussitôt après, sont noués à la colonne qu'habite la *mnān phtāh* : on forme ainsi une association entre le couple et la divinité gardienne de sa demeure.

#### 4. Bonheur et malheur dans la maison

Au cours de la cérémonie d'inauguration tout a été fait pour amener richesse et bonheur dans l'habitation. Postérieurement, des événements divers pourront faire craindre quelque calamité ou permettre d'augmenter les chances de félicité. L'un des plus fréquents est l'arrivée d'un animal dans le *phum* ou dans la maison : je dois me borner à donner à ce sujet quelques indications.

Il faut, semble-t-il, distinguer deux genres d'animaux : les uns sont en eux-mêmes néfastes, les autres, très rares, tel le *ólà* <sup>166</sup>, sont des divinités (*tévodà*, *téprāks*) qui, prévoyant le malheur, viennent l'annoncer <sup>167</sup>. Un cervidé venant sur le terrain équivaut à la foudre, à l'incendie <sup>168</sup>, on doit abandonner la maison et le terrain durant trois ans ; si cela est impossible, on doit accomplir une cérémonie de conjuration <sup>169</sup>. Un échassier qui se pose sur le toit équivaut à la foudre, il faut une cérémonie de conjuration <sup>170</sup>, de même pour un milan (*khlèn*) ou un cerf-volant (*khlèn*) qui sont identiques à la foudre ou au feu <sup>171</sup>.

La foudre qui tombe sur une maison, ou près d'elle, un incendie, nécessitent une cérémonie d'expulsion du malheur sans quoi, dit-on <sup>172</sup>, il serait impossible de rebâtir à la même place une maison incendiée.

<sup>164</sup> R. A.

<sup>165</sup> Il peut l'être en fait puisque les nouveaux mariés s'installent dans une nouvelle maison : je n'ai pas étudié les diverses modalités du mariage.

<sup>166</sup> Un rapace nocturne, grand-duc ou hibou.

<sup>167</sup> MCC. 96.033. Aucun animal que nous appellerions dangereux n'est indiqué par les informateurs, sauf deux ou trois serpents. Selon MCC. 96.044, les serpents venimeux seraient envoyés soit par un *nāk tā* en punition d'une faute, soit par le dieu de la mort (Prāh Kāl, le Temps). Quelquefois l'envoyé de la mort se trompe, mordant quelqu'un qui n'est pas destiné à mourir : dans ce cas, la victime guérit.

<sup>168</sup> MCC. 25.003, 71.001.

<sup>169</sup> MCC. 25.003. Selon MCC. 96.001, s'il arrive un *cervulus muntjac* (*čhluu*), un serpent *prei*, un pangolin, on doit démolir la maison et s'enfuir, sinon faire accomplir par les bonzes une cérémonie de purification qui dure deux ou trois jours. MCC. 96.044 veut que le *cervulus muntjac* amène l'épidémie, le sexe de la bête indiquant s'il mourra plus d'hommes ou plus de femmes. L'étude des croyances cambodgiennes montrant les cervidés associés au soleil, au feu (cf. R. A.), cette assertion me semble due à une association secondaire, les épidémies sévissant surtout en saison sèche.

<sup>170</sup> MCC. 96.024.

<sup>171</sup> Cf. R. A.

<sup>172</sup> MCC. 71.001.

Un python de petite espèce, dit « python à bouquets », *thlàn phñi*, à cause des fleurs que forment les dessins de sa peau, apporte le bonheur au propriétaire de la barque ou de la maison qu'il vient habiter. On allume bougie et baguettes d'encens et on l'asperge de parfum en le priant d'apporter le succès en demeurant chez soi <sup>173</sup>. Un autre informateur dit qu'on doit faire offrande à Práh Ket <sup>174</sup> en se vêtant de blanc. La mue de cet animal donne bonheur et prospérité <sup>175</sup>. Par contre, les pythons de grosse espèce portent malheur <sup>176</sup>. De même le serpent venimeux *krày*, dont l'arrivée nécessite des rites de conjuration <sup>177</sup>. Le *krày*, dit-on, cause la séparation d'avec ses enfants : la coutume est de les vendre contre un bol de sel à quelque voisin, à qui on les rachète au bout d'une demi-journée, au plus une journée <sup>178</sup>. D'autres, sans tenir compte de l'espèce du serpent, disent que, s'il se love dès son entrée dans la maison, il faut appeler un *àcàr* pour qu'il expulse le malheur, mais on doit laisser le reptile partir de lui-même pour que le rite soit efficace <sup>179</sup>.

Les abeilles sont également des créatures néfastes. Certains disent que, si elles viennent s'installer dans un arbre proche de la maison, les animaux domestiques tomberont malades et mourront ; si elles choisissent une panne du toit, c'est la maladie et la mort des enfants ; un arbalétrier, ce sera le mari qui sera touché, la poutre faîtière et ce sera la femme <sup>180</sup>.

Suivant quelques-uns, la direction d'où viennent les animaux change le sens des présages. Ainsi, un serpent venimeux, s'il arrive du Sud-Est, du Sud ou du Sud-Ouest, est faste ; sa mue donne un complet bonheur, des richesses. L'informateur énumère longuement les indices de bonheur ou de malheur, suivant les directions, fournis par les divers genres d'abeilles, de guêpes, de serpents, de pythons, qui sont envoyés par leur chef Rāhó pour prévenir les habitants. Ainsi, des abeilles qui viennent s'installer dans une maison apportent le bonheur si elles se mettent à l'Est, le malheur si elles vont au Sud-Est. Dans le premier cas, il faut les accueillir par une cérémonie religieuse et les bien soigner, dans le second cas l'on doit présenter une offrande à Rāhó et, aussitôt, donner sa maison aux bonzes <sup>181</sup>. Certaines abeilles, dites *khmùm phlèt* parce que leur essaim a la forme d'un éventail (*phlèt*), donnent le bonheur si elles s'installent dans la maison ; mais si elles gîtent dans le jardin, c'est que Rāhó les envoie pour vous punir <sup>182</sup>.

<sup>173</sup> MCC. 96.024.

<sup>174</sup> C'est le nom habituel du nœud descendant.

<sup>175</sup> MCC. 54. 017.

<sup>176</sup> MCC. 96.028.

<sup>177</sup> MCC. 54.043. L'auteur a lui-même officié pour le compte d'un *krù* sur le terrain duquel un *krày* avait pénétré. La nuit suivante, il rêva que des femmes (ou une femme ?) déménageaient pour habiter ailleurs : il semble donc que, pour lui, les malheurs représentés par les femmes avaient été amenés par le serpent, mais forcés de décamper à la suite de la conjuration.

<sup>178</sup> MCC. 96.001.

<sup>179</sup> MCC. 96.044.

<sup>180</sup> MCC. 96.044.

<sup>181</sup> Il s'agit probablement d'un don fictif.

<sup>182</sup> MCC. 54.017.

Lorsque des termites viennent s'installer au Nord-Est du terrain, c'est la ruine si l'on ne détruit leur édifice après une offrande. Par contre, on laissera des termites s'établir sous la maison, car si l'*àcâr* est appelé pour les honorer, on aura la prospérité <sup>183</sup>. Certains insectes d'un noir très brillant, dits *nān khvān*, aiment particulièrement se loger dans la boîte à bétel. Comme les termites blancs, ils amènent la richesse, le bonheur et la paix, et sont chéris de la *čnān*, ou *ménān*, *phīāh*. Mais si le maître de maison se montre malhonnête, boit ou vole, a une liaison illicite, n'invoque jamais les Trois Joyaux en allumant quelques baguettes d'encens, la *ménān phīāh*, humiliée, chasse les insectes qui s'en vont en maudissant le mécréant. Celui-ci, dès lors, est la proie des malheurs, qui se terminent par sa mort <sup>184</sup>.

Les animaux domestiques eux-mêmes peuvent être cause de malheur. La façon dont se balance un éléphant, dont bœuf ou buffle gratte la terre, est de bon ou mauvais présage ; on trouve dans de nombreux manuscrits la description des spires du pelage des bœufs et des buffles permettant de savoir si ces animaux apporteront le bonheur ou le malheur. Des coqs ou des poules qui chantent anormalement sont funestes.

Une chienne qui met bas dans la maison est universellement considérée comme néfaste <sup>185</sup>. Le chat lui-même peut être néfaste, s'il est de pelage feu <sup>186</sup>. Si le chat « de toutes les vertus » protège contre l'adversité <sup>187</sup>, il n'est pas la seule défense possible. Quand on trouve le nid abandonné de certaines guêpes à piqûre cuisante, *srān*, *tào*, *òmāl*, il faut le prendre en accomplissant un *đbbakčč* : suspendu au toit devant l'entrée, il garantira la maison contre les maladies telles que la peste et la variole <sup>188</sup>. En mettant de part et d'autre de la porte d'entrée une tête d'anguille, on se protège de la variole, qui est due au venin du *nāga* <sup>189</sup>. On peut défendre la demeure contre le choléra par des cruches

<sup>183</sup> MCC. 96.044.

<sup>184</sup> MCC. 96.027.

<sup>185</sup> Pour MCC. 96.044, il faut, dans ce cas, une offrande (il ne dit pas à qui) : si on la chasse, le malheur arrivera ; si on l'assomme, le malheur est déjà là.

<sup>186</sup> MCC. 96.001. Parmi d'autres causes de malheur, ce document indique le puits à l'Ouest ; celui-ci n'est mauvais que s'il est atteint par l'ombre de la maison, d'après MCC. 71.001, qui donne aussi pour mauvaise la grange de riz gluant au Nord-Ouest, et qui cite parmi les cas où une cérémonie de conjuration est nécessaire, le fait que des rats ont rongé les vêtements.

<sup>187</sup> MCC. 96.001 rapporte une historiette où l'on voit qu'un tel chat possède un pouvoir actif pour défendre la maison. Un homme ayant six objets néfastes était poursuivi par la malchance, lorsqu'enfin il put se procurer un chat tricolore. Une nuit, dans son sommeil, il entendit une voix qui s'élevait, disant : « Un couteau avec manche de cocotier, un marteau avec bois de *ponro*, une femme aux seins pareils aux fruits du *nor*, un bœuf à l'épi *hralao*, un tamarinier au Sud, un puits à l'Ouest. Que faire ? Je ne suis qu'un chat. » L'homme se réveilla, ne vit que le chat là d'où venait la voix ; mais il libéra l'esclave, vendit le bœuf, se débarrassa du couteau et du marteau, remblaya le puits, abattit le tamarinier, et le bonheur vint.

<sup>188</sup> MCC. 96.027.

<sup>189</sup> MCC. 96.024 et 71.001. Les deux textes ne sont pas d'accord en ce qui concerne la tête d'anguille. Le premier (qui précise qu'il faut souffler dessus des formules magiques) veut que la tête d'anguille soit identique à celle d'un *garuā* ; le second qu'elle équivalait à

ou marmites sur lesquelles on peint une figure grimaçante qui effraie les esprits des morts, cause de la maladie <sup>190</sup>. On m'a signalé, pour la région de Bättam̄bañ, l'emploi de crânes de singes mis sur des perches pour effrayer le choléra.

Le cadavre d'un oiseau noir qui porte deux longues plumes caudales, dit *antép* par les Cambodgiens <sup>191</sup>, « veuve » par les Français, peut, dans certaines conditions, protéger contre l'incendie. Si on a la chance d'en apercevoir un sur la branche d'un arbre, on fiche au sol bougie et baguettes d'encens allumées, et l'on accomplit l'*ḍbbakēč*. On invite l'*antép* à venir chez soi pour apporter réussite, prospérité, bonheur, et protéger la maison contre l'incendie, puis on dit la réponse de l'animal qui accorde sa protection <sup>192</sup>. Le cadavre doit être plongé dans l'eau puis suspendu, de façon à flotter au gré du vent, pendant que l'on dit : Que Nāñ Tép inanimée <sup>193</sup> nous aide à éteindre le feu <sup>194</sup>. On dit aussi qu'une « veuve » morte sur le toit est signe d'incendie, mais la maison où elle s'est posée restera indemne. Séché au soleil, enveloppé d'étoffe qui est ensuite recouverte de goudron, le cadavre mis à la poutre faîtière est une admirable protection ; mais l'*antép* que l'on aurait tué n'aurait aucune valeur <sup>195</sup>. Pour Mās Ros, il faut que l'oiseau soit mort sur une branche, de mort naturelle. On fume le cadavre, l'entoure de fils de coton écru, et on le laque. Puis on le met dans le coffre ou l'armoire que l'on veut protéger : le feu s'arrête en cercle autour. L'*antép*, à ce qu'on dit, ne se montre que durant la quinzaine sombre de *photrobḍt*, qui est réservée aux morts. On l'appelle *sāt dōn tã*, « oiseau des ancêtres » ou « oiseau-ancêtre ». On n'ose se plaindre s'il fait du bruit, mais on dit alors : « Que les ancêtres aillent attendre à la pagode que les enfants et petits-enfants leur apportent du riz, des mets, des gâteaux ! » <sup>196</sup>

Jadis, on préservait une maison neuve de l'incendie en mettant sur la « tête » de chacune des colonnes un diagramme figurant une sorte de caille dite *kruoč tēt*, dessinée sur du calicot blanc ou de l'étoffe rouge <sup>197</sup>. Au centre était figuré l'oiseau, que l'on entourait des caractères *no mo po to* <sup>198</sup> qui formaient son nid. Sur les huit « têtes » du diagramme <sup>199</sup> étaient inscrits huit caractères,

une tête de *nāga*. Dans ce deuxième texte, l'équivalent magique du *garuḍa* est une plante, dite *ḍōnlāi dai*, qui protège également de la variole.

<sup>190</sup> MCC. 71.001. D'après ce que j'ai vu, les marmites sont posées, renversées, sur des perches ou des poteaux.

<sup>191</sup> D'après GUESDON ce serait le *krypsirhina varians* ; SKEAT, Malay Magic, p. 128, décrit l'oiseau, qui est le « king crow » des Anglais, et lui attribue le nom scientifique de *dissemurus platurus*.

<sup>192</sup> MCC. 96.028.

<sup>193</sup> *Nāñ tēp tai sāk...* ; Nāñ Tép, Dame Divine, désigne évidemment l'*antép*.

<sup>194</sup> MCC. 49.022.

<sup>195</sup> MCC. 96.024.

<sup>196</sup> MCC. 25.003.

<sup>197</sup> La couleur rouge serait due à l'influence des Chinois et Vietnamiens qui placeraient une étoffe de cette teinte à la poutre maîtresse ; les Cambodgiens auraient employé du tissu blanc : MCC. 83.015.

<sup>198</sup> Pour la formule de louange au Buddha, *nomō Pūtthā...*

<sup>199</sup> De nombreux diagrammes magiques sont formés par des quadrilatères qui s'inscrivent les uns dans les autres, de sorte que les angles des uns touchent au milieu des côtés des autres. Je pense que les « têtes » sont les triangles formés autour de chacun



et l'on entourait le tout d'une formule tirée de la prière *athilóké*... Si l'on suspend au bord du toit une cage enfermant un *krúoc ítt*, cet animal, lorsqu'il voit venir se percher aux alentours quelqu'un de ces oiseaux dont les cris amènent le malheur, les effraie par ses propres cris <sup>200</sup>.

En mettant près du bétail une cage où se trouve un *lvā ček* <sup>201</sup>, on peut le garder contre les voleurs, car l'oiseau pousse des cris dès que, la nuit, s'approche quelqu'un <sup>202</sup>. On obtient le même résultat avec son congénère le *tramāk khla* <sup>203</sup> qui avertit de l'arrivée des inconnus. D'autres apprivoisent des chouettes qui savent, paraît-il, rassembler le bétail et qui, la nuit, attaquent des ongles et du bec les visiteurs indiscrets, en faisant grand bruit <sup>204</sup>.

Il est possible de protéger la maison par des formules magiques appropriées. Destinées à écarter les lanceurs de sorts <sup>205</sup>, elles sont placées aux portes ; celles qui éloigneront les voleurs sont mises aux quatre angles de la maison <sup>206</sup>. Telle formule qui vous fera aimer de tous doit être mise sous l'escalier, telle autre qui empêchera les gens de se mettre en colère contre vous est collée au fourneau <sup>207</sup>. Les carrés d'étoffe inscrits de formules magiques, désignés sous le nom de *yōn samphōk*, que l'on place dans les mortaises des colonnes destinées à recevoir la poutre faîtière et les arbalétriers, neutralisent le mal qui pourrait venir d'un tronc ayant des nœuds mal placés, d'un arbre qui aurait été entouré de lianes ou aurait porté un nid d'oiseaux néfastes <sup>208</sup>. Selon un autre informateur, on attache au milieu de la poutre faîtière une pièce d'étoffe blanche portant des formules de Sēmpoli <sup>209</sup> : elle représente la *cinān phīāh*. Aux sommets des colonnes, là où elles reçoivent les arbalétriers, des carrés blancs portent des diagrammes également inspirés de Sēmpoli : ils barrent la route aux mauvais esprits <sup>210</sup>.

---

des quadrilatères inscrits : les figures de la pl. 16 seraient à quatre « têtes ». Le dispositif est celui des *pl lēn* fabriqués pour le culte de Krōn Pāli : comme j'aurai l'occasion de le noter dans la suite, il doit être une figuration de l'espace. L'image peut être aussi formée par deux carrés concentriques dont les côtés se coupent, dessinant huit triangles extérieurs.

<sup>200</sup> MCC. 96.027.

<sup>201</sup> Une sorte de pic, d'après GUESDON. D. C. le décrit comme un petit oiseau noir, légèrement tacheté de blanc aux ailes et blanc au ventre ; il jacasse sans arrêt, d'où l'expression de « *lvā ček* humain » pour une personne bavarde.

<sup>202</sup> MCC. 96.025.

<sup>203</sup> Le nom (litt. « cornac de tigre ») désigne, selon D. C. qui écrit *tromāk* et qui ne le décrit pas, un oiseau proche du *lvā ček*, celui-ci ayant le bec plus grand et la queue plus longue.

<sup>204</sup> MCC. 96.027.

<sup>205</sup> *Āb*, *ihmūp*, le mot *đb* désignant sorcières ou goules.

<sup>206</sup> D'autres peuvent être disposées aux huit points de l'espace contre les *đb*, ou dans la maison contre les revenants (*khmōt*).

<sup>207</sup> MCC. 51.020.

<sup>208</sup> MCC. 83.015.

<sup>209</sup> Cf. la légende infra, note 293 ; on voit que les formules rendent la maison hermétiquement close.

<sup>210</sup> MCC. 83.011.

## 5. Plantations

Heur et malheur peuvent dépendre de la végétation qui se trouve dans l'enclos. Le *bampān* ou *lompān* est interdit. A l'Est, le bambou domestique, *rürssēi sròk*, et le *krasān* portent bonheur. Se trouvant au Sud, le *thkòv*, le manguiier, le *tonlāb* amènent les bénédictions de vos semblables. Au Sud-Ouest il convient de cultiver les plantes à fleurs odorantes, telles les variétés de jasmin, car elles amèneront la protection des *tévodà*. S'ils poussent à l'Ouest, le *kantūot*, le tamarinier, le *pūmsèn* éloignent les ennemis. Le jaquier, les agrumes, pourvu qu'ils soient au Nord-Ouest, attirent eux aussi la protection des dieux. Quand ils poussent au Nord, le *khvët*, le jujubier (*putrā*), éloignent le malheur ; si l'on plante au Nord-Est le *phnou*, il gardera la demeure aussi efficacement que cent mille soldats <sup>211</sup>. Un traité attribue à Prāḥ Baromésór les règles à suivre pour planter une fois la maison construite. Il indique pour l'Est le bambou domestique, le *hàrdèk*, le *krasān* ; pour le Sud-Est, le *sòrphi* et le *khtirñ* ; pour le Sud, le *thkòv*, le *tonlāb* et le manguiier. Au Sud-Ouest, placer les plantes à fleurs, à l'Ouest, le *nūon srei*, le *trūmsèn* <sup>212</sup>, le tamarinier. Au Nord-Ouest doivent être le jaquier dit *khnòr nān* et l'agrume *króc sòmòsà*, au Nord, le jujubier et le *khvët*, au Nord-Est, le *phnou* et le *smēi*. Prāḥ Baromésór promet que, si l'on suivait ces prescriptions, la demeure serait protégée comme par un millier de gardiens <sup>213</sup>.

Un *kru* ne peut avoir chez lui le carambolier, *spū*, l'ombre de cet arbre enlevant toute puissance magique. Le bananier à fruit rempli de grains, dit *ček Chvā*, doit être le plus loin possible de la maison car il est l'habitat de *prāy* ; au contraire, celui de l'espèce *ček pòñ mǎn* <sup>214</sup> doit être tout près, car il a peur des corbeaux et le voisinage des hommes le rassure. Seul un très vieil homme peut planter un kapokier, car le planteur meurt quand l'arbre est grand <sup>215</sup>. Le papayer ne peut être planté près de la maison, car il serait dangereux que ses racines passent dessous, le fruit étant la nourriture des *prāy* <sup>216</sup>. Le *pratāl nāk rāč* <sup>217</sup>, cactée sinieuse et mince, paraît assimilé au roi des *nāga*, *nāk rāč*, et

<sup>211</sup> MCC. 48.025.

<sup>212</sup> Ou l'arbre (*trūm*) nommé *sèn*. Ce dernier paraît inconnu ; noter que *trūmsèn* correspond à *pūmsèn* dans le texte précédent.

<sup>213</sup> MCC. 48.006. Les deux listes sont à peu près identiques. Par contre, E. K., pp. 76 et 77, donne deux graphiques montrant les secteurs où doivent être plantées les diverses espèces : ils ne s'accordent ni entre eux, ni avec les textes, sauf pour le manguiier et, pour l'un des deux, les agrumes. Le jaquier est mis soit au Sud-Ouest soit à l'Ouest, le jujubier soit à l'Ouest soit au Nord-Ouest. Un graphique place le tamarinier au Nord, l'autre ne le mentionne pas. Si le « faux camphrier » de M. BITARD est, comme je le suppose, le *pūmsèn* ou *trūmsèn* des MCC., il est en une toute autre direction, le Nord-Est dans l'un, quand l'autre place en ce secteur le cocotier. Pour l'Est, E. K. donne soit le *pòvro*, soit un arbre « crête de coq ». Sont encore cités trois arbres non identifiés pour l'un des graphiques et, pour l'autre (au Sud-Est), le sapotillier, arbuste qui est d'introduction récente.

<sup>214</sup> « Banane œuf de poule » ; les Français la nomment « banane-pomme ».

[ <sup>215</sup> Renseignements de Khim, de Mās Ros.

<sup>216</sup> MCC. 71.001.

<sup>217</sup> *Pratāl* est un terme générique indiquant presque toujours une plante à valeur magique ou médicale.

effraie les serpents <sup>218</sup>. Certaine amaryllidée à fleurs blanches, dite *phkà lǎn* <sup>219</sup>, amène beaucoup d'amis dans la maison. Le *pratāl dampok* <sup>220</sup> empêche les voleurs de prendre quoi que ce soit chez vous <sup>221</sup>.

## V. Kròñ Pāli et le nāk

### 1. Propos sur Kròñ Pāli

La description des usages cambodgiens montre l'importance de Kròñ Pāli, et la simple étude des rites permettrait de se rendre compte de la complexité de ce personnage qui change de position et de forme suivant les mois ou les jours, et qui est en rapport constant avec Práh Phum et Práh Thorni.

Rien d'étonnant à ce que les Cambodgiens s'en fassent une idée très vague. Je rapporterai, en exemple, une conversation qui eut lieu lorsqu'au début de mes enquêtes, je demandais ce qu'elle savait de lui à ma servante Khim. Celle-ci, dont les renseignements furent toujours précieux, m'avait dit qu'autrefois on le priait pour toute action importante, comme un dieu. Lors de la conversation dont il s'agit, Khim travaillait avec sa mère et sa belle-sœur. J'appris, par la mère, que jadis Kròñ Pāli possédait toute la terre. Un jour, le Buddha lui demanda l'étendue de sol que couvriraient trois pas. Kròñ Pāli accepta, jugeant la demande modeste ; mais les trois pas du Buddha couvrirent le monde entier. Alors, Kròñ Pāli demanda que, dans toutes cérémonies, on lui présentât des offrandes. Celles-ci doivent comprendre un plateau de gâteaux et des « mains » de bananes d'espèces différentes, un plateau portant un bol de riz, un bol de viande sautée avec oignons, un bol de soupe de poisson, un de viande sautée aux vermicelles et une bouteille d'alcool. Trois baguettes d'encens doivent être allumées. Si l'on offre des vêtements, il les faut en soie, le *sampôt* et la veste étant placés sur un bol <sup>222</sup>. La belle-sœur dit alors que la colonne habillée lors de la construction d'une maison était Kròñ Pāli, ce qui provoqua d'énergiques protestations de la mère : pour celle-ci la colonne était Kròñ Phum (Roi du terrain), cadet <sup>223</sup> de Kròñ Pāli ; mais peu après, revenant sur la question, elle dit que la colonne était la *mnāñ phitāh*, l'esprit féminin <sup>224</sup> de la maison, dont on liait le sort à celui des propriétaires en nouant des fils de coton écriu.

<sup>218</sup> D'après le chef des ouvriers de ma maison de Văt Tũk Thlà, qui m'en planta un au Sud.

<sup>219</sup> Fleur de tonnerre ; ainsi nommée parce que, la première fois qu'on en planta, le tonnerre gronda et il y eut beaucoup de pluie. De fait, sa floraison suit les premières ondées, comme celle d'une plante bulbeuse, à fleur de crocus rose vif, que les Cambodgiens disent être son épouse.

<sup>220</sup> Pourvu de tubercules : je ne le connais pas.

<sup>221</sup> Renseignements de mon coolie Měn Mfēc.

<sup>222</sup> Un *phitāl* d'eau, d'après ce que j'ai pu voir.

<sup>223</sup> Ou cadette, le Cambodgien distinguant les relations d'âge et non les sexes.

<sup>224</sup> Le terme *mnāñ* (de *mé nāñ*) ne prête pas au doute, car il désigne des femmes de rang : concubines royales ou filles de mandarins.

On voit combien vagues sont les notions dès qu'il ne s'agit plus de prescriptions rituelles. Quant à Mās Ros, que j'interrogeais ensuite, il supposait que Kròñ Pāli était le *nāk* soutenant la terre, la colonne habillée, surmontée d'un parapluie, étant Kròñ Pāli.

Pour l'Àcār Khlót d'Anloñ Romiet, Kròñ Pāli, qui change de position chaque jour et de forme chaque mois, est un *nāk*. L'Àcār que j'interrogeais à Setbó estimait que le *nāk*, qui change de position tous les trois mois, n'était autre que Kròñ Pāli ; il niait qu'il se déplaçait journallement, disant, par contre, que Kròñ Pāli se métamorphosait chaque jour. Pour l'Àcār de Vāt Prei Ròñ, Kròñ Pāli était maître de l'eau et de la terre, dépossédé par Prāḥ Kòksanthò<sup>225</sup>. Il se réfugia au Kandap Čakkraḅal, qui se trouve dans les profondeurs de la terre : c'est là que le *sāt ěintri*, sorte d'aigle mythique, emmène après leur mort les habitants de l'Òdaroḥvip.

Ces premières indications montrent que Kròñ Pāli est le Roi Bali de la mythologie hindoue, que déposséda Viṣṇu : mais je n'ai trouvé aucun indice d'une assimilation du Roi Bali au *nāga*, ni rien qui pût suggérer des conceptions analogues à celles des Cambodgiens.

## 2. Les mouvements du *nāk* et de Kròñ Pāli

L'énoncé par trimestres des positions successives du *nāk* a ceci de particulier qu'il ne commence pas avec *ět*, comme l'année religieuse actuelle<sup>226</sup>, et que son dernier trimestre débute par le mois qui, de nos jours encore, porte le numéro 1. Il est facile de rétablir, grâce aux numéros attribués aux mois, l'ordre d'énoncé primitif, qui date d'une époque où l'année commençait avec *māksēr*<sup>227</sup> :

1.	$\left\{ \begin{array}{l} 1. \text{ } m\acute{a}k\acute{s}\acute{e}r \\ 2. \text{ } b\acute{o}s \\ 3. \text{ } m\acute{a}k\acute{h} \end{array} \right.$	$\left. \begin{array}{l} = \text{ novembre-décembre} \\ = \text{ décembre-janvier} \\ = \text{ janvier-février} \end{array} \right\}$	4 <sup>e</sup> trimestre des textes				
				2.	$\left\{ \begin{array}{l} 4. \text{ } p\acute{h}a\acute{l}k\acute{u}n \\ 5. \text{ } \acute{e}t \\ 6. \text{ } p\acute{i}ss\acute{a}k\acute{h} \end{array} \right.$	$\left. \begin{array}{l} = \text{ février-mars} \\ = \text{ mars-avril} \\ = \text{ avril-mai} \end{array} \right\}$	1 <sup>er</sup> trimestre des textes
4.	$\left\{ \begin{array}{l} 10. \text{ } p\acute{h}o\acute{t}r\acute{o}b\acute{o}t\acute{i} \\ 11. \text{ } \acute{a}s\acute{o}\acute{c} \\ 12. \text{ } k\acute{a}d\acute{e}k \end{array} \right.$	$\left. \begin{array}{l} = \text{ août-septembre} \\ = \text{ septembre-octobre} \\ = \text{ octobre-novembre} \end{array} \right\}$	3 <sup>e</sup> trimestre des textes				

<sup>225</sup> Kakusandha, l'un des Buddha antérieurs à Čākyamuni.

<sup>226</sup> L'année bouddhique débute avec la pleine lune de *ět* ; l'année civile, par des jours supplémentaires ou par redoublement d'*àsàtḥ*, débute toujours le 12 ou 13 avril tout en ayant des mois lunaires.

<sup>227</sup> Ce qui était encore le cas à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, et a duré probablement jusque vers la fin du XVIII<sup>e</sup>, cf. R. A.

NORD

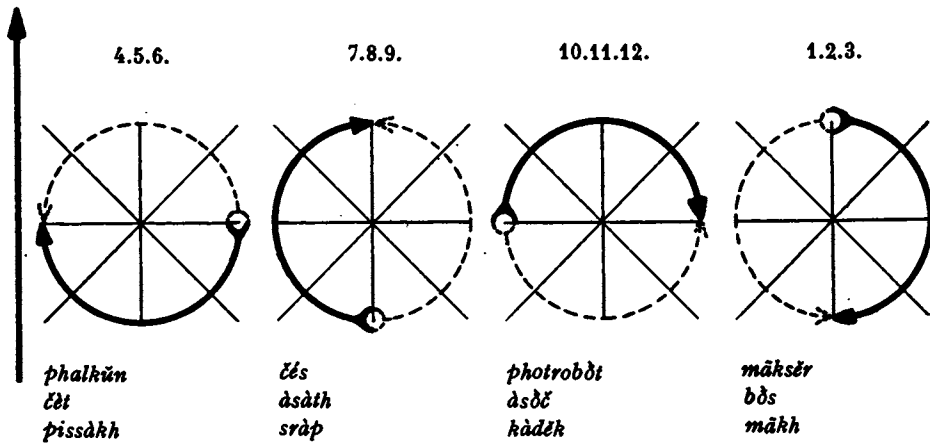


Fig. 19. Positions trimestrielles du *nāk* (en pointillé) et de la *nāki* (en gras).

La tête du *nāk* se trouve au Sud dans le trimestre correspondant au solstice d'hiver, au Nord durant le trimestre du solstice d'été (voir fig. 19) : il semble que les déplacements aient une valeur astronomique.

Puisque les Cambodgiens assimilent Kròñ Pāli au *nāk*, les positions mensuelles du premier devraient être complémentaires de celles du second. Or les directions vers lesquelles, chaque mois, regarde Kròñ Pāli sont indiquées de façon tellement contradictoires par les traités qu'il est difficile, de prime abord, d'en tirer des enseignements. Néanmoins, l'hypothèse qu'elles devraient être complémentaires des positions trimestrielles du *nāk* amènent à quelques constatations intéressantes.

En effet, si durant le premier trimestre (commençant en *mākšër*) la tête du *nāk* doit se déplacer du Sud, position indiquée, à l'Ouest où elle doit être au second trimestre, elle se trouvera au milieu du quadrant, c'est-à-dire au Sud-Ouest, en *bòs*. De même, elle sera au Nord-Ouest en *ět*, au Nord-Est en *àsàth*, au Sud-Est en *àsòĉ*. Le solstice d'été coïncide avec le mois d'*àsàth* (juin-juillet) et le Nord-Est est l'« azimut du soleil levant au solstice d'été » confondu en « langage mythologique » avec le Nord-Est vrai <sup>228</sup>. *Sràp* porte le numéro 9, chiffre idéal pour le Centre, les huit premiers nombres étant ceux des points cardinaux et intercardinaux : en ce mois Kròñ Pāli fait face à toutes les directions, ce que l'on peut représenter par un personnage à huit faces, tel Çiva dans l'une de ses formes, et situé en plein Centre ou au zénith <sup>229</sup>.

Il est donc possible de rétablir les directions vers lesquelles, chaque mois, Kròñ Pāli devrait tourner la face, en admettant qu'il est le *nāk* <sup>230</sup>. Ces lignes

<sup>228</sup> P. PARIS, L'importance rituelle du Nord-Est..., B. E., 41 p. 303, ceci pour les régions de l'hémisphère nord en dessous de 55°40', où le soleil au solstice d'été se lève « en deçà du Nord-Est vrai ».

<sup>229</sup> Le MCC. 47.002 dit qu'en *sràp* il est *lor àkàs*, « au-dessus de l'atmosphère ».

<sup>230</sup> Les textes indiquent les positions du *nāk* en disant que sa tête est au Sud

de direction hypothétiques peuvent être figurées graphiquement, en même temps que les lignes de direction données par les documents pour Kròñ Pāli et pour l'officiant. Les schémas ainsi obtenus (fig. 20) démontrent, me semble-t-il, le désarroi qui s'est mis dans les textes en même temps qu'ils font apparaître constamment un même angle ouvert dont la fréquence exclut le hasard : je crois que la raison s'en trouve dans le changement de date du nouvel-an.

En effet, si l'on compare la ligne de direction que notre hypothèse voudrait pour *èèt*, et celle qui est donnée par la majorité des textes, on voit qu'elles forment exactement cet angle. Tout se passe comme si, les positions de Kròñ Pāli étant établies à partir d'un changement d'années en *māksēr*, on avait fourni aux *àčār*, lorsque le nouvel-an avait été placé en *èèt*, un angle de correction leur permettant de retrouver automatiquement les positions ; mais peu à peu ils se seraient souvenus seulement de la règle sans savoir comment l'appliquer, ou en pensant qu'elle devait indiquer les positions respectives de Kròñ Pāli et de l'officiant.

Les déplacements quotidiens du *nāk* (ou plutôt de la *nāki*) et de Kròñ Pāli coïncident, les divergences étant à mon avis dues à des erreurs de textes manifestes. En effet, si l'on compare les indications recueillies <sup>231</sup>, on voit que, dans la majorité des cas, *nāk* et Kròñ Pāli accomplissent en une semaine un *pradaksīna* commençant à l'Est avec le dimanche et finissant au Nord avec le samedi. Deux documents font commencer le circuit par le Nord : l'un <sup>232</sup> dessine un parcours fantaisiste, l'autre <sup>233</sup> donne un trajet qui, dans l'ensemble, est le *pradaksīna* habituel <sup>234</sup>. Tout se passe comme s'il y avait identité entre Kròñ Pāli et le *nāk* ou la *nāki* <sup>235</sup>.

Un seul document en ma possession mentionne des déplacements mensuels de Prāḥ Phum. Il indique deux genres de directions : celles où se trouve sa tête, et dont la succession ne paraît obéir à aucune règle, celles vers lesquelles il a la face tournée, et qui forment, elles aussi, un *pradaksīna*, du moins de *piśākh* (en remplaçant pour le mois suivant l'Est par le Sud-Est) à *kàdēk*. Je n'ai rien pu tirer de ce texte unique et incomplet.

---

(*ibôn è tāksēn*), etc., mais pour Kròñ Pāli notent, le plus souvent, qu'il tourne la face vers l'Est (*prè mūkh tou bōr*), etc. Je crois qu'il n'y a pas à faire de distinction entre ces deux modes d'énoncé.

<sup>231</sup> Supra, pp. 566 et 570.

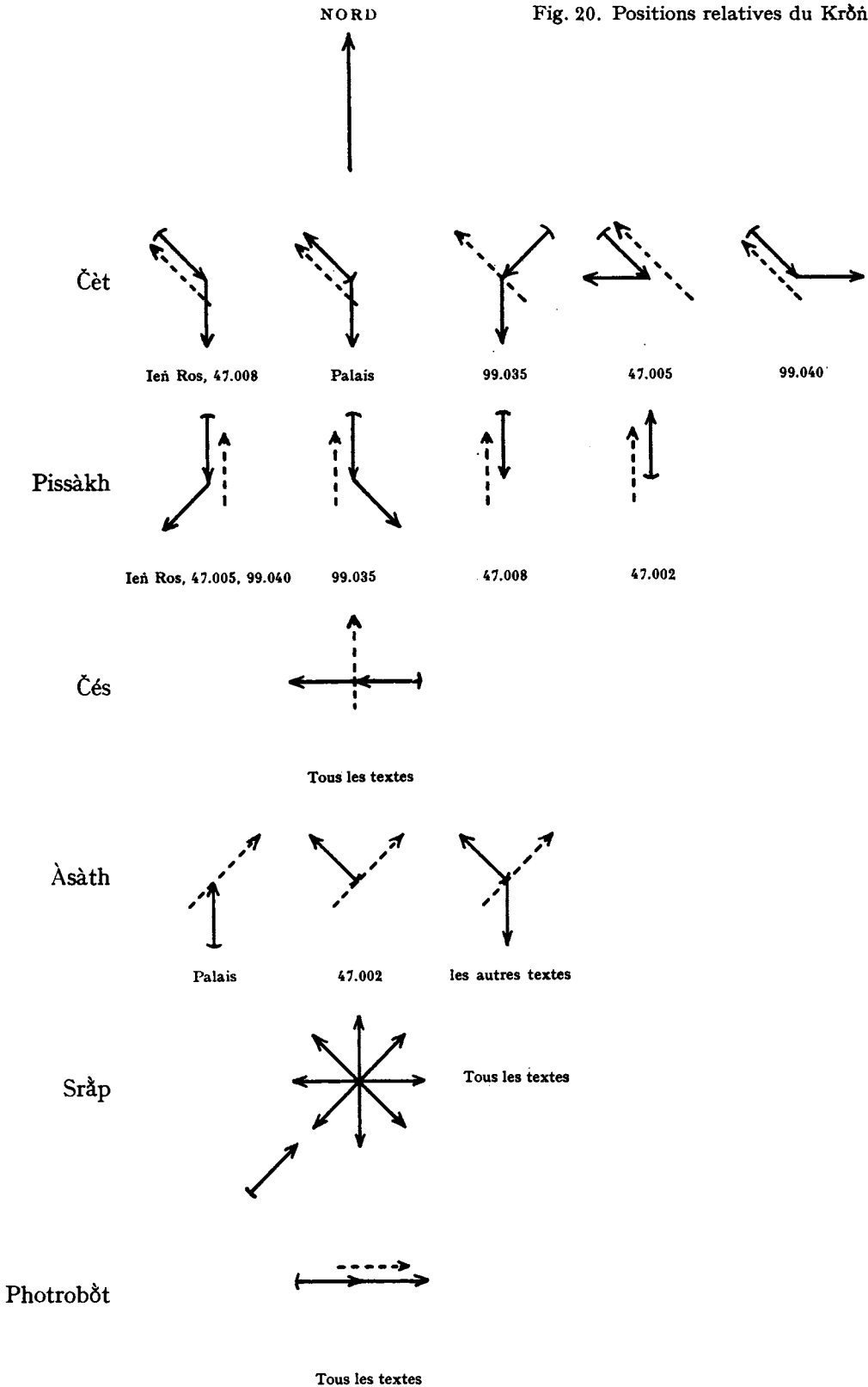
<sup>232</sup> MCC. 54.025 pour le *nāk*.

<sup>233</sup> Indications de l'*àčār* de Bāti (H) pour Kròñ Pāli.

<sup>234</sup> Dans leur majorité, les textes sur Kròñ Pāli donnent, pour le vendredi, le Sud-Est au lieu du Nord-Ouest : je ne vois pas pourquoi, en ce jour, la tête est placée où devraient se trouver les pieds.

<sup>235</sup> On ne peut distinguer le *nāk* de la *nāki* (puisque leurs têtes et leurs queues occupent les mêmes secteurs) que par les orientations respectives de leurs ventres et de leurs dos ; malheureusement elles ne sont notées ni pour les mouvements quotidiens, ni pour les déplacements de Kròñ Pāli.

Fig. 20. Positions relatives du Kròñ



Pāli et de l'àçàr

Kròñ Pāli



Açàr



Direction rectifiée de Kròñ Pāli



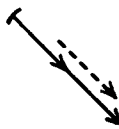
Asòç



47.002



Palais



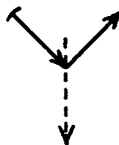
les autres textes

Kàdèk



Tous les textes

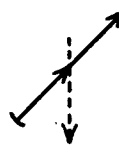
Māksër



Palais



47.002



les autres textes

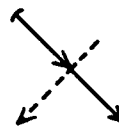
Bòs



Palais

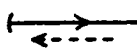


47.002



les autres textes

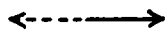
Mākh



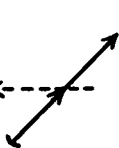
Ieñ Ros, 99.035



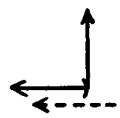
47.002



99.040

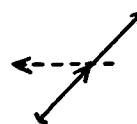


Palais

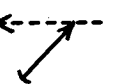


47.008

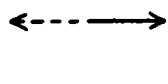
Phalkün



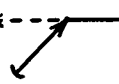
Ieñ Ros, 99.035



47.008



99.040



47.005



### 3. Les métamorphoses de Kròñ Pāli

Par contre, deux textes s'accordent au sujet des métamorphoses quotidiennes de Prāḥ Phum. Elles sont semblables à celles que j'ai pu noter pour Kròñ Pāli.

Ce dernier se transforme mensuellement, soit en personnages mythiques, l'ermite ou l'ascète pouvant être Çiva, soit en animaux. Sur les premiers, la seule observation que je puisse faire est relative à l'enfant : il apparaît durant les mois qui portent encore les numéros 1, 2 et 3 : le cycle des métamorphoses commence donc par *māksēr*.

Le *yākh* et les « formes » animales de Kròñ Pāli <sup>236</sup> sont des astérismes lunaires <sup>237</sup>, sauf le crocodile, qui est la Grande Ourse <sup>238</sup>. Les textes sont en désaccord sur les époques où Kròñ Pāli assume ces différentes formes, et les mois indiqués ne sont pas ceux auxquels sont associés les astérismes lunaires, comme on peut s'en assurer par la liste suivante, où les mois se rapportant aux astérismes sont portés à gauche, et les mois où ont lieu les métamorphoses correspondantes à droite :

<i>pissākh/ĉés</i>	cerf	<i>ĉés</i>
<i>asāth/srāp</i>	singe	<i>kādĕk, māksēr</i>
<i>photrobòt/àsòc</i>	tigre	<i>ĉèt, ĉés</i>
<i>àsòĉ/kādĕk</i>	buffle	<i>ĉèt, ĉés</i>
<i>mākh</i>	<i>yākh</i>	<i>ĉèt, photrobòt</i>
<i>mākh/phalkün</i>	rhinocéros	<i>ĉés</i>

Ici encore, on s'aperçoit des troubles amenés par le déplacement du nouvel-an. La fig. 21 permet d'en apercevoir le mécanisme. La tête de Kròñ Pāli étant au Sud en *māksēr* devait se trouver au Sud-Ouest en *bòs*, et ainsi de suite ; si, lorsque l'année débutait en *ĉèt*, on continuait à considérer que la tête de Kròñ Pāli était au Sud, elle était au Sud-Ouest en *pissākh...* etc., comme le montrent les noms marqués à l'extérieur du graphique. On voit ainsi que la métamorphose en cerf est bien celle du mois de *ĉés*, auquel on attribue également la métamorphose en buffle, qui devrait s'effectuer en *kādĕk*, parce que ce mois se trouve prendre la place de *ĉés*, mais *ĉés* lui-même est avec le nouveau circuit associé à l'Ouest, auquel correspondaient le rhinocéros ou le *yākh* dans l'ancien circuit, et ces deux astérismes viennent grossir encore la liste des métamorphoses du mois de *ĉés*. De même, *ĉèt* était remplacé par *photrobòt*, et l'astérisme propre à ce mois lui était attribué. A cette première série de confusions je crois qu'il faut ajouter une seconde série d'erreurs de lecture. Le graphique de la fig. 22 se lit, selon l'usage habituel des Khmèrs, dans le sens des aiguilles d'une montre, mais ce doit être l'inverse pour le zodiaque <sup>239</sup>. En

<sup>236</sup> A l'exception de l'oiseau *ĉāh*.

<sup>237</sup> Cf. F. G. FARRAUT, *Astronomie cambodgienne*, pp. 265-267 pour la liste des mansions lunaires avec pl. h.t. montrant comment elles s'inscrivent dans le zodiaque.

<sup>238</sup> GUESDON, s.v. *phkày* : l'étoile polaire est dite *ĉòñ ĉramūh krapo*, « pointe du museau du crocodile ».

<sup>239</sup> Cf. pl. dans FARRAUT, op. cit.

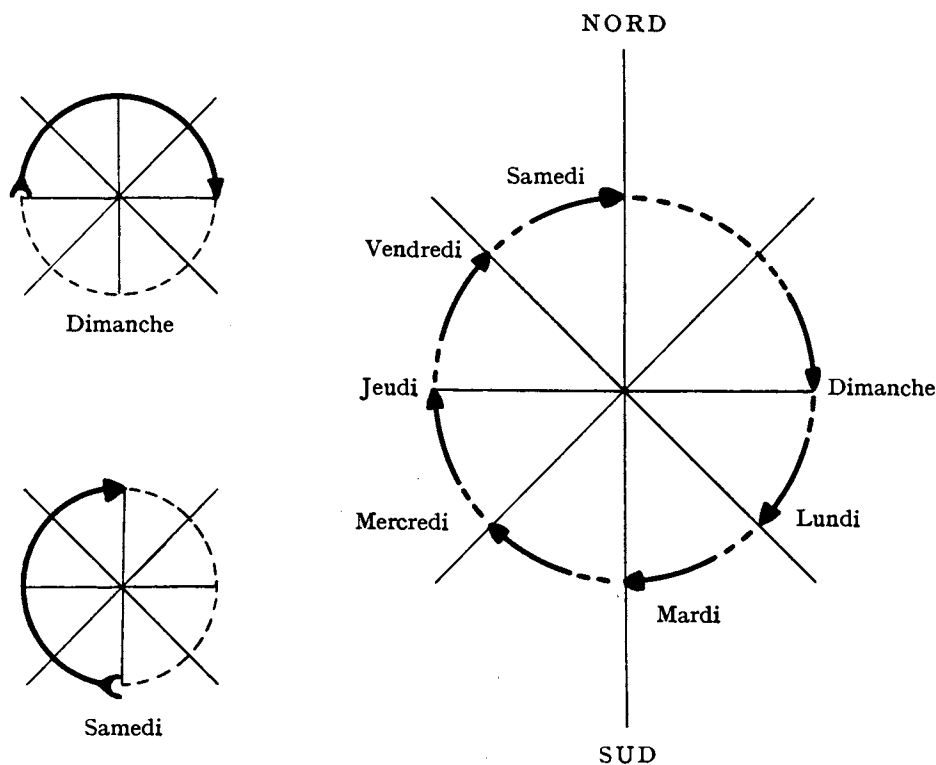


Fig. 21. Déplacements quotidiens de Krõn Pāli.

procédant ainsi, *çèt* est au Sud associé au buffle, *çés* devient associé au tigre ; mais si l'on commence par *māksèr*, on a *mākh* à la place de *photrobòt* auquel l'un des textes attribue la métamorphose en *yākh*.

Reste à expliquer la « forme » de singe qui est prise soit en *kàdèk* soit en *pissàkh* par Krõn Pāli, alors que l'astérisme correspond à *asàth/sràp*. Le graphique explique l'association avec *māksèr*, celle avec *kàdèk* me paraît due à une erreur de repérage par rapport à *sràp* où, situé au zénith, Krõn Pāli a repris sa forme véritable <sup>240</sup>.

#### 4. Légendes sur Krõn Pāli

Krõn Pāli est représenté comme étant dépossédé, en trois pas, de son empire par le Buddha, ce qui est sans contredit la forme cambodgienne d'un mythe de l'Inde où Viṣṇu, dieu solaire, enlève, en trois pas, son empire au Roi Bali. Il s'en faut de beaucoup, cependant, que Krõn Pāli soit la réplique cambodgienne du Roi Bali tel qu'on peut le connaître par les traductions des textes de l'Inde. Il ne semble pas non plus qu'on accorde au Roi Bali l'importance

<sup>240</sup> Une légende explique à la fois l'origine de la constellation du Crocodile (la Grande Ourse) et de la « bannière du crocodile » (cf. R. A.) ou « des flots ». Or celle-ci est fabriquée parfois avec huit têtes, cf. MCC. 57.146.

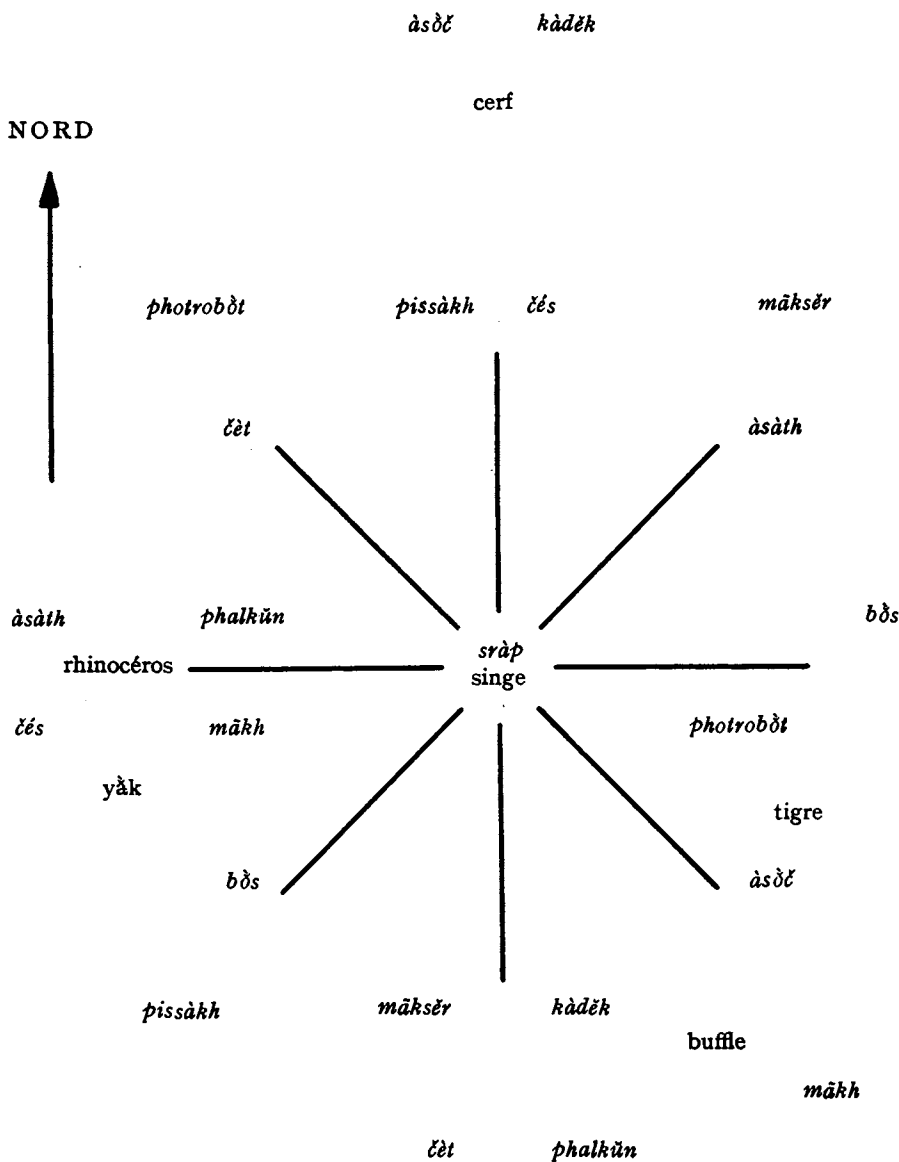


Fig. 22.

donnée à Krōñ Pāli ; JOUVEAU-DUBREUIL dit seulement que, dans l'Inde méridionale, Viṣṇu incarné en nain pour vaincre Bali est honoré dans quelques temples, sa fête annuelle ayant lieu en *kārttika* <sup>241</sup>. Nulle part je n'ai trouvé d'allusion à un culte de Bali, dont on ne semble rien connaître par ailleurs. Au contraire, les Cambodgiens font de Krōñ Pāli un personnage qui a son importance par lui-même.

<sup>241</sup> A.S.I., 2, pp. 84 sq., où est donné, dans la traduction de BURNOUF, le passage du Bhāgavata Purāṇa qui relate la défaite de Bali. Voir aussi R. A., chap. X.

Tous connaissent l'épisode des trois pas et le racontent en général sans grandes variations ; je le passerai sous silence quand il n'offrira pas de particularités, car ce n'est pas le seul événement qu'ils racontent sur la vie du Roi Pāli.

De lui je rapporterai tout d'abord ce que des *àçàr* villageois m'ont dit ; quoiqu'il m'ait été souvent difficile de saisir l'enchaînement des idées, j'espère être parvenue à noter leurs récits de façon compréhensible tout en n'ajoutant rien qui ne fût dit par eux. Les noms propres ont été écrits soit par le conteur lui-même, soit par Mās Ros qui les avait entendus : ceux que je n'ai pu faire écrire ou que je n'ai pu contrôler seront suivis d'un point d'interrogation.

#### A. Récit de l'Àçàr Khăt de Phum Phā <sup>242</sup>

Au commencement, il n'y avait pas de terre. Un *nāk*, qui était Kròñ Pāli, se mit à jouer dans l'eau et, en la battant de sa queue, fit monter une écume blanche qui durcit et devint la terre. Des *tévodā*, volant par là, trouvèrent qu'elle sentait bon et en mangèrent. Le *nāk* demanda à Práh Thorni de garder la terre pour lui.

Ayant mangé, les *tévodā* ne purent plus s'envoler. Ils étaient deux, mâle et femelle, mais ils ne savaient pas coïter. Práh Ēn descendit avec du médicament en pilules (*thnām kùlêkhā*) pour en donner trois à la femme, deux à l'homme, qui alors surent coïter.

#### B. Récit de l'Àçàr Kròñ Priy, de Phum Trapăñ Slā <sup>243</sup>

Au commencement, Práh Kèv, assis jambes croisées <sup>244</sup>, en méditant fit la terre. Práh Prohm y descendit et façonna deux enfants, Nītāro (?) le garçon et Nītārā (?) la fille, qui eurent ensuite sept enfants : Soleil, Lune, Mars, etc.

Kròñ Pāli, nommé aussi Práh Bāt Koñçalomñ <sup>245</sup>, ayant pour épouse Práh Thorni, aussi appelée Nāñ Antèn, eut pour fils Práh Bāt Bañçalomñ et comme petit-fils Bōtarott. Kròñ Pāli fut dépossédé en trois pas par Práh Kōkhsanthôr.

#### C. Récit de l'Àçàr Tār Lon de Kràn Puñror

Autrefois, Práh Vot (?) Pisai et Kròñ Pāli accomplirent de grandes pénitences en faisant vœu de renaître tous deux supérieurs à n'importe quoi sur terre. Ils furent d'inséparables compagnons pendant plusieurs existences, ni l'un ni l'autre ne voulant survivre à son ami et chacun retournant renaître là où était l'autre.

Une fois, Kròñ Pāli renaquit roi des Singes Blancs tandis que le Buddha renaissait Roi des Singes Noirs. L'un des singes noirs (*svā prām*) conseilla au Roi des Singes Blancs de ne pas vivre avec le Roi des Singes Noirs, qui était malbâti. Le singe blanc ne voulut rien entendre. Les deux rois-singes moururent, et le singe noir ne voulut plus renaître avec l'autre.

Longtemps après, le Roi des Singes Blancs renaquit *nāk* ; cependant, le Buddha était un *tévodā* <sup>246</sup>. Le *nāk* vécut très, très longtemps, alors que le Buddha avait de nombreuses renaissances.

Kròñ Pāli, le *nāk*, dit : En haut le ciel, en bas la mer, et pas de terre entr'eux. Alors le *nāk* frappa la mer de sa queue, huit fois, et il y eut de l'écume pendant sept jours, et l'écume devint comme de la farine de gâteau.

<sup>242</sup> *Khūm* Protăñ Làn, *khèt* Phnom Péñ.

<sup>243</sup> *Khūm* Práh Nipān, *khèt* Kōmpon Spūr.

<sup>244</sup> *Ankūy pēn phnēn*.

<sup>245</sup> Ou qui eut pour père Práh Bāt Koñçalon : mes notes, quand je les vérifiais, ne s'accordaient pas sur ce point avec les souvenirs de ma servante et interprète Khim.

<sup>246</sup> Fils de dieu ; les Cambodgiens semblent employer ce terme pour désigner les divinités secondaires.

La mère de Kròñ Pāli s'appelait Tòmdèn Saptrāv, le père se nommait Prāḥ Bāt Kòñčalom, le frère se nommait Prāḥ Phum, la servante était Srēi Srēi Mohà Phinūn<sup>247</sup> ou, plus simplement, Nāñ Phinūn. Kròñ Pāli avait également une sœur, Asònmùkhà.

Au bout de sept ans, la terre était devenue grande de sept-cents kilomètres. En un jour elle grandissait de sept mètres en hauteur, de sept mètres en profondeur. Dans ce temps-là, la terre était ronde comme une pamplemousse. Au bout de soixante-dix années, elle eut trois angles. Au bout de cent-vingt ans, elle eut encore un angle, et elle fut carrée. Au bout d'un million cinq mille ans, la terre fut comme la tortue *kantāy*. Au centre elle était très dure, mais le vent la dispersait sur le pourtour. Puis elle eut sept-cents *yôč*<sup>248</sup>. Cette terre était aride et déserte.

Au bout de dix-mille années, le Buddha était au ciel. Il s'appelait alors Prāḥ Kèv Töp Sròt. Il se rendit au Sud et il façonna la tête de Prāḥ Thorni, c'est pourquoi le Sud s'appelle Tbón (tête) ; il alla à l'Est et fit le bras droit, au Nord et il fit les pieds, c'est pourquoi le Nord s'appelle Čoñ (pieds) ; il alla à l'Ouest et fit le bras gauche de Prāḥ Thorni. On l'appelle Lòk Pūtanimit<sup>249</sup>.

Ensuite, il fit un homme avec de la terre. Longtemps après, il pensa que ce n'était pas bien que l'homme fût seul et, de la crasse de celui-ci, fit une femme. Homme et femme restaient comme frère et sœur, et le Buddha pensa qu'ainsi, il n'y aurait pas de population. Il créa un paddy dont le grain, sans enveloppe, était très blanc, mais l'homme et la femme continuaient à manger la terre. Alors, le Buddha fit cuire au soleil le riz et en façonna trois boules qu'il apporta au couple. Le Buddha dit à la femme d'en manger une et de garder les deux autres pour l'homme. Elle trouva bonne celle qui lui avait été donnée, en mangea une seconde, et il n'en resta plus qu'une pour l'homme. Quand tous deux eurent mangé, ils surent copuler. Ils eurent sept enfants qui furent des *tévodà rāksà tvīp*<sup>250</sup> et qui étaient Soleil, Lune, Mars, etc... Puis ils eurent un fils et une fille, dont on ne sait le nom, qui eurent de nombreux enfants, et ainsi fut peuplée la terre.

Plus tard, il y eut cent royaumes (*kròñ*). Les gens demeuraient partout, car le riz poussait partout sans qu'on dût prendre peine : on n'avait qu'à ramasser ce qu'on voulait dans un bol. Les maisons n'avaient ni murs ni fenêtres, seulement un toit. Les gens n'avaient pas de pudeur.

Mais un jour ils pensèrent qu'il fallait faire des greniers pour garder le riz, et le paddy poussa avec une peau. Après huit cents ans environ, le riz ne poussa plus comme une mauvaise herbe, il fallut le cultiver. Les gens se mirent à avoir des propriétés, et le paddy ne donna plus de grain tout au long de l'année, la pluie ne tombant plus régulièrement chaque jour. Puis les gens se divisèrent en royaumes et il y eut des gens à peau claire, d'autres à peau sombre, des gens à yeux blancs<sup>251</sup> et d'autres à yeux noirs. Les langages aussi furent différents. Alors, les fruits, qui étaient tous sucrés et tous semblables, se différencièrent eux aussi, et il y en eut d'âcres et de doux, de gros et de petits.

Alors, Prāḥ Kèv vint dire qu'il y avait des gens bons et d'autres mauvais, mais qu'il voulait que tous fussent bons, et il annonça qu'il viendrait sur terre cinq Buddha.

Chaque fois qu'un Buddha vient ici-bas, il lui faut gagner la terre sur Kròñ Pāli, qui ne meurt jamais.

Après la mort d'un de ces Buddha, les grands rois des huit points cardinaux et intercardinaux furent en guerre, sans qu'aucun eût l'avantage. Prāḥ Sèiàmétrèi<sup>252</sup> parut,

<sup>247</sup> L'*àčār* insiste sur les deux *srēi* dont l'un est certainement la particule honorifique *srī*, l'autre étant le mot pour « femme ».

<sup>248</sup> Un *yôč* vaut 400 *sèn* qui valent chacun 20 brasses ; il y a dans une brasse, *phyām*, 4 coudées. La coudée, *hāt*, est de nos jours officiellement de 0 m. 50. Le *yôč* est donc actuellement de 16 km.

<sup>249</sup> Cf. infra, p. 613 s.

<sup>250</sup> Dieux gardiens des continents, c'est-à-dire du monde.

<sup>251</sup> Yeux clairs : l'expression « yeux bleus » désigne les yeux recouverts d'une taie.

<sup>252</sup> Maitreya, le Buddha futur.

suiwi de tous les dieux, au Nord-Est. Les *āsḍl*<sup>253</sup> décochèrent contre eux leurs flèches, successivement aux différents points de l'espace, sans les toucher. Prāḥ Sēiāmétrēi et Prāḥ Ēn descendirent, les *āsḍl* tirèrent tous en même temps, mais ils se tuèrent mutuellement. Prāḥ Ēn établit aux huit points de l'espace huit Grands Ermites (Mohā Ēisēi) qui, de seize ondées, ressuscitèrent les morts qu'ils rendirent jeunes et beaux et qui vécurent en bonne entente<sup>254</sup>.

Tels sont les récits que j'ai personnellement recueillis. Je crois bon d'y ajouter le résumé d'un texte appartenant à un *àcār* de Phnom Péñ, malgré ses obscurités et malgré qu'il n'y soit pas question de Krõn Pāli :

#### D. Nont(o) Thè Khḍm<sup>255</sup>

Quand la terre, l'eau, le feu, l'éther, n'existaient pas encore, c'est ce qu'on appelle l'Auguste Loi en chaos<sup>256</sup>. Alors, Prāḥ Koroṇā Tip Srót parut à l'Est, d'où le nom de *ē kōt* donné à l'Est<sup>257</sup>. Il alla se placer au centre de l'univers, prononça une formule qui fit sortir un socle précieux, et là se plongea dans la méditation, face à l'Est. « Alors naquirent le corps de la Loi, les membres supérieurs de la Loi, les oreilles de la Loi, en tout 18 parties de la Loi. Au Sud la tête de la Loi, en tout 8 parties – *nomō pūthāy*<sup>258</sup> – A l'Ouest le membre supérieur (gauche) de la Loi, en tout 30 parties<sup>259</sup> – *mo a ḍh* – Au Nord les membres inférieurs de la Loi, en tout 2 parties – *phūlolā akḍsalā* – A l'Est 1 membre supérieur de la Loi. Au Nord-Est l'œil (droit) de la Loi – *a ā* – Au Sud-Est, l'œil gauche de la Loi – *kta ēi* – Au Sud-Ouest l'oreille gauche de la Loi – *ḍ o* – Au Nord-Ouest l'oreille droite de la Loi – *ē o*<sup>260</sup>. » Alors, Prāḥ Kév Lōk dit que quiconque voudrait sauver terre, eau, feu, vent, éther devrait pénétrer la connaissance des fondements de la Loi que le Seigneur appela Bienfaits du Buddha<sup>261</sup>. Alors Prāḥ Pūt Kūn Lōk<sup>262</sup> fit des 5 parties de la tête de

<sup>253</sup> Asura.

<sup>254</sup> J'ai abrégé le récit du combat entre dieux et *asura*, car je l'ai étudié dans R. A.

<sup>255</sup> *Khḍm* (ou *kham*) a le sens de : « s'appliquer à ». On peut traduire librement : « Labeurs du Vénérable Nont ».

<sup>256</sup> Traduction approximative de *prāḥ thom vēn lūm*. GUESDON définit *lom* (= *lūm*) par « mélanger, mêler, troubler ». *Vēn*, que je n'ai pas trouvé dans les dictionnaires, pourrait, les cas étant nombreux dans le manuscrit de *ē* pour *ēn*, être mis pour *vēn*, « long ». Mais la construction voudrait alors que *vēn*, qualificatif, fût mis après *lūm*. Je pense qu'il faut plutôt comprendre *vēn lūm* comme une expression double où *vēn* indiquerait la confusion. Les composés tels que : *anvēn* ou *anvin* (s'égarer), *banvēn* (s'égarer) *svavin* (ivresse), *vonvēn* (s'égarer), *vinśūn* (se tromper), ne laissent guère de doute sur le sens possible de *vēn*.

<sup>257</sup> *Kōt* a le sens de « naître, paraître, se produire » ; *ē* signifie « du côté de, vers ».

<sup>258</sup> Début de la formule rituelle d'hommage au Buddha. Tout le texte est ainsi coupé de formules religieuses, ou magico-religieuses, qui sont dans cette citation mises en italiques et entre tirets.

<sup>259</sup> Le zéro est une erreur évidente : voir note suivante.

<sup>260</sup> On voit que, dans ce texte, la Loi (*Prāḥ Thom*, du pâli *dhamma* ; mais on dit, et écrivait naguère, *Prāḥ Thor*, du sanskrit *dharma*) remplace la Terre (*Prāḥ Thoroni* ou *Prāḥ Thorni*) du récit C. Les 18 parties du corps de la Loi peuvent s'obtenir en comptant 3 pour chacun des membres supérieurs (bras, avant-bras, main), 3 (et non pas 1) pour chacun des membres inférieurs, et en comptant la tête indépendamment des yeux et des oreilles. Quant à la bizarre répartition spatiale des organes de la vue et du toucher, on ne peut que la constater.

<sup>261</sup> ... *thā nāk ē nār niñ prōs dēiy tik phlōn khyal akās nēh tōp ērāp kol tūor prāḥ thom tail lōk samṭēi ḥmōh prāḥ pūt kūn nōh hōn*.

<sup>262</sup> A partir du moment où le texte nous apprend que les bases de la Loi sont appelées *prāḥ pūt kūn*, l'expression *tōp prāḥ pūt kūn lōk* paraît fréquemment avant un verbe ;

la Loi les 5 sciences. Il médita sur les deux parties de la Loi (c'est-à-dire les lettres) *no mo*, et la mère-terre et la mère-eau produisirent des millions de bienfaits <sup>263</sup>. Puis il médita sur les 3 parties (les lettres) *pu iihā y* et les mères feu, vent et éther furent produites. Des pellicules (*kaél*) de la Loi devinrent un homme qui savait parler, ne pouvait ni voir ni entendre, n'avait pas de connaissance et n'était qu'une forme. Prāḥ Pūt Kūn Lōk médita sur les yeux et les oreilles de la Loi (c'est-à-dire sur les quatre paires de voyelles) *a à é éi ð ó è ò* qui se dressèrent et devinrent des *sēimā* rangés au pourtour du monde <sup>264</sup>. Alors, la forme humaine fut douée de connaissance, ses yeux virent, ses oreilles entendirent, ses membres purent se mouvoir, et elle eut une ombre sans corps. Plus tard, la forme sut se nourrir d'éther, elle perçut la chaleur et devint lourde ; et l'ombre prit corps. Puis l'homme se nourrit de riz <sup>265</sup>, de terre et d'eau, il sut parler et l'ombre sut parler. L'homme s'emplit de chair et de sang et fut très beau, quant à l'ombre, ses yeux surent voir, ses oreilles entendre, ses membres purent se mouvoir. Plus tard, l'homme se nourrit d'aliments, et l'ombre sut parler avec éloquence, elle s'emplit de chair et de sang, et devint belle comme l'homme.

Prāḥ Pūt Kūn Lōk dit aux 8 *sēimā* de sauver les deux êtres, et ces huit personnes s'enroulèrent en un seul Grand Ermite (*mohā rūssēi*) qui pulvérisa de la pellicule de la Loi et en fit 3 pilules. Il donna l'ordre à la femme d'en manger une et d'en donner deux à l'homme. La femme en goûta une, éprouva une vive émotion et en mangea une seconde, gardant la troisième pour l'homme. Alors ils se désirèrent mutuellement. Alors, Prāḥ Kév Lōk se transforma et disparut à nouveau, demeura dans la gloire de Prāḥ Pūt Kūn Lōk, dans les 4 règles du Buddha, pour sauver les créatures à venir. Prāḥ Kév Lōk s'étant transformé, Prāḥ Pūth Kūn Lōk médita sur les douze parties (les syllabes) *ti moṃ sam a ð a bā mo ka sa lā a* <sup>266</sup>, puis, lui-même, se mua en 12 années, avec le rat, *lūt*, comme aîné. Le Grand Ermite, que le seigneur avait réuni en un, se flétrit alors et se transforma pour être à nouveau 8 *sēimā* rangés au pourtour du monde. Quant au premier couple humain, il eut un enfant nommé Soleil, puis Mars, Mercure, Jupiter, Vénus et Saturne ; « tous les 7 furent les dieux gardiens des jours et des mois pour servir Prāḥ Pūt Kūn et pour servir leurs père et mère. » Puis ils eurent un fils et une fille qui transmirent la Règle.

Je crois bon d'ajouter à cette première série des récits glanés dans la documentation de la Commission des Mœurs et Coutumes du Cambodge :

#### E. Récit d'après un manuscrit portant le titre de Thomdā Mohā Ananto Kūn <sup>267</sup>

Le monde avait été consumé par le feu. Puis l'eau recouvrit tout. Le vent se mit à souffler, soulevant une abondante écume que des vagues énormes emportèrent avec les débris terrestres.

Seuls avaient survécu deux *nāh* dont l'aîné avait nom Krōṅ Pāli, le cadet se nommait Prāḥ Phum Rāččār. Voyant que les vagues emportaient écume et terres, ils les retinrent de leurs corps. Retenus, les débris émergèrent, puis se couvrirent de plantes et d'animaux.

il faut donc comprendre, me semble-t-il, que cette Loi qui vient d'être créée se met à agir et qu'elle est dès lors appelée Seigneur (*lōk*) ou Monde (*lōk*) des Bienfaits du Buddha.

<sup>263</sup> Le passage est à peu près incompréhensible.

<sup>264</sup> Le mot *sēimā*, qui signifie « frontière », désigne surtout les stèles qui délimitent l'espace consacrée d'un temple, cf. infra, p. 614 s.

<sup>265</sup> Le riz semble hors de place ici ; mais je ne vois pas comment *sōysāylēiy* pourrait se lire autrement.

<sup>266</sup> Le premier groupe de huit syllabes est suivi du mot *bōb* (= base), le second groupe est suivi du mot *kōs* (= répété).

<sup>267</sup> « Pratique des Bienfaits du Grand Ananto ». Ananda est le nom d'un disciple du Buddha, mais le texte que je donne ensuite porte le nom d'Ananta (= sans fin), qui est celui du serpent qui soutient la terre, et qui convient bien mieux ici.

Alors, le Buddha Mūttorò descendit demander la surface qu'il couvrirait de trois pas à Kròñ Pāli, qui trouva que c'était peu. Le Buddha prit comme témoins les *tévodā* des huit points de l'espace. En deux pas, il parvint à l'extrémité de la terre, et chassa Kròñ Pāli dans les forêts du Hèmbópān <sup>268</sup>.

Kròñ Pāli, plein de regrets, envoya son cadet Prāḥ Phum demander du riz cuit, un *pē cēn* et un *pē Kròñ Pāli* au Buddha, qui les accorda et recommanda aux hommes d'offrir à Kròñ Pāli et à Prāḥ Phum ces *pē*, ainsi que de la nourriture, à chaque cérémonie religieuse <sup>269</sup>.

#### F. Récit d'après un texte intitulé Mohà Anonta Kūn

Le feu ayant consumé le monde, seul l'éther (*ākās*) occupait le vide. Prāḥ Ēn envoya les deux *tévodā* Bā Phum et Pāli pour créer la terre. L'afné remuait l'air pour faire naître de « l'écume d'eau », que le cadet réunissait pour façonner la terre. Petit à petit fut ainsi formé notre monde terrestre.

Alors, en ce monde, le Buddha Batūmā <sup>270</sup> prit naissance dans une fleur de lotus. Lorsqu'il parvint à l'illumination, il voulut avoir le monde entier pour ses fidèles. Il alla demander à Kròñ Pāli, créateur et propriétaire de la terre, l'espace couvert par un seul pas. Kròñ Pāli, ayant demandé l'avis de Bā Phum, donna son consentement. Batūmā appela comme témoins les *tévodā* des huit points de l'espace puis, d'un seul pas, il parvint jusqu'à la limite du monde.

Le Roi Kròñ Pāli se retira en compagnie de Bā Phum Tévodā, ayant abandonné la terre entière au Buddha. Mais auparavant il avait demandé, puisque lui et son cadet Bā Phum avaient, par leurs patients efforts, créé la terre, qu'à l'avenir chaque fois qu'on célébrerait une fête ou accomplirait un acte quelconque, on lui en demanderait l'autorisation. Le Buddha et ses témoins acquiescèrent et proclamèrent qu'à toutes les cérémonies, ou à chaque fois qu'on entreprendrait un travail <sup>271</sup>, on érigerait un autel (*rān*) en l'honneur de Kròñ Pāli.

Le Roi Kròñ Pāli est le Roi des Nāga <sup>272</sup>.

#### G. Une variante sur les trois pas

Le Buddha demanda la surface de sol couverte par trois pas à Kròñ Pāli, qui accepta. Le Buddha n'eut pas fait deux pas qu'il arriva à l'extrémité de la terre, que Kròñ Pāli dut quitter pour se réfugier dans les forêts de l'Himalaya.

Kròñ Pāli envoya Prāḥ Phum demander *bāy bāh* et *bāy cēn* au Buddha, qui les accorda et promit qu'on ferait désormais offrande à Kròñ Pāli lors des fêtes <sup>273</sup>.

#### H. Légende sur l'origine de la bannière du crocodile

Le Buddha, en deux pas et demi, déposséda Kròñ Pāli qui, se transformant en crocodile, se rendit au bord de la sphère terrestre. Le Buddha, voulant le convertir, vint lui demander de lui faire passer l'eau ; à quoi le crocodile consentit, sous condition d'être nourri.

Le poids du Buddha fit s'enfoncer dans l'eau le crocodile, qui dut s'avouer vaincu. Le Buddha le convertit et lui promit que, pour les cérémonies en l'honneur des morts, on

<sup>268</sup> L'Himalaya.

<sup>269</sup> MCC. 47.009. L'informateur se réfère à un manuscrit sur feuille de latanier conservé dans Vāt Svāy Andèt, du *khūm* Pām Ōkñā Ōñ, *sròh* Lvā, province de Kandāl.

<sup>270</sup> Pāli *paduma*, « lotus ».

<sup>271</sup> Ici, Kròñ Pāli est assimilé à Prāḥ Pīsñòkār, l'architecte divin que l'on honore en commençant tout travail de quelque importance.

<sup>272</sup> MCC. 47.012. Le texte parle ensuite de Vālin (= Pāli), complètement confondu avec Bali (= Pāli).

<sup>273</sup> MCC. 48.008.



fabriqueraient en souvenir de lui des « bannières du crocodile », *tōñ kraḥo*, et que, pour les actes de toutes sortes, surtout la construction d'une maison, une cérémonie serait célébrée en l'honneur de Krōñ Pāli, maître du sol <sup>274</sup>.

### I. Légende contée par Tà Sòm, de Kandāl Stūrñ

Dans un temps où il n'y avait pas de Buddha, Krōñ Pāli était fort puissant. Il pouvait se transformer en vieillard, en enfant, en animal. Ses regards pouvaient provoquer l'incendie. Même les *tépda*, les *yākh mār*, les *yākh hanthōb* <sup>275</sup> les *asōrphōt* en avaient peur. Il y avait une religion de Krōñ Pāli <sup>276</sup> et les hommes apportaient de nombreuses offrandes à celui qu'ils appelaient Prāḥ <sup>277</sup> Krōñ Pāli et qu'ils vénéraient comme aujourd'hui le Buddha.

Prāḥ Norāy (Viṣṇu), sur l'ordre de son aîné Prāḥ Eysōr (Çiva), confondit Krōñ Pāli <sup>278</sup>. Il prit l'apparence d'un vieillard tremblant, qui marchait appuyé sur une canne, pour aller demander à Krōñ Pāli « une parcelle de terrain large comme une peau de buffle » afin d'y établir sa « pauvre demeure ». Krōñ Pāli, qui ressentait un étrange malaise, dû à la puissance de Prāḥ Norāy, donna son accord. Aussitôt, Prāḥ Norāy mit les pieds sur les épaules de Krōñ Pāli et l'enfonça jusqu'à l'enfer Bariyant. Krōñ Pāli s'avoua vaincu et Prāḥ Norāy le relâcha.

Sorti du sein de la terre, Krōñ Pāli céda la surface du sol, ainsi que ses fidèles, à Prāḥ Norāy, demandant seulement d'avoir la vie sauve. Il demanda, en outre, à Prāḥ Norāy de ne point empêcher ceux qui le voudraient de lui faire offrande.

Alors fut établie la religion de Prāḥ Norāy. Mais nombre de fidèles regrettaient Krōñ Pāli et, en souvenir de lui, quand ils construisaient une maison ou en inauguraient une, lui présentaient une offrande et, en même temps, à Prāḥ Phum <sup>279</sup>.

### J. Récit tiré d'un texte religieux dit Sāp Sōtr

Au temps du Lovék Sāsnaḥ <sup>280</sup>, Prāḥ Sammān Kōtām <sup>281</sup> était Roi des Singes Noirs, Krōñ Pāli Roi des Singes Blancs. Ils se disputaient mortellement. Le *bodhisatva* parvint en volant parmi les singes blancs qui s'enfuirent. Le Roi des Singes Blancs se mit en colère, mais, finalement, s'entretint avec le futur Buddha, et tous deux firent alliance.

Ensuite, le Roi des Singes Noirs devint Prāḥ Sithāt <sup>282</sup>, le Roi des Singes Blancs étant Krōñ Pāli, qui régnait jusqu'aux limites du monde. Ce Krōñ Pāli avait un visage d'homme, était vêtu comme un homme, avait la queue, les mains et les pieds d'un singe. Il avait six fils et une fille, la dernière née, qui était nommée Nāñ Nāthavottēi.

Les enfants se partagèrent le Čakkravāl, le Pópādvib, l'Ukōtrōdvib, l'Amakōyōnidvib <sup>283</sup>. Nāñ Nāthavottēi <sup>284</sup> eut le Čampudvib <sup>285</sup> à partir de Kābēlvōtho <sup>286</sup>, et épousa Čampubākas, roi des Nāga.

<sup>274</sup> MCC. 57.137. Cf. infra, p. 620.

<sup>275</sup> M<sup>me</sup> Péč Sāl m'a envoyé pour ce nom la glose : *yākh* « qui sait danser et chanter ». Il s'agit donc de Gandharva.

<sup>276</sup> *Sāsna Krōñ Pāli*.

<sup>277</sup> Auguste, Sacré.

<sup>278</sup> Le document fait ici une longue digression, parlant d'une aventure de Çiva que Viṣṇu secourut.

<sup>279</sup> MCC. 47.006.

<sup>280</sup> Le terme désignerait l'époque où l'on ne connaissait pas les lois bouddhiques. Lovék, ou Loivék, est le nom d'une capitale du Cambodge qui joue un rôle assez grand dans les contes. Mais le mot *loivék* signifie « intervalle » et pourrait désigner l'époque où, la loi d'un Buddha n'étant plus suivie, un nouveau Buddha n'a pas paru.

<sup>281</sup> Pour *samaṇa-gotama* « l'ascète de la famille de Gotama », c'est-à-dire le Buddha actuel.

<sup>282</sup> Siddhārtha.

<sup>283</sup> Ces territoires (*dvīb*, du sanskrit *dvīpa*, « île, continent ») doivent être ceux qui

Il advint que le Buddha visita les seize royaumes pour sauver les êtres. Āmpubākas, furieux de le voir prêcher les peuples qu'il gouvernait de par son mariage, voulut lever une armée contre le Buddha. Nāñ Nā'havottēi demanda que fût d'abord consulté son père, le Roi Pāli. Ce dernier, s'estimant seul maître des terres émergées<sup>287</sup>, désira faire mettre au supplice le prêcheur.

Le Buddha, sachant que Kròñ Pāli voulait le voir, raccourcit la terre pour hâter la rencontre, et attendit au bord de la mer. Le Roi Pāli vint en volant, accompagné de Nāñ Nā'havottēi. Il se calma dès qu'il vit la beauté du Sage. Le Buddha lui dit qu'il ne voulait pas lui prendre ses biens terrestres, car il avait renoncé aux avantages matériels, puis raconta l'histoire des Rois Singes. Kròñ Pāli et ses deux (?) enfants, se prosternant, reçurent les saints préceptes.

Kròñ Pāli demanda de perdre son aspect hideux afin de se faire bonze. Le Buddha lui promit que, dorénavant, tous ceux qui pratiqueraient sa Loi, au moment où ils feraient l'aumône en son nom, invoqueraient aussi le nom du *sdeč kròñ Pāli*. Dès lors, chaque fois qu'on fait œuvre pie, on invoque le Roi Pāli pour qu'il en profite.

Plus tard, le bouddhisme se confondit avec le brahmanisme, et l'on crut que le Buddha avait commandé de respecter Kròñ Pāli parce qu'il était le maître de la terre<sup>288</sup>.

Le texte continue par une histoire pieuse, puis reprend en disant que l'on attribue quatre formes à Kròñ Pāli :

- 1° celle de Prāḥ Sēmphli Mohāther Añ Ārhāt ;
- 2° celle de Kròñ Pāli, héros du précédent récit ;
- 3° celle du roi Pāli, frère de Sókrib dans le Rāmker ;
- 4° celle de Sāmpāli, le *garuḍa*<sup>289</sup>.

#### K. Récit expliquant l'origine du jeu de la corde

Les *yākh* étant jaloux des *tévodā* les provoquèrent au jeu du hâlage de la corde (*iāñ prāi*), celle-ci étant en l'occurrence un *nāh*. Les gagnants occuperaient un ciel supérieur et auraient le pas aux audiences de Prāḥ Ēisór.

La veille du combat projeté, Kròñ Pāli, ayant audience de Prāḥ Ēisór, voulut connaître la cause de l'agitation qu'il voyait dans la cour du palais. L'ayant sue, il conseilla aux *tévodā* de se placer du côté de la tête du *nāh* et de faire en telle sorte que l'un d'eux chatouille le nombril de l'animal qui, chaque fois, tenterait de dégager sa queue en avançant vers le camp des *tévodā*. Ainsi les *tévodā* gagnèrent<sup>290</sup>.

L'informateur ajoute que l'histoire est représentée à Añkor Vāt : il s'agit donc du barattement de la mer.

#### L. La famille de Kròñ Pāli

Sur le mont Kailās habitent Prāḥ Bāt Ōtūmpor, Nāñ Sabbapūtrā, et leurs sept enfants dont chacun a une charge.

Le *cau* Kōñčolāpn surveille ses frères et sœurs.

Le *cau* Kròñ Pāli protège l'orbe de la terre, les forêts et les êtres humains.

entourent le Mont Meru dans la cosmologie bouddhique ; mais les noms ne correspondent pas à ceux que donne LÉCLÈRE, Le Bouddhisme au Cambodge, p. 70.

<sup>284</sup> Écrit aussi Nāčvottēi dans le même texte.

<sup>285</sup> Jambudvīpa, continent du Sud.

<sup>286</sup> Kapilavastu.

<sup>287</sup> ? *Čdičākh*.

<sup>288</sup> En note, l'informateur écrit que, d'après le saint livre *Sāpitiān*, le Buddha aurait demandé l'eau et la terre à Āmpubākas, qui était Roi des Nāga (*sdeč nākrāč*).

<sup>289</sup> MCC. 40.008.

<sup>290</sup> MCC. 69.030.

Le *ĉau* Nontā est gardien des seize paradis.

Le *ĉau* Sôphotrāsôr guérit; il a deux formes, celle de Prāḥ Norāy, celle de Prāḥ Ēisôr.

Nān Bantukiri surveille les forêts des montagnes.

Nān Sākomonimékhalà surveille les eaux du ciel et la mer.

Nān Nāthamoy surveille les travaux des champs <sup>291</sup>.

#### M. Famille de Prāḥ Thorni

Lorsqu'on lève la colonne principale, on doit présenter une offrande de riz et de mets en l'honneur de la mère de Prāḥ Thorni dont le nom est Nān Andèn Sappotrā. Le père s'appelle Prāḥ Bāt Tañčā. Un autre nom de Prāḥ Thorni est : Krōṅ Srēi Nōn <sup>292</sup>.

### 5. Critique des légendes

Les récits que je viens de rapporter varient considérablement entr'eux. I est le seul que je connaisse où le vainqueur est Viṣṇu et non un Buddha. Le thème important y est le remplacement d'une religion par une autre, comme dans presque toutes les versions khmères du mythe des trois pas.

On interprète d'habitude les trois pas de Viṣṇu comme un symbole du soleil à son lever, à midi et à son coucher. Nous venons de voir que les positions et les métamorphoses du *nāk* ou de Krōṅ Pāli avaient une signification astronomique. Le remplacement de Viṣṇu par le Buddha est justifiable si l'on se rallie à la thèse que le Buddha est un héros solaire.

Un examen sommaire suffit à montrer dans nos récits des apports différents. Ainsi, l'épisode des Rois des Singes n'est donné, grâce à la métempsychose, que par une confusion d'homonymes : Vālin, héros singe du Rāmāyaṇa, le Roi Bali, sont l'un et l'autre devenus Pāli en cambodgien. Ce jeu des homonymes est poussé si loin dans le récit J qu'on donne à Krōṅ Pāli quatre « formes » dont la seule caractéristique commune est une vague ressemblance de noms <sup>293</sup>.

Une fois supprimé l'épisode relatif aux Rois des Singes, le mythe se réduit à deux parties : genèse du monde et défaite de Krōṅ Pāli.

Les récits relatifs à la genèse sont plus ou moins influencés par les traditions bouddhistes orthodoxes. Celles-ci veulent que le monde soit périodiquement détruit et recréé. A l'occasion de la dernière création, une sorte de croûte

<sup>291</sup> MCC. 57.032.

<sup>292</sup> MCC. 48.025.

<sup>293</sup> J'ignore ce qu'est le *garuḍa* Sāmpāli. Quant à Sēmphi, grand doyen (*mohā ther*) et saint bouddhique (*ārhāt*), je suppose que c'est le Prāḥ Sivoli Ther, ou Sēmpoli, dont M<sup>me</sup> Péč Sāl m'a fait parvenir l'histoire d'après l'*Anū Pūth Pravoti* (pp. 117-118) de M. Нок ТНЕМ, avec référence au texte pâli du Thommobat et du Nānājātaka (éd. Inst. Boud. de Phnom Péñ, pp. 81-95). Fils de Nān Sōbbavāsa, princesse de Kollyāh, il resta sept ans, sept mois et sept jours dans le sein de sa mère. Devenu moine, il atteignit facilement la sainteté grâce à ses mérites antérieurs. Il avait, du temps du Buddha Vibas-sēi, offert à celui-ci un rayon de miel qu'on voulait lui acheter mille roupies; mais, dans une existence antérieure, il avait enfermé dans leur ville sept ans, sept mois et sept jours, les habitants de la capitale voisine, ce pourquoi il resta le même temps dans le sein de Nān Sōbbavāsa, elle-même punie pour un mauvais conseil donné lors du siège de la ville ennemie. Sivoli, ou Sēmpoli, est donc le Sivali que mentionnent divers ouvrages du canon bouddhique, cf. BURLINGAME, *Buddhist Legends*, pp. 33, 47, 51, tome 1.

se forma sur les eaux ; des *prohm*, êtres légers et lumineux qui voltigeaient dans l'espace, en goûtèrent, devinrent ternes et ne purent plus voler. Plus tard, poussa un riz extraordinaire dont ils mangèrent, et ils furent pourvus d'organes sexuels <sup>294</sup>. PRZYLUKI, étudiant une version pâlie de cette genèse, a noté que c'était une création sans créateur <sup>295</sup>. Ce n'est pas le cas des récits cambodgiens qui, pour la majorité, connaissent deux créateurs. En effet, les récits E et F veulent que deux *nāk*, Kròñ Pāli et Prāḥ Phum, aient créé la terre, B veut que Prāḥ Kèṅ ait créé la terre mais que Prāḥ Prohm ait façonné le premier couple, tandis que pour C, le *nāk* Kròñ Pāli créa la terre et Prāḥ Kèṅ Tōp Sròt façonna la terre et le premier couple. Quant au récit D, il est trop obscur pour qu'on puisse être certain de sa signification ; il semble néanmoins que, Prāḥ Kév Tip Sròt ayant créé la Loi (qui remplace la terre), celle-ci, sous le nom de Prāḥ Pūth Kūn Lôk, crée d'une infime partie d'elle-même le premier être humain.

Il me paraît évident qu'une version primitive de la genèse a été diversement transformée pour s'adapter à des théories nouvelles. On reconnaît les influences bouddhistes dans le récit A, où les premiers humains sont des êtres célestes déchus (les *prohm* de la tradition pâlie) et dans le récit D où la création du corps de la Loi par Prāḥ Kév Tip Sròt est la sublimation du récit C, où Prāḥ Kèṅ Tōp Sròt façonne la Terre. On peut également tenir comme due à des influences postérieures l'intervention de Prāḥ Prohm (B) ou de Prāḥ Ēn (A et F) dans certains récits.

En fait, il semble que, dans le mythe primitif, il y ait eu deux créateurs qui étaient deux *nāk*. Or nous avons vu, en étudiant les rites de la maison <sup>296</sup>, que les Cambodgiens connaissaient un couple de *nāk*, mâle et femelle. La plupart des récits nous donnent le nom d'un de ces *nāk* : Kròñ Pāli ; E et F nous donnent le nom du second : Prāḥ Phum, c'est-à-dire l'Auguste Sol. La signification profonde du mythe apparaît ainsi.

## 6. Lôk Pūtanimit et Puruṣa

D'après l'*àlār* Tār Loñ (C), Kròñ Pāli ayant créé la terre, celle-ci est façonnée par un personnage qui porte le nom bizarre de Prāḥ Kèṅ Tōp Sròt, Gemme-qui-bouche-l'ouïe, auquel correspond le Prāḥ Kév Tip Sròt, Gemme-divine-de-l'ouïe <sup>297</sup>, qui, surgissant du chaos, crée la Loi. La Terre étant située dans l'espace, elle peut dès lors, si j'ai bien compris le conteur, être nommée Lôk Pūtanimit. De l'explication, pour moi très confuse, qu'il me donna <sup>298</sup>, il semble

<sup>294</sup> Cf. A. LECLÈRE, *Le Bouddhisme au Cambodge*, pp. 162 sq. ; GUY PORÉE et EVELINE MASPERO, *Mœurs et Coutumes des Khmèrs*, pp. 191 sq.

<sup>295</sup> J. PRZYLUKI, *Une Cosmologie commune à l'Iran et à l'Inde*. J.A. 1937, p. 489. Pour une étude plus détaillée des légendes relatives au riz, cf. R.A.

<sup>296</sup> C'est à des *prohm*, premiers habitants de la terre, que MCC. 99.013 fait remonter les rites d'inauguration de la maison.

<sup>297</sup> *Kèṅ* a le sens de verre, de cristal, enfin celui de « pierre fine ». Pour une autre signification du nom, cf. infra, p. 617.

<sup>298</sup> Lorsque je voulus avoir des précisions, le lendemain du jour où il me conta la légende, il me dit que le nom était Pūtisò (?), que c'était un personnage très puissant qui se transformait à volonté, d'où la dénomination de Lôk Pūtanimit.

que la Terre se transformerait d'elle-même, ce qui rendrait donc superflue l'intervention de Práh Kèv Tõp Srõt. Les significations possibles du nom de Lõk Pütanimít ne permettent pas de résoudre le problème<sup>300</sup>. Par ailleurs, un passage du *Nont thè khõm* (D) emploie *nimit* au sens actif, sans pour autant être d'un grand secours en la question. Le premier couple ayant mangé les trois pilules, Práh Kév Lõk se transforme (*nimit*) et disparaît pour demeurer dans la gloire des Bienfaits du Buddha – c'est-à-dire de la Loi qui, dans le texte, remplace Práh Thorni – pour sauver toutes les créatures à venir. Práh Kév Lõk s'étant transformé (*nimit* *tou*), Práh Püt Kün Lõk médite sur les 12 syllabes et devient les années du cycle des 12 animaux. Alors, le Grand Ermite s'étant flétri et transformé (*slõk nimit* *tou*) devient à nouveau 8 *sëimà*. Quant aux deux êtres humains, ils donnent naissance aux divinités gardiennes des jours et des mois. On se perd dans ces métamorphoses<sup>300</sup> et l'on finit par se demander si la création ne consiste pas en une série de transformations d'une seule et même déité.

Si nous admettons qu'avec C et D nous avons deux variantes assez proches d'un même récit de la genèse, nous voyons que, la Terre étant formée, l'espace est de ce fait délimité, puisque les diverses parties du corps de Práh Thorni deviennent les points cardinaux et intercardinaux, la tête étant au Sud, les pieds au Nord. Les cinq éléments sont alors produits, l'homme est créé d'un peu de terre et huit *sëimà* se dressent au pourtour du monde. Pour que l'homme puisse procréer, il faut l'intervention des *sëimà* qui, devenant un seul Grand Ermite, ne seront huit à nouveau que lorsque le temps aura été créé<sup>301</sup>. La signification de cette partie du mythe peut être précisée par des renseignements qui me furent donnés à l'occasion des poses de *sëimà* de Våt Türk Vıl<sup>302</sup>.

Huit *semà*<sup>303</sup> délimitent l'espace consacré d'un temple, une neuvième,

<sup>300</sup> *Püt(a)*, d'après D.C., serait soit le fait de masquer ou de camoufler, soit le fait de marquer, de laisser une empreinte. Quant à *nimit*, c'est une forme fautive de *nimit* que D.C. définit ainsi: *banhõt dõy rütthi*; *kàlà khluon*; *damnèn* « créer suivant (sa) puissance; se métamorphoser; se transformer ». Mais l'étymologie donnée est le sanskrit *nirmita*, qui signifie: « construit, façonné, créé, fait par quelqu'un... » Je n'ai trouvé aucune interprétation possible de *Pütisò*, douteux puisque je n'ai pu le faire écrire.

<sup>300</sup> Voici le texte: *nõh práh kev lõk nimit båt* (avec un *to* final; mis pour *båt* avec *ta* final?) *vèñ hòn nõv kër* (pour *ker*?) *an práh püt kün lõk nõv kron* (= *tran*?) *práh sàsnar práh pütth tån 5 práh an nin pròs satv phan tån hlày è kròy hòn è kròy práh kev lõk nimit tou nõh práh püt kün lõk tån smàdëiy tåor 12 – tì mon sam à ð a bà mo bõb – ka sa lã a kòs – llã nèh èn sak rãn tük cã Ëhnàm 12 hòn – kantar cut cã Ëhnàm Ëambòn rien tou tån 12 Ëhnàm hòn – mohà rëtsséi tel (= tail) lõk samõthihån cã an 1 nõh slõk nimit tou cã an [sëi]mà Ëlà tån 8 práh an vñ hòn.*

<sup>301</sup> Dans le récit D, la création du temps est assez curieusement scindée: Práh Püt Kün Lõk (= la Loi = la Terre) devient les douze années, tandis que les planètes régentes des jours et des mois naissent du premier couple. Cette scission n'existe pas dans la légende qu'on trouvera infra, p. 617.

<sup>302</sup> Ne pouvant assister à la cérémonie, qui eut lieu en 1943, j'envoyais Khim prendre des renseignements sur place. Elle interrogea plusieurs des *dãr* présents et revint avec une abondante moisson de renseignements oraux, complétés de notes écrites par les dits *dãr*.

<sup>303</sup> Graphie la plus courante, qui représente la prononciation habituelle. La graphie *sëimà* est plus conforme à l'étymologie (sanskrit *sima*, « frontière »).

dite *semà kēl*, se trouvant au centre. Les « racines », *rīṣ*, des *semà* sont mises en terre avec solennité : ce sont elles qui ont toute l'importance, les « feuilles », *slēk*, c'est-à-dire les stèles généralement sculptées qui sont dressées au-dessus, n'en étant que la projection visible <sup>304</sup>. La *semà kēl*, invisible puisque n'ayant pas de « feuille », est la plus importante parce qu'elle est le nombril par lequel le fœtus prend vie.

Les *semà* représentent en effet les diverses parties d'un corps humain suivant le schéma suivant <sup>305</sup> :

		EST		
	Pied (Jambe)	Flanc	Main (Bras)	
NORD	Bassin	Nombril	Tête	SUD
	Pied (Jambe)	Flanc	Main (Bras)	
		OUEST		

Ainsi, par les *sēimà*, le sol consacré d'un temple est à l'image du corps de la Terre ; de même, chaque terrain où l'on construit, avec son « nombril » par lequel, sans doute, il a pris vie, est à l'image de la terre entière. Dès lors, il me semble qu'on peut entrevoir les idées sur lesquelles repose l'épisode des *sēimà* transformés en un seul Grand Ermite : toute l'énergie du monde va se réunir au Centre pour la création de l'homme <sup>306</sup>.

Il semble donc bien que tout provienne du corps de la divinité, que l'on peut considérer comme l'équivalent cambodgien de Puruṣa « démembré à la création et qui peut être ainsi considéré comme le producteur de tous les êtres (Prajāpati) » <sup>307</sup>. Je le crois d'autant plus volontiers que les pratiques indiennes ont quelque analogie avec celles que nous venons d'étudier :

« Les traités d'architecture fournissent en effet une description fort complète du génie protecteur des édifices (*vāstu puruṣa*). On l'imagine étendu la face contre terre et couvrant de son corps tout l'espace construit. Cet espace est lui-même découpé en portions régulières, à chacune desquelles est affectée une portion du *puruṣa*. Mais, ce qui est capital pour nous, c'est que chaque élément du plan d'ensemble est en même temps régi par l'un des principaux dieux du panthéon hindou : Brahmā au Centre, Sūrya à l'Est, Agni au Sud-Est, Içāna au Nord-Est, etc. Ces divinités se répartissent le corps du *puruṣa* architectural, tout comme elles sont attachées, dans l'univers, aux diverses parties du *Puruṣa* cosmique, étant issues de son démembrement. Le *vāstu puruṣa* reflète donc toujours le géant mythique. C'est dire que l'architecte indien contemporain reste d'accord avec le

<sup>304</sup> C'est bien ce que dit D.C. aux mots *sēimà*, *slēk* et *nīmītt(a)*. Les « racines » sont les *nīmītt(a) sēimà*.

<sup>305</sup> Certains aspects des rites semblent indiquer qu'il ne s'agit pas d'un symbole mais d'une réalité religieuse ou magique.

<sup>306</sup> La création des années cycliques à ce moment s'explique, à mon avis, pour deux raisons : 1) la destinée de chaque être humain est déterminée par l'animal de l'année de sa naissance ; 2) dans les rites de pose des *semà*, au moment où toutes les « racines » tombent dans leurs fosses, ceux dont l'animal correspond à l'année de la cérémonie doivent s'être éloignés, sous peine de mourir jeunes (cf. Cérémonies des Douze Mois, p. 76), d'où association d'idées normale chez l'auteur.

<sup>307</sup> Mus, *Barabudūr*, B.E. 33, p. 609.

principe régulateur qui a jadis présidé à l'érection des autels védiques : il réalise un modèle réduit de l'univers, sous les espèces d'une figure humaine symbolique, miniature du grand Puruṣa <sup>308</sup> ».

Il y a plus, car M. Mus, à ce propos, rappelle que, de nos jours encore – du moins dans le Kathiavar – avant d'entreprendre la construction d'une maison « l'astrologue désigne l'endroit des futures fondations placé exactement au-dessus de la tête du Serpent qui soutient le monde. Le maçon fabrique alors une petite cheville en bois de khadira (*Acacia Catechu*) et l'enfonce dans le sol à coups de noix de coco, juste en cet endroit, pour que la cheville aille dans le sol fixer solidement la tête du Serpent » <sup>309</sup>. La raison donnée, il est vrai, est que l'on agit ainsi pour éviter les tremblements de terre en empêchant de remuer la tête du serpent qui la soutient. Mais, pense M. Mus, « tout s'explique assez commodément aussitôt qu'on se reporte au sens microcosmique de l'œuvre architecturale. En sa totalité, et jusqu'à ses limites, le sol de la maison ou du temple est assimilé à la fois à l'extension de la terre et à sa structure mystique. ... La Maison et le Monde sont ainsi deux sommes égales : l'une et l'autre sont Puruṣa <sup>310</sup> ».

Une survivance curieuse du mythe du géant démembré se retrouve dans la légende cambodgienne que voici :

Jadis vivait une femme, Nān Tēi <sup>311</sup>, qui avait quatre amants. Ils s'ignoraient mais un jour, malheureusement, ils se rencontrèrent et se disputèrent la femme. Ne pouvant les apaiser, elle leur dit de la couper en quatre morceaux et chacun d'en prendre un, ce qu'ils firent. Alors elle leur demanda, s'ils avaient de l'amour pour elle, de réunir les morceaux et de les enterrer au Nord-Est d'une pagode. Les amants lui obéirent et chaque jour lui apportèrent à tour de rôle de la nourriture : telle est l'origine des *nāh tā* <sup>312</sup>.

## 7. Le désir

Prāh Thorni étant façonnée et, par elle, les points cardinaux et intercardinaux fixés, le premier mâle et la première femelle sont créés. D'eux naissent d'abord les planètes régulatrices et, par conséquent, le temps. L'espace et le temps étant créés, l'humanité pourra naître. Telles me semblent les idées maîtresses de nos légendes.

<sup>308</sup> Ibid., p. 610.

<sup>309</sup> Citation de Mrs. SINCLAIR STEVENSON, *The Rites of the Twice-Born*, p. 354. Noter que, selon Mās Ros, quand un Cambodgien meurt d'une morsure de serpent, on l'enterre avec une cuiller en noix de coco fichée au-dessus de sa tête. S'il passe un *krū* versé dans l'art de guérir du venin, il enlève la terre qui recouvre le crâne : si les cheveux tiennent encore bon, il peut guérir l'homme. Il semblerait donc que la noix de coco neutralise, du moins pour un temps, l'action du serpent.

<sup>310</sup> Op. cit., p. 611.

<sup>311</sup> Dame Tēi. On trouve souvent dans les manuscrits *ta* pour *da* : *taṃrēi* pour *daṃrēi* (éléphant), *Sētā* ou *Sēidā* pour l'héroïne Sītā... Il est donc possible que *tēi* soit mis pour *dēi*, la terre.

Il convient d'ajouter que, dans le récit D, le premier être humain est désigné par le terme *baros* qui vient du sanskrit *puruṣa*, et que le texte l'emploie avec son doublet *prōs* pour désigner l'homme, avec *srēi* pour la femme.

<sup>312</sup> MCC. 48.029. Les *nāh tā* sont les génies gardiens de territoires petits et grands.

Tout d'abord, le mâle et la femelle ne peuvent procréer, car il leur manque le désir charnel. L'épisode des pilules qui donnent à ce premier couple l'impulsion sexuelle est bien connu des Cambodgiens, qui leur assimilent les gâteaux dits *ansam êruk*. « Encore actuellement chez les gens de la campagne et les superstitieux qui habitent la ville, on croit que l'union ne sera pas complète si on ne mange pas d'*ansam êruk* au mariage. » On raconte à ce propos qu'une « masse de terre alluvionnaire » s'étant formée au milieu des eaux, le Buddha « donna la vie à deux êtres vivants, un homme et une femme », qui « s'aimaient d'une tendresse toute fraternelle » et ne « possédaient ni passion ni désir ». Pour qu'à leur mort des êtres humains continuent à vivre sur le globe, le Buddha fit un *nom ansam* en forme de cylindre, long d'une coudée, qu'il apporta aux deux êtres. Il ne vit que la femme et lui donna le gâteau, lui disant d'en garder la plus grande part pour son compagnon. Elle en mangea et, comme elle « était sérieuse », en apporta la moitié à l'homme. L'amour naquit aussitôt entr'eux <sup>313</sup>.

Un récit analogue explique l'origine de plusieurs rites du mariage :

Jadis, à la formation de la terre, un ascète nommé Trënsàk descendit en volant du Prom Lôk <sup>314</sup>. Par sa puissance miraculeuse, il construisit un temple de pierre où il habita seul dix mille ans. Puis il pensa que le monde sans hommes était impossible et que, si les hommes abondaient, il y aurait des Buddha. Aussi, de la crasse de son oreiller, il créa une fille et un garçon qui furent ses élèves. Puis il établit les lois du mariage, mit en ordre les sept jours, séparant les jours de bonheur des jours de malheur, puis les trois saisons avec chacune deux mois pour les mariages <sup>315</sup>, puis les douze années du cycle animal par groupes de quatre sous un même symbole, c'est-à-dire sous les symboles de l'homme, des dieux et des *yàkkh kanthôb* <sup>316</sup>.

Alors, il fabriqua trois pilules qui donnaient force et amour. La femme, en avalant une, fut prise de passion et vola une de celles de son compagnon. C'est pourquoi les femmes sont plus passionnées que les hommes.

Ensuite, l'ascète s'envola au paradis chercher une couronne de fleurs, des chiques de bétel <sup>317</sup>, de l'huile, du parfum et de l'eau sucrée du lac Anôtta <sup>318</sup> qu'il fit boire aux jeunes gens pour leur assurer une longue vie. Enfin, il alla prendre un bananier d'or sur le mont Kailàs <sup>319</sup> et il célébra le mariage <sup>320</sup>.

L'informateur ajoute que, dans le *Bathamovisûñ*, l'ascète Trënsàk est nommé Prâh Kèv Tîp Sròt car il a des oreilles semblables à du cristal <sup>321</sup>.

<sup>313</sup> M<sup>me</sup> SRIN SARIS-YANN, Gâteaux et Friandises. France-Asie 37-38. 1949, pp. 668-669 ou n° 114-115. 1955, p. 396.

<sup>314</sup> Monde-frontière.

<sup>315</sup> Les Cambodgiens ne peuvent se marier que pendant les mois « pleins », ou « femelles », de trente jours.

<sup>316</sup> Cf. Cycle.

<sup>317</sup> Les chiques de bétel ont une très grande importance dans les rites du mariage ; plusieurs versions très différentes sont données de leur origine.

<sup>318</sup> Anotatta.

<sup>319</sup> Le Kailaça, demeure de Çiva.

<sup>320</sup> MCC. 40.008.

<sup>321</sup> Pour obtenir ce sens il faut, à l'inverse de la construction cambodgienne, faire précéder le déterminé par le déterminant. Le même informateur conte dans MCC. 02.007 que, la terre étant formée mais n'ayant encore que des végétaux et des animaux, un Mohà Thèr descendit du monde des Prohm et se consacra au huit accomplissements



Quant aux gâteaux, il semblerait que le couple, en les mangeant, reçoive sa part de l'ardeur sexuelle des dieux. En effet, l'on cuit pour le mariage quantité de gâteaux, mais principalement le *nom ansam*, de forme cylindrique, et le *nom kom* à l'aspect d'une petite pyramide <sup>322</sup>, qui représenteraient les sexes de Práh Ēisór et de Nāñ Phôkovottēi <sup>323</sup>, c'est-à-dire de Çiva et de Bhagavatī. Cette dernière explication, qui est certainement exacte <sup>324</sup>, montre, une fois de plus, combien divers souvenirs s'entremêlent au Cambodge <sup>325</sup>.

Les gâteaux *ansam* et *kom* ne sont pas seulement employés lors du mariage. Ils sont également indispensables au dernier jour de la quinzaine des morts <sup>326</sup> et ce jour-là, pour la prospérité des moissons, a lieu une cérémonie en l'honneur de l'Auguste Sol, dite *thvây Práh Phum*, où l'on honore Krõñ Pāli <sup>327</sup>. Dans les légendes que nous venons d'étudier, les gâteaux *ansam* et *kom* de certaines versions remplacent les trois pilules (*kulīkà*) des autres versions, pilules qui, d'après le récit D, sont faites, comme l'homme, d'un peu du corps de la Loi. Or, quand meurt un Cambodgien – qui, suivant la doctrine de la métempsychose, subit une longue succession de morts et de renaissances – on a coutume de placer auprès de lui une corbeille de paddy symbolisant la vie qui se transmet d'une semence à l'autre, et l'on met sur le paddy une motte de terre signifiant que le corps va retourner à la terre d'où, bientôt, sera façonné un nouveau corps d'homme <sup>328</sup>.

### 8. Krõñ Pāli et le crocodile

Le récit H, qui ne s'occupe point de la genèse, mais simplement de la défaite de Krõñ Pāli, nous permettra, grâce à l'identification de celui-ci à un crocodile, de préciser certaines idées des Cambodgiens.

Il existe, en effet, d'une part un cycle de légendes dont beaucoup ont pour héros un crocodile, d'autre part de nombreux contes sur l'origine des *tõñ krapò* qui, par leurs appartenances mythiques et par leurs prolongements rituels vont nous fournir des renseignements importants.

(*sambat*) durant mille ans. Il créa ainsi huit ermites qui, par leurs méditations, produisirent une femme, Nāñ Kõmàrēi, et un homme, Kõmàrà, de qui provient tout l'humanité. Le sage serait nommé Trēnsà dans le *Saytraiphāphét*, et Práh Kèv Tīp Sròt dans le *Thommovisitn*.

<sup>322</sup> L'un et l'autre de riz gluant, enveloppés de feuille de bananier et cuits à la vapeur. L'*ansam êruk* est fourré de pâte de soja, salée et poivrée, et de lard ; le *kom* est fait de pâte de riz, fourré de soja et de coco râpé très sucré.

<sup>323</sup> MCC. 24.007.

<sup>324</sup> MCC. 24.007 cite les paroles que, dans la province de Kõmpoñ Spër, les entremetteurs prononcent au moment où ils apportent fruits et gâteaux : elles ne laissent aucun doute quant au symbolisme sexuel du *kom* et de l'*ansam*.

<sup>325</sup> D'après MCC. 24.003, les gâteaux de mariage, très variés, représenteraient les trente-six sortes de fruits que les singes cueillirent dans la forêt pour les noces de Nāñ Phôkovottēi et Práh Norāy (sic).

<sup>326</sup> Pour une description sommaire de la Fête des Morts, cf. Cérémonies des Douze Mois, pp. 47-58.

<sup>327</sup> Voir infra, chap. VI.

<sup>328</sup> Cf. Cérémonies privées des Cambodgiens, p. 75.

J'ai étudié ailleurs <sup>329</sup> le cycle légendaire dans lequel s'incorporent les aventures du crocodile et ne ferai que le rappeler ici brièvement. Il comprend en gros les contes que voici :

1. Un groupe d'hommes et un groupe de femmes, ou bien un roi et une reine, joutent pour la construction de montagnes, ou de temples-montagnes, et le creusement de bassins et canaux. Chaque groupe doit accomplir son travail dans l'espace de temps compris entre le coucher du soleil et l'apparition de l'étoile du matin. Les femmes, grâce à un fanal au bout d'une perche, font croire aux hommes que l'étoile a paru. Ils cessent leur travail sans l'avoir achevé ; les femmes victorieuses modifient les règles du mariage.

2. Un homme d'une puissance sexuelle extraordinaire rencontre enfin la femme qui lui convient. Ils s'aiment tant qu'ils meurent. Le corps de la femme est pétrifié.

3. Un roi et une reine joutent. Le roi est vaincu, tué, sa tête dressée sur une perche.

4. Une femme fait poursuivre le bateau de son époux infidèle par un crocodile apprivoisé du nom de Àthôn. De la berge, l'amante voit le danger et change l'eau en terre. Le crocodile et le bateau, pétrifiés, deviennent des montagnes. Le mari furieux poursuit l'épouse, la tue, fait disperser les membres et dresser la tête sur une perche.

5. Un prince est pris pour époux par une ogresse. Il s'enfuit en emportant des plantes médicamenteuses, notamment un citron à peau rugueuse, dit *krôṅ sôṅ*, qui prive de tout pouvoir les crocodiles. L'ogresse poursuit le prince, qui jette ses citrons. L'ogresse est transformée en montagne.

6. Un crocodile avale une princesse. Il est poursuivi, tué. Le corps de la princesse est extrait de son ventre. Le corps du monstre est coupé, les morceaux dispersés.

7. Un crocodile qui veut aller combattre un de ses congénères, se change en bonze novice (*nén*) pour prendre place dans la pirogue d'un couple de vieillards, et la fait avancer à toute vitesse. Arrivé à destination, il reprend sa forme. Le combat entre les deux crocodiles provoque des orages impressionnants.

8. Le génie de la montagne a obtenu la femme qu'il désirait ; son rival, le génie des eaux, lance les flots à l'assaut de la montagne.

8 bis. Le génie de la montagne a enlevé la fille des génies d'un étang. S'ensuit un combat où un pan de montagne s'écroule, où un nouvel étang surgit.

Ces contes sont associés à des lieux – dits, montagnes, tertres, temples, pièces d'eau, où se trouvent des ruines d'art pré-angkorien et les plus anciennes inscriptions connues du Cambodge. Ils trahissent une forme particulière du culte de Çiva et de son épouse Umā, celle-ci plus spécialement considérée comme victorieuse de Mahiṣāsura, démon de l'humidité. Ils se rattachent par une multitude de détails à un cycle, que l'on retrouve dans tout le Sud-Est Asiatique, où le déluge survient à la suite d'un combat entre le génie de la montagne ou de la sécheresse, représenté par un milan, et le génie des eaux, représenté par quelque animal aquatique, crabe, dragon (ou nâga), crocodile. Certains détails, notamment celui de la fausse étoile du matin, se retrouvent dans les versions non indiennes du *Rāmāyaṇa* <sup>330</sup>. D'autre part, les contes qui

<sup>329</sup> R.A., chap. IV.

<sup>330</sup> Cf. R.A., chap. XI.

se rapportent à des joutes de construction peuvent être rapprochés des rites cambodgiens, en particulier ceux du nouvel-an (fin de la saison sèche) où les fidèles construisent des « montagnes » de sable qui figurent, dit-on, le Meru, axe du monde, et les montagnes qui l'entourent <sup>331</sup>.

Qu'il s'agisse d'une destruction totale et de la genèse d'un monde, ou qu'il s'agisse du cycle des saisons sèche et pluvieuse, les conceptions ne diffèrent pas. L'on peut rapprocher le démembrement de Puruṣa du démembrement du crocodile ou de l'épouse jalouse des contes. La construction de montagnes, l'apparition de l'étoile du matin, peuvent figurer une genèse où la création du temps, par les astres régulateurs, permet l'établissement de la vie.

Les contes sur l'origine de la « bannière du crocodile », *tôn krapo*, se rattachent étroitement à ceux que je viens de résumer et avec lesquels je les ai étudiés minutieusement. Je les rapporterai brièvement :

1. Une princesse, fille de Prāḥ Ēisór suivant les uns, de Prāḥ Prohm suivant les autres, élève un crocodile et lui fait apprendre l'art d'être un homme. Il demande sa main, mais un homme ne peut épouser sa nourrice, et on l'exécute. Avant de mourir, il exprime le désir que sa peau soit dressée à la porte des maisons où il y a un mort, ce qu'on fait. La peau s'abîmant, on la copie en étoffe et c'est l'origine des bannières du crocodile.

2. Un crocodile sert de monture à Umā. En mourant, il demande que sa peau soit dressée à la porte des maisons mortuaires <sup>332</sup>.

3. Un crocodile qui a été élevé par un couple de vieillards, combat dans la mer de l'Ouest le Roi des Crocodiles Noirs, le vainc et gagne de grandes richesses. Plus tard, il engage la lutte avec le Roi des Crocodiles Blancs de la mer du Sud. Vaincu, il meurt, ayant auparavant demandé à ses parents adoptifs de célébrer des cérémonies à son intention et, à cette occasion, leur fait faire la première « bannière du crocodile ». Après la cérémonie, il ré-apparaît au ciel sous forme de constellation.

Durant les combats qu'il a soutenus contre ses congénères des mers de l'Ouest et du Sud, vent, tonnerre et pluie se déchaînent.

4. Krōn Pāli, sous forme de crocodile, accepte de faire passer la mer au Buddha qui lui montre la supériorité de sa force mais promet qu'on fera désormais des *tôn krapo* en souvenir de lui <sup>333</sup>.

5. Le Buddha arrive au bord de la mer, qu'il veut traverser, mais il n'y a pas d'embarcation. Deux crocodiles, mâle et femelle, se proposent pour le faire passer. Le Buddha accepte, mais pour le mâle seulement, car sa religion lui interdit de toucher un être du sexe féminin. La femelle insiste et demande de se placer sous le mâle, ce qui lui

<sup>331</sup> Ou bien le Prāḥ Čōlāmoni, *stūpa* où sont enfermés les cheveux que le Buddha se coupa en quittant la vie de prince. On sait l'importance du *stūpa* comme symbole cosmique, et la variante n'a pas ici d'importance.

<sup>332</sup> Dans la série des contes localisés où un crocodile avale une princesse, l'une des variantes veut que l'animal servait de monture à un bonze médecin. Parmi les contes sur les rites funèbres s'en trouve un où un crocodile sert de monture à un bonze médecin ; il rencontre un autre animal de son espèce, qui engage le combat. Le crocodile avale son maître pour lui éviter de souffrir de la lutte. Ayant vaincu, il recrache le bonze mort et meurt lui-même de chagrin. Maître et serviteurs sont incinérés ensemble. Quatre bambous poussent autour du bûcher et, depuis, les bûchers sont placés entre quatre bambous supportant une toile blanche.

<sup>333</sup> *Supra.*, p. 609 s.

est accordé. Après la traversée, le Buddha leur dit de faire un vœu. Ils demandent qu'en témoignage de leur dévotion, l'on fasse désormais des *tôn krapo* pour la fête de « l'entassement des monts de sable »<sup>334</sup>. La même histoire m'a été racontée pour expliquer, non l'origine des bannières du crocodile mais celle de la coutume qu'ont les bonzes de passer sur un « pont » humain, lors de la fête de « l'entassement les monts de paddy »<sup>335</sup>.

6. Les Cambodgiens identifient, le plus souvent, la « bannière du crocodile » à la « bannière des flots ». L'un d'eux, cependant, fait la distinction<sup>336</sup> et dit la seconde fabriquée à l'instigation du Buddha sur le point d'entrer dans le Nirvāṇa, son but étant de protéger les hommes contre des géants qui se trouvent aux points cardinaux, Khandar au Sud, Pīthyāthor à l'Est, etc<sup>337</sup>. Ceux-ci sont prêts à descendre dévorer l'humanité. Plusieurs fois par jour ils allongent le cou pour s'assurer que flotte la bannière et n'osent descendre en l'apercevant<sup>338</sup>.

7. Un autre informateur, qui fait, lui aussi, la distinction entre *tôn krapo* et *tôn rolok*, identifie, par contre, ce dernier au *tôn nāk*. Mār (Māra) veut empêcher des gens qui, après le Nirvāṇa du Buddha, se sont mis à construire un *stūpa* où mettre les reliques du Sage. Ōbbakōt (Upagupta) réduit à l'impuissance Mār et lui fait promettre que, lorsqu'il verra hisser la « bannière des flots » ou « bannière du nāga », qui sera signe caractéristique des fêtes bouddhiques, il s'abstiendra de venir troubler la réunion<sup>339</sup>.

Dès l'abord se manifestent des parentés entre les divers contes. Kròñ Pāli, dépossédé, se réfugie au bord du monde et devient un crocodile à qui le Buddha vient demander qu'il lui fasse traverser la mer ; un couple de crocodiles veut faire traverser la mer au Buddha ; un savant moine, s'il veut se déplacer sur le Mékong, s'installe sur le dos d'un crocodile. Rituellement, d'autres traits communs se dessinent. Hommes et femmes joutent pour construire des montagnes ou des temples-montagnes ; Trěnsāk se construit un temple avant de créer le premier couple ; Mār, avant d'être réduit à l'impuissance par Ōbbakōt, empêche la construction d'un *stūpa* ; le couple de crocodiles fait traverser la mer au Buddha et c'est pourquoi les bonzes passent sur un « pont » humain lors de la fête où l'on construit des montagnes de paddy, ou bien, selon d'autres, on dresse des « bannières du crocodile » sur les montagnes de sable érigées en certaines fêtes. D'autres rapprochements sont moins évidents : on ne voit pas, de prime abord, en quoi la « bannière des flots » ou « du nāga » commémore la victoire d'Upagupta sur Māra mais on comprend lorsqu'on sait qu'Upagupta, surnommé Serpent Mince, est en Birmanie un génie des eaux<sup>340</sup>. On peut également comprendre pourquoi la « bannière des flots » met en échec les monstres des points cardinaux : on nous les représente qui allongent le cou dans l'espoir de fondre du haut des airs sur les hommes dont ils veulent se nourrir, et l'image pourrait être celle d'oiseaux de proie, donc celle des oiseaux de sécheresse<sup>341</sup> ennemis des génies des eaux.

<sup>334</sup> MCC. 03.002.

<sup>335</sup> Cf. R.A., chap. XI.

<sup>336</sup> Donnant pour la première une variante du conte que j'ai résumé sous le N° 1.

<sup>337</sup> Le « etc. » est de l'informateur.

<sup>338</sup> MCC. 57.136.

<sup>339</sup> MCC. 57.137.

<sup>340</sup> Cf. R.A., chap. X.

<sup>341</sup> Je ne pense pas qu'il faille tenir compte des noms qui leur sont donnés. Les

Les contes où le personnage central est un crocodile montrent, par leurs détails, que cet animal est un génie des eaux <sup>342</sup>. Ce n'est pas à tort que la plupart des Cambodgiens identifient la « bannière du crocodile » à la « bannière des flots », certains assimilant cette dernière à la « bannière du nâga » <sup>343</sup>, d'où nous arrivons à l'identité nâga-crocodile. Cela est confirmé par la « forme » que prend Kròñ Pâli en *srâp*, mois où il fait face aux huit points de l'espace, ce qui équivaut à dire que sa puissance est au maximum.

Kròñ Pâli est un *nâk*, un crocodile, un génie des eaux. Sa dépossession par Viṣṇu, dieu solaire, ou le Buddha, héros solaire, est un épisode de la lutte entre le soleil et l'eau. Viṣṇu (en cambodgien Norāy = Nārāyaṇa) est entre deux créations couché sur le serpent Ananta, qui flotte sur les eaux. Les Khmèrs emploient le mot *lič*, « s'immerger », pour désigner le couchant. Le Buddha veut traverser la mer, qui se trouve au-delà des limites de la terre dont il a, en deux pas et demi, chassé Kròñ Pâli et, se posant sur la tête du crocodile, l'enfonce dans les eaux ; il se peut qu'il s'y enfonce lui-même. C'est à ce moment que, son adversaire s'avouant vaincu, il lui accorde, dans sa magnanimité, une part de sacrifice dans toutes les cérémonies ; mais la tendance moralisatrice du conte, où le Buddha dépossède Kròñ Pâli dans la seule intention de le convertir, est évidente, et l'on est en droit de penser que le troisième pas du Buddha est la disparition temporaire du soleil qui, à son tour, est vaincu par les ténèbres, celles-ci étant associées aux eaux.

Si le soleil disparaît dans les ondes, on peut dire qu'il est englouti par elles, et les contes où un crocodile avale un moine-médecin, ou une princesse – qu'une variante nomme Joyau Multicolore – pourraient être, eux aussi, des allégories sur la lutte de la lumière et des ténèbres. J'ai montré <sup>344</sup> que l'histoire de la princesse avalée paraissait un mythe de l'orage, le joyau étant l'éclair dans les nuées : ce n'est qu'un autre aspect d'une même vérité. La princesse, il est vrai, meurt au moment où elle est sortie du ventre du crocodile ; mais il est aussi vrai qu'un jour, *thnai*, meurt quand un soleil, *thnai*, ré-apparaît <sup>345</sup>.

Si le soleil se noie (*lič*) dans les flots au couchant, c'est pour renaître le matin. Par ailleurs, lorsqu'à l'imitation du Buddha montant sur le dos du crocodile, les bonzes marchent sur le « pont » humain durant la cérémonie des « monts de paddy », le rite a, possiblement, la valeur d'une marche des morts vers la renaissance <sup>346</sup>.

En cambodgien, l'accouchement se dit « traverser le fleuve » (ou la mer), ce qu'on explique comme étant une comparaison des dangers subis par la mère à ceux d'une traversée <sup>347</sup>, mais il est possible que l'expression soit en

---

*p̄thyāthor* sont les *vidyādhara* des textes indiens, où ils sont des génies de l'air porteurs de la foudre ; j'ignore ce que sont les Khandar.

<sup>342</sup> R.A., chap. IV.

<sup>343</sup> Beaucoup sont muets à ce sujet.

<sup>344</sup> R.A., chap. IV.

<sup>345</sup> Les jours des Cambodgiens sont comptés d'une aube à l'autre.

<sup>346</sup> R.A., chap. XI.

<sup>347</sup> Comparaison faite notamment dans MCC. 30.004 : l'accouchée est comme une personne qui voyage en barque sur un fleuve ; qui, si elle n'est pas habile, se noiera en cas de vent et de tempête ; pour qui l'épreuve sera facile si elle a beaucoup de mérites (antérieurs).

rapport avec la métaphore connue de « l'océan des transmigrations », ce que semble prouver telle prière dite au moment de la délivrance :

« Ô puissants Seigneurs, ce jour est faste, ce moment est propice, que Práh Phum Práh Kar Práh Thorni maître(s) de l'eau et de la terre, que les ancêtres, les *čambuor čuor khmòč aràk tépràk* <sup>348</sup>, le Kru Bathyây <sup>349</sup>, viennent rectifier la position pour cette traversée du fleuve, afin que les vagues et les coups de vent ne l'emportent pas vers une autre destination. Permettez-lui de passer par le droit chemin, d'un bout à l'autre, le plus facilement possible, tranquillement, sans qu'aucune calamité ne survienne. Fille ou garçon, sors tout de suite, viens, dépêche-toi ! <sup>350</sup> »

On peut comprendre <sup>351</sup>, le cambodgien étant assez imprécis pour que sujets et compléments puissent être omis, que c'est la mère pour qui on demande une « bonne traversée du fleuve » et qu'on espère ne pas être emportée vers une autre destination, c'est-à-dire la mort ; mais lorsqu'il est question de « rectifier la position » et de « passer par le droit chemin... le plus facilement possible », il ne peut guère s'agir que du bébé, qui est donc l'objet de la prière et à qui, finalement, on s'adresse en disant : « dépêche-toi ! » <sup>352</sup> L'idée que la renaissance est l'arrivée sur un nouveau rivage, nous la retrouvons dans le texte d'invocations à Krõñ Pāli : « O Seigneur ! venez nous combler de bonheur et de paix dans le monde où nous sommes ; veuillez nous accompagner jusqu'au rivage, afin que nous ne nous égarions pas en chemin » dit l'une d'elles, mais une autre est plus explicite : « Faites que nous soyons heureux, que nous trouvions en ce monde le bonheur. Aidez-nous à faire parvenir nos mérites au rivage, que ceux-ci ne soient pas dispersés en route ! » <sup>353</sup> Je ne doute pas qu'il s'agisse ici, non de la traversée de la vie actuelle mais, après une existence que l'on demande heureuse « dans le monde où nous sommes », d'une heureuse traversée vers une nouvelle vie. Le soleil disparaît dans l'océan de la nuit pour réapparaître le matin, la personne humaine, avec ses mérites et démérites, traverse un fleuve entre mort et renaissance. Qu'il s'agisse de la suite des morts et renaissances que doit subir tout être vivant, ou que l'on considère le monde comme éternellement détruit et recréé, l'idée de périodicité me paraît primordiale. Les diverses positions, pour nous si contradictoires, de Krõñ Pāli suivant les jours, les mois ou les trimestres, ne sont que des aspects divers de cet éternel recommencement.

De ce fait, nous comprendrons mieux que, à en croire les contes, le crocodile soit lié à des rites funèbres. C'est à la mort d'un crocodile qu'on associe l'origine du léger bâtiment dans lequel on place le bûcher funéraire, ou l'origine de la bannière mise à la porte d'une maison mortuaire. S'il faut donner son

<sup>348</sup> *Khmòč* : morts, revenants ; *čambuor čuor*, plus souvent *čuor čambuor* : esprits honorés par un groupe familial, le mot *aràk* ayant rituellement à peu près le même sens ; *tépràk* : divinité gardienne.

<sup>349</sup> Je ne sais qui il est.

<sup>350</sup> MCC. 30.010.

<sup>351</sup> Comme l'a fait M<sup>me</sup> Péc Sâl dans sa traduction du manuscrit.

<sup>352</sup> L'auteur de MCC. 30.010 écrit d'ailleurs qu'au moment de la naissance le bébé attaché au placenta par le cordon ombilical est comparable à un radeau hâlé par une barque ; il est parvenu à destination alors que la barque est restée dans le fleuve.

<sup>353</sup> Cf. chap. VI § 5.

importance à l'idée de périodicité, cette mort doit précéder une renaissance, et les croyances rapportées sur la « bannière du crocodile » montrent que l'hypothèse est exacte. Les uns disent, en effet, que la direction vers laquelle flotte sa queue indique en quel point de l'espace on renaîtra *tévodà* <sup>354</sup> ; les autres que, si un homme fabrique une bannière à queue fendue, il n'aura pas d'organe sexuel dans sa prochaine ré-incarnation <sup>355</sup>, la femme devant au contraire la faire bifide <sup>356</sup>, tandis que, selon d'autres, une femme en la faisant telle aura deux maris dans sa vie future, puisque la queue de la bannière représente le cœur <sup>357</sup> de qui la fabrique <sup>358</sup>. On dit aussi que la « bannière du crocodile », qui sans cesse tourne et retourne au gré du vent, est l'image de notre destin : le cycle de la métempsychose est formé d'une série de tours complets, naissance et mort se succèdent sans cesse <sup>359</sup>.

Dans la région de Prei Krabâs, durant la cérémonie religieuse qui se déroule chaque nuit de la Fête des Morts, chacun des bonzes a devant lui divers objets rituels, dont cinq couvercles coniques en feuille de bananier, piqués de petits *tôn krapo* que les anciens appelaient *tôn don tà* « drapeaux des aïeules et des aïeux ». A l'aube, on allume des *tien kôl* au moment où sont consacrés les *bên* qui, par cinq, sont alors coiffés des couvercles <sup>360</sup>. Selon de nombreux informateurs, les cierges dits *tien kôl* symbolisent la succession des vies. Les *bên* (du sanskrit *pinḍa*) sont des boules de riz cuit destinées aux morts ; à l'issue de la cérémonie d'offrande au Sol <sup>361</sup>, ils sont jetés ou placés dans les rizières que l'on repique, afin d'obtenir de bonnes moissons : une légende à leur propos joue sur une opposition entre le « riz vieux » qui représente les mérites des vies antérieures, et le « riz neuf » représentant les mérites de la vie actuelle <sup>362</sup>.

Croyances et rites montrent donc que la « bannière du crocodile » est associée à l'idée de renaissance et qu'elle est étroitement liée à la personnalité du Cambodgien. Cela est confirmé par toute une série de conceptions que je ne puis qu'exposer très brièvement mais qui, elles aussi, permettent de comprendre l'importance donnée à Krôn Pāli dans le rituel.

On a vu que des rites du mariage étaient associés à des événements de la genèse, puisque les gâteaux de noce ne sont autres que les « pilules » données au premier couple par Prāḥ Kèv Típ Srôt. Or certains rites du mariage rappellent l'union d'une *nāgī* avec un prince de race solaire, Prāḥ Thôn, qui devint alors le premier roi du Kampučā (Cambodge), que son beau-père roi des *nāga* fit sortir des flots <sup>363</sup>. D'autres rites nuptiaux sont rapportés à des personnages ayant une parenté mi-humaine, mi-animale : princes ayant pour mère une femme, pour père un éléphant blanc, enfants d'un roi et d'une chatte <sup>364</sup>. Par

<sup>354</sup> MCC. 57.143.

<sup>355</sup> MCC. 57.138.

<sup>356</sup> D'après M<sup>me</sup> Péč Sāl.

<sup>357</sup> *Čēt*, « cœur », mais aussi « sentiment ».

<sup>358</sup> MCC. 57.146.

<sup>359</sup> MCC. 92.008.

<sup>360</sup> MCC. 12.013.

<sup>361</sup> *Thvây Prāḥ Phum*, cf. infra, chap. VI.

<sup>362</sup> Cf. R.A., chap. XI.

<sup>363</sup> Cf. N.E.N.S., pp. 239, 240 et 243

<sup>364</sup> Cf. R.A., chap. IX.

ailleurs, les lettres de l'alphabet étant classées de façon à dépendre d'un animal, pays ou villes, hommes ou femmes, appartiennent à tel ou tel animal. Tout ceci me paraît indiquer des croyances totémistes. Or le créateur du Cambodge est le *nāk* qui le fit surgir des eaux ; le créateur de la terre est le *nāk*, identifié à Kròñ Pāli qui, à son tour, est assimilé au crocodile. Cet animal est représenté par une bannière qui est, de façon subtile mais non douteuse, en rapport avec la personnalité du Cambodgien. De tout cela on doit déduire, ce me semble, que le totem national du Cambodge est le crocodile, dont la forme noble est le *nāk*.

Ici nous touchons à des faits que notre logique classificatoire a peine à admettre. L'équation nāga-crocodile n'est pas douteuse quand on analyse les légendes<sup>365</sup>. On pourrait supposer que les Cambodgiens, en adoptant le nom sanskrit, en ont changé la signification. Mais les images de nāga, sous forme de serpents polycéphales, qui foisonnent à Añkor, sont bien des *nāk* ; sont également des représentations de *nāk* les serpents stylisés qui ornent les faucilles, les brancards des litières, les timons des charrettes, les luminaires des pagodes, etc., etc., ainsi que les ornements ondulés si caractéristiques des toitures des temples<sup>366</sup>. Le *nāk* est donc, pour le Cambodgien, un serpent, mais c'est aussi un crocodile ; la « bannière des flots » est une « bannière du *nāk* » mais c'est aussi une « bannière du crocodile ».

Cette identité permet d'affirmer une permanence de traditions qui, subsistant sous la forme de contes ou de pratiques rituelles, sont déjà perceptibles dans les inscriptions. D'après les historiens chinois, on donne le nom de Fou-nan au plus ancien Cambodge dont nous ne possédons que de rares inscriptions, de Tchen-la au royaume qui lui succéda et dont les princes avaient été feudataires du Fou-nan. Ces princes s'enorgueillissaient, soit d'avoir « rompu les liens du tribut », soit d'avoir à l'origine « rompu les liens du démon Bali », car la stance joue sur les mots<sup>367</sup>. D'après la même inscription, issus de Kambu et de l'*apsaras* Merā, ils appartenaient à une famille solaire, tandis que les rois du Fou-nan, issus de Kauṇḍinya et de la *nāgī* Somā, étaient de race lunaire. On voit ainsi que la famille du Tchen-la, en se libérant des descendants d'une *nāgī*, se libéraient de Bali qui, d'après les croyances modernes, est un *nāga* : nous avons l'indice d'une continuité de traditions.

Il est vrai que l'inscription est du X<sup>e</sup> siècle et que la lutte du Tchen-la contre le Fou-nan eut lieu aux VI<sup>e</sup> et VII<sup>e</sup> siècles. Pourtant, une inscription du V<sup>e</sup> siècle, l'une des rares que nous ayons de cette époque, parle d'un roi qui a « la démarche victorieuse de Vikramin »<sup>368</sup>, c'est-à-dire qu'il est comparé à Viṣṇu conquérant le monde en trois pas. De plus, le cycle des légendes auquel appartiennent les contes relatifs au crocodile est associé à des lieux-dits qui

<sup>365</sup> Pour d'autres exemples que ceux du présent ouvrage, cf. R.A., chap. IX.

<sup>366</sup> Lorsque Nāñ Nāk s'installa dans le nouveau royaume, elle demanda à ses soldats *nāk* de construire un monument dont la toiture serait ornée d'images de *nāk* ; depuis, les toits des pagodes sont ainsi décorés, MCC. 39.001.

<sup>367</sup> Inscription de Bāksēi Čāmkròñ, st. XIII, COEDÈS, Inscriptions du Cambodge, 4, p. 96.

<sup>368</sup> G. COEDÈS, Deux Inscriptions sanskrites du Fou-nan. BE 31, p. 7. La même inscription parle d'un prince « lune de la lignée de Kauṇḍinya ».



ont livré des inscriptions des VI<sup>e</sup> et VII<sup>e</sup> siècles <sup>369</sup>, alors qu'il n'est pas associé aux monuments de l'époque angkoriennne, qui commence avec le IX<sup>e</sup> siècle. Ce groupe de légendes est étroitement apparenté à un cycle du déluge que l'on retrouve dans tout le Sud-Est Asiatique et qui remonte à une époque bien antérieure au Cambodge historique, ce qui permet de supposer que les traditions khmères sur Kròñ Pāli ont leur source dans le plus lointain passé.

### 9. Le barattement de la mer

Le récit où Kròñ Pāli apparaît simplement comme donnant aux *tévodà* le conseil qui leur permettra de gagner en hâlant la corde-serpent est un exemple, à mon avis très curieux, des adaptations qu'ont faites les Cambodgiens de thèmes indiens. Puisque le conteur dit l'événement représenté à Ankor Vāt, il ne peut s'agir que du barattement de la mer ; mais on ne peut non plus douter que l'épreuve corresponde au jeu du hâlage de la corde. Dans le barattement de la mer, il ne s'agit pas que dieux et démons, tirant en sens opposé, entraînent dans l'un ou l'autre camp le nāga employé comme corde ; ils travaillent pour imprimer un mouvement circulaire, le nāga étant enroulé autour d'un pivot, le Mont Mandara.

La comparaison avec diverses traditions du Sud-Est Asiatique montre que le hâlage de la corde (*tān prāt*) doit être un rite d'obtention de la pluie <sup>370</sup> ; les Cambodgiens le jouent au nouvel-añ, qui tombe à la fin de la saison sèche. Quant au barattement de la mer, M. DUMÉZIL le rattache à des « fêtes ambrosiaques », communes à tout le monde indo-européen, qui ont pour but l'instauration d'un temps nouveau <sup>371</sup>. Ainsi, le hâlage de la corde et le barattement de la mer sont, quant au but, des actes identiques. Cela est confirmé par une fort importante cérémonie royale qui a été accomplie au Cambodge par Jayavarman VII (seconde moitié du XII<sup>e</sup> siècle), au Siam par plusieurs souverains (XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup>), et qui porte le nom d'*Indrābhīṣeka*. Ce qu'on en connaît montre que la cérémonie marquait l'avènement d'un temps nouveau : l'un des rites principaux, d'après les descriptions siamoises, était un hâlage de corde-nāga par des licteurs qui représentaient les dieux et les démons <sup>372</sup>.

JOUVEAU-DUBREUIL, à propos du barattement de la mer de lait, note qu'il « a une singulière ressemblance avec la manière de produire le feu dans le sacrifice », qui, « décrite dans les Védas (Arthava-vēda, 111 ; 29, 1) est encore employée de nos jours par les brahmes sacrificateurs <sup>373</sup> ». L'établissement d'un feu nouveau est, on le sait, un des rites saisonniers les plus largement répandus.

Les protagonistes du barattement de la mer sont les *deva* et les *asura* qui, ensuite, se combattent avec acharnement. Cette lutte fait partie de la légende de Kròñ Pāli (récit C). Lors du hâlage de la corde, les adversaires des dieux

<sup>369</sup> Sauf en quelques cas, où ils se trouvent sur des sites plus anciens, cf. R.A., chap. IV.

<sup>370</sup> Cf. R.A., chap. III.

<sup>371</sup> Le Festin d'Immortalité, passim.

<sup>372</sup> Cf. R.A., chap. XI.

<sup>373</sup> A.S.I. 2, p. 80, note 2. J'ai vu opérer de la même manière des Moï du Lang-bian.

(*tévodà*) sont des *yākh*, qui seraient donc les *asura*. Mais, dans la série des contes appartenant au cycle du déluge, on voit que les *yāk* sont annihilés par certaine espèce de citron, exactement comme le sont les crocodiles <sup>374</sup>. Les ennemis des *tévodà*, habitants des cieux, seraient donc les génies de l'humidité, *yāk* ou crocodiles. Kròñ Pāli, *nāk* ou crocodile, sort donc de son rôle en favorisant la victoire des dieux ; mais l'enjeu du hâlage de la corde n'est pas l'anéantissement de l'ennemi, c'est la primauté hiérarchique. On peut concevoir que celle-ci soit temporaire, et que la tradition ait confondu deux aspects symétriques : par le hâlage de la corde, qui doit produire la pluie, les génies de l'eau et de l'obscurité devaient avoir la primauté ; par le « barattement », producteur du feu, les génies de la sécheresse et de la lumière devaient avoir la puissance. Le rôle bizarre joué par Kròñ Pāli peut venir du fait même qu'il est roi, car le roi des dieux est Indra (Prāḥ Ēn), qui est aussi le dieu de la pluie : c'est en cette qualité que, dans le récit C, Prāḥ Ēn arrose d'un élixir de vie – cette ambrosie obtenue par le barattement de la mer de lait – tous les morts de la guerre entre *tévodà* et *asòl* : de même, aux premières pluies, la nature se met à revivre.

Ainsi considéré, le mythe indien du barattement ne paraît pas plus pur que les traditions cambodgiennes. Il est d'autant plus remarquable de constater que l'histoire « n'a pas, dans l'iconographie des temples de l'Inde, l'importance qu'elle a dans les temples khmers » <sup>375</sup>. Le mythe, au Cambodge, a « joui d'une faveur qu'il semble n'avoir connu dans aucun autre pays hindouisé <sup>376</sup> ». Cette « importance extraordinaire <sup>377</sup> » qui lui a été accordée est un phénomène identique à l'importance que prend au Cambodge Kròñ Pāli, par rapport au rôle effacé que l'Inde fait jouer au Roi Bali. Nous ne nous étonnerons pas que l'une des inscriptions les plus anciennes du Cambodge, car elle date du V<sup>e</sup> siècle, en mentionnant que Gunavarman, fils d'un roi comparé à Vikramin, devient « chef d'un domaine religieux conquis sur la boue », compare, semble-t-il, les travaux d'assèchement au barattement de la mer <sup>378</sup>. Dans la légende, le *nāk*, en frappant l'eau de sa queue, produit la terre ; dans l'inscription, le barattement produit la terre sèche. M<sup>lle</sup> GITEAU, qui n'avait pas comme nous le moyen d'incorporer le mythe du barattage à sa place dans un ensemble de traditions, a néanmoins senti que l'inscription appelait « un rapprochement avec la légende du Nagaraja qui, lui aussi, fit sortir de l'Océan la terre des fils de Kambu <sup>379</sup> ».

## 10. La famille de Kròñ Pāli

L'ajustement de traditions d'origine différente aux religions venues de l'Inde se marque dans la composition de la famille de Kròñ Pāli (document L). Les noms sont tous sanskrits, mais l'ensemble n'a rien d'orthodoxe par rapport à l'hindouisme. Le père et la mère de sept divinités gardiennes habitent le

<sup>374</sup> R.A., chap. IV ; supra, pp. 575 et 619.

<sup>375</sup> JOUVEAU-DUBREUIL, A.S.I. 2, p. 80.

<sup>376</sup> MADELEINE GITEAU, Le Barattage de l'Océan dans l'Ancien Cambodge. B.S.E.I., 2<sup>e</sup> trim. 1951, p. 141.

<sup>377</sup> Ibid.

<sup>378</sup> G. COEDÈS, Deux Inscriptions sanskrites du Fou-nan. BE 31, pp. 6 sq.

<sup>379</sup> Op. cit., p. 143.

mont Kailās, c'est-à-dire le Kailāça, qui est la demeure de Çiva et de son épouse Parvatī ; mais ils portent les noms d'Ōtūmpor, qui désigne le *ficus glomerata* (sanskrit *udumbara*), et de Sabbaputrā, qui pourrait désigner, avec l'adjonction d'une épithète, le jujubier, *putrā* (sanskrit *badara*). Pour PRZYLUKI, le mot *udumbara* serait d'origine austro-asiatique : il appartiendrait à toute une famille de mots désignant des cucurbitacées, parce que le fruit de cet arbre est comparable « à certaines petites coloquintes et les nombreux grains contenus dans la pulpe ajoutent à leur ressemblance ». D'autre part, le mythe austro-asiatique de la « courge-ancêtre » se retrouve aux Indes, où l'on a tenté de l'ennoblir, associé aux origines des rois d'Ayodhyā <sup>380</sup>. Le thème de la courge d'où sort l'humanité entière est associé au cycle du déluge dans tout le Sud-Est Asiatique <sup>381</sup>.

Plus caractéristique est la mention du *çau Sōphotrasōr* qui, pour accomplir ses fonctions, peut prendre deux formes, celles de Prāḥ Norāy (Viṣṇu) et de Prāḥ Eisōr (Çiva). Nous avons ici la réminiscence d'un culte qui fut prospère à l'époque préangkorienne, celui de Harihara qui était en un seul corps Hari (Viṣṇu) et Hara (Çiva). Ce n'est point par hasard qu'il fait partie de la famille de Krōṇ Pāli, puisque celui-ci est intimement associé à des complexes légendaires qui, par leurs localisations, nous ramènent également à l'époque préangkorienne. Harihara, que l'on dit mi-partie mâle, mi-partie femelle, représente l'union des principes opposés : les dieux du soleil et de la lune. Si les légendes cambodgiennes n'offraient qu'une image déformée des traditions indiennes, il me semblerait étrange que l'on ait constaté l'importance de Harihara plus grande au Cambodge qu'en Inde quand, d'autre part, le roi Bali, ou le barattement de la mer, n'ont pas en Inde l'importance qu'ils ont en pays khmèr <sup>382</sup>. Le hasard ferait trop bien les choses. Quand on groupe les traditions modernes relatives à Krōṇ Pāli, on s'aperçoit qu'elles correspondent à une véritable philosophie du monde liée à tout un complexe rituel et social, et l'on revient toujours à la plus ancienne période historique.

Avec Krōṇ Pāli nous trouvons autre chose – et beaucoup plus – que la dupe de Trivikrama. Rien dans les textes sanskrits <sup>383</sup> ni, à ma connaissance, dans les traditions populaires de l'Inde, ne fait supposer que Bali est un nāga et qu'il est le véritable créateur de la terre. De plus, Krōṇ Pāli apparaît comme la divinité nationale, le totem, du Cambodge, ce qui lui donne une physionomie toute particulière.

(A suivre)

<sup>380</sup> J. PRZYLUKI, Un Ancien Peuple du Penjab : les Udumbara. JA 208. 1926, pp. 30-38.

<sup>381</sup> R.A., chap. IX et X.

<sup>382</sup> De même Sākomonimékhalā, sœur de Krōṇ Pāli, déesse de la mer (*sāko* venant du sanskrit *sagara*, « mer ») n'est connue aux Indes que par un ou deux *jātaka*, mais très connue au Cambodge, au Siam, en Birmanie ; cf. SYLVAIN LÉVI, Maṇimekhalā, Divinité de la Mer ; On Maṇimekhalā « the Guardian Deity of the Sea », et : More on Maṇimekhalā, in « Memorial » ..., pp. 371-391.

<sup>383</sup> Du moins ceux auxquels j'ai pu avoir accès par traductions ou commentaires.